

CIS

Promotio Iustitiae



La Foi qui œuvre pour la Justice Une Justice qui cherche Dieu

Intoduction

Fernando Franco SJ
Edward Mercieca SJ

L'Apostolat Social et sa Spiritualité

Jean-Yves Calvez SJ

Réflexions théologiques

Michael Hainz SJ

Claudio Burgaleta SJ

Jorge Costadoat SJ

K. John Thoonunkaparambil SJ

Jean Ilboudo SJ

Récits

Alvaro Alemany SJ

Christian Herwartz SJ

Michael Bingham SJ

Suzanne Geaney

Gregory Boyle SJ

William Ryan SJ

Benito Baranda

Ricardo Falla SJ

Fernando Lopez SJ

Godfrey D'Lima SJ

Tony Herbert SJ

Paul Caspertsz SJ

Isamu Ando SJ

Rigobert Minami SJ

Éditeur : Fernando Franco SJ—Edward Mercieca SJ

Éditrice adjointe : Suguna Ramanathan

Coordinatrice de Rédaction : Liliana Carvajal

Graphique : Daniele Frigeri

Promotio Iustitiae est publié par le Secrétariat de la Justice Sociale de la Curie Généralice de la Compagnie de Jésus à Rome et imprimé sur papier sans chlore (TCF). *PJ* est disponible en français, anglais, espagnol et italien.

Si vous souhaitez recevoir *PJ*, il vous suffit de communiquer votre adresse à l'éditeur (en indiquant la langue préférée).

PJ est disponible aussi sur Internet à l'adresse suivante: www.sjweb.info/sjs

Si une idée vous a frappé dans ce numéro, n'hésitez pas à nous adresser une brève réaction de votre part.

Pour envoyer une lettre à *PJ* en vue de la publication dans un prochain numéro, veuillez utiliser l'adresse, le numéro de fax ou l'adresse électronique indiqués au bas de cette page.

La reproduction d'articles est encouragée; merci de citer *Promotio Iustitiae* comme source, ainsi que notre adresse et de nous envoyer une copie.

Une Foi qui oeuvre
pour la Justice
Une Justice
qui cherche di Justice

Promotio Iustitiae
CIS

TABLE DES MATIERES

Présentation

Les dimensions du social et de la spiritualité dans nos œuvres et notre action 5

Article

Jean-Yves Calvez S.J. *L'apostolat social et sa Spiritualité* 9

Récits – Témoignages

Álvaro Alemany S.J.
La politique, la marginalisation et la croissance dans l'Esprit ; la mort 19

Christian Herwartz S.J. *En chemin vers chez-soi* 25

Michael Bingham S.J.
En tonalité avec l'amour de Dieu en unifiant foi et justice 33

Suzanne Geaney *Ministères sociaux - Etats-Unis* 40

Gregory Boyle S.J.
L'histoire de Chico et la présence cachée de Dieu 45

William Ryan S.J. *Une vie imprégnée d'amour* 51

Benito Baranda- Lorena Cornejo
Notre chemin à côté d'Ignace 58

Ricardo Falla S.J.
Crise personnel, l'engagement social et croissance dans la foi 63

Fernando López S.J.
Pèlerins en Mission. L'expérience de l'Amazonie 68

Godfrey D'Lima S.J. *Chercher l'important* 82

Tony Herbert S.J. *Suivre le Christ dans la pauvreté* 88

Paul Caspersz S.J. *Notre foi et notre quête pour la justice* 98

Ando Isamu S.J. El *Engagement social jésuite en Asie Orientale* 103

Rigobert Minani S.J. *Passion pour Dieu, engagement pour l'humanité* 109

Réflexion Théologique

Michael Hainz S.J. 117

Claudio Burgaleta S.J. 126

Jorge Costadoat S.J. 133

Thoonunkaparambil K. John S.J. 139

Jean Ilboudo S.J. 146

PRESENTATION

Fernando Franco, S.J.
Secrétariat de Justice Sociale

Edward Mercieca, S.J.
*Secrétariat
de Spiritualité Ignatienne*

“**C**ieux, répandez votre rosée : que les nuages répandent le Juste ; que la terre s'entre-ouvre et produise le salut, et qu'elle fasse aussi germer la justice ». (Is. 45,8). Ce numéro de la Revue de Spiritualité Ignatienne est un travail de collaboration entre le Secrétariat de Justice Sociale et celui de Spiritualité Ignatienne de la Curie Romaine de la Compagnie de Jésus. L'intention répond à un double dynamisme : celui du Secrétariat de Justice Sociale qui s'efforce de trouver, d'approfondir et d'explicitier la motivation et l'Esprit qui guide et accompagne son action en faveur des pauvres et des exclus ; celui du Secrétariat de Spiritualité Ignatienne qui cherche à être fidèle au Seigneur Jésus en faisant progresser la foi et la justice qu'implique cette même foi. Une action sociale privée d'une spiritualité profonde se transforme en idéologie, finit par discriminer et il lui serait très difficile de persévérer dans la gratuité de l'amour évangélique ; une spiritualité chrétienne qui n'amène pas à une conversion à la réalité au cœur de laquelle Jésus s'incarne et à un engagement plus radical en faveur de l'humanité court le danger de l'intimisme et de s'éloigner de l'idéal ignatien « en toute chose aimer et servir » [ES 233] ainsi que de se convertir en auto référence.

Nous vivons en ce moment parmi nous – nous, tous les ignatiens collaborateurs de la mission du Christ- un moment de grâce où le dialogue entre foi et justice, culture et spiritualité, non seulement se fait possible et fraternel, mais qui de plus est ressenti comme une nécessité. Jamais comme en ce moment les Centres sociaux de la Compagnie de Jésus et les personnes engagées sur le plan social désirent et réclament davantage de spiritualité. Les Exercices Spirituels sont une référence explicite à même de dynamiser leur

PRESENTATION

action et leurs projets. D'autre part, les Maisons d'Exercices, les Centres de spiritualité, et les Centres de foi et culture qui apparaissent un peu partout, cherchent à intégrer la spiritualité et la vie dans toutes ses dimensions et à partir de l'expérience de Dieu en Jésus Christ tendent à inciter à une action engagée. Les Exercices dans la vie courante qui aujourd'hui sont pratiqués dans tous les continents, en sont une claire manifestation .

Les deux sources : celle du « social » et celle de la « spiritualité » se purifient à partir du dialogue et s'enrichissent et se provoquent mutuellement dans une action partagée. Quand une de ces deux dimensions, qui sont transversales à toute l'action apostolique de la Compagnie, ne se laisse pas interpellé par l'autre, elle ne peut plus se développer en plénitude et le mauvais esprit en est renforcé. La rencontre entre ces deux forces apostoliques devient typiquement ignatienne quand les tensions sont discernées dans le Seigneur, et sans renoncer à « chercher et trouver » une foi qui fait justice et une justice qui cherche Dieu.

Trois sections forment le corps de ce numéro de la Revue de Spiritualité Ignatienne : l'Apostolat Social et sa Spiritualité (Jean-Yves Calvez, S.J.), donne à l'ensemble un cadre théorique et historique. Puis différents récits provenant de tous les continents nous font connaître des existences actuelles livrées au service d'un engagement social, ainsi que l'expérience de foi qui les soutient. Et pour terminer : une réflexion théologique et pastorale faite par des experts de différentes cultures à partir d'une relecture théologique des récits de vie cités plus haut.

La lecture attentive des 14 récits nous oblige à nous incliner avec respect sur cette terre sacrée, devant bien des buissons ardents (Ex.3, 1-5). Ils nous racontent littéralement l'histoire de beaucoup de vies de jésuites et de laïcs, d'hommes et de femmes qui continuent à brûler; de vies qui se sont consumées entièrement et avec fidélité pour et avec les pauvres. Il serait absurde d'interpréter le «se consumer» en termes exclusivement psychologiques, suivant une interprétation fréquente qui accuse l'activiste d'irrationnel et de déséquilibré. Le « se consumer » dont parlent ces pages est quelque chose qui produit chaleur, vie et lumière, même si, à la fin, la vie elle-même se consume dans l'acte de la donation. C'est un feu qui a rendu visible le Dieu vivant aux yeux de Moïse, et c'est ce buisson ardent qui nous appelle à une vie d'union avec Dieu et avec les pauvres.

**L'APOSTOLAT SOCIAL
ET SA SPIRITUALITE**

L'APOSTOLAT SOCIAL ET SA SPIRITUALITE

Jean-Yves Calvez, S.J.

Centre Sèvres et Ceras, Paris

La nouveauté d'après le Concile

L'engagement d'apostolat social n'est pas une invention récente dans la Compagnie. J'ai, pour ma part, dès ma jeunesse religieuse – dans l'après-guerre –, connu un grand nombre de jésuites, vieux et jeunes, engagés dans le monde de la pauvreté, dans celui des prisons, auprès des migrants, auprès des nomades, auprès des ouvriers en condition d'exploitation, auprès des femmes du service domestique : et, généralement, c'était des hommes de spiritualité profonde, d'inlassable dévouement. J'ai eu l'occasion de rencontrer, en 1947, le père Alberto Hurtado, de la province du Chili, que le pape inscrit ces jours-ci au catalogue des saints : j'ai compris vite ce que signifiait la vie de ce compagnon, tellement en appétit de répondre aux désirs du Christ pour lui, avec une spontanéité merveilleuse. Ce qui a été passablement neuf – pas absolument non plus bien sûr – dans la période récente, à la suite de la conférence de l'épiscopat latino-américain de Medellín (1968), du Synode des évêques *Iustitia in mundo* de 1971, et du décret 4 de la 32^e Congrégation générale de la Compagnie (1975), c'est l'insistance sur l'exigence de justice – un mot qu'on ne peut pas purement et simplement confondre avec charité –, l'insistance aussi sur les « structures », à réformer, à transformer, insistance donc sur l'action à effet institutionnel. « Les structures sociales, a dit la 32^e Congrégation, contribuent à façonner le monde et l'homme lui-même, jusque dans ses idées et ses sentiments, au plus intime de ses désirs et de ses aspirations. La transformation des structures en vue de la libération tant spirituelle que matérielle de l'homme est ainsi pour nous étroitement liée à l'œuvre d'évangélisation » (Décret 4, n. 40). A noter que le père Jean-Baptiste Janssens, supérieur général dans l'après-guerre, avait, dès ce temps, dès sa grande

Instruction sur l'apostolat social (en 1947), fortement insisté déjà sur l'importance de l'action sur les structures dans l'apostolat social. Cette préoccupation faisait pour lui partie, très expressément, de la définition même de cet apostolat.

La réponse des jésuites

Il me faut aussitôt ajouter, même s'il peut régner une opinion contraire, que c'est assez modestement que les jésuites se sont engagés dans ces dernières voies en ce qui leur est très spécifique... Le Décret 4 de la 32^e Congrégation avait d'ailleurs une autre préoccupation aussi, conduisant partiellement dans une autre direction, et à laquelle on a prêté beaucoup d'attention : la préoccupation qu'on incorpore la dimension d'apostolat social à *tout* apostolat de la Compagnie. C'est à quoi se sont efforcés tant le père Arrupe que le père Kolvenbach, c'est ce qu'ont appuyé aussi les 33^e et 34^e Congrégations générales. Il faut bien noter ces termes du décret 4 de la 32^e Congrégation : « On prêterait attention au rôle que peuvent jouer, au service de la foi et de la justice, les établissements d'enseignement, les revues, les paroisses, les maisons de retraites, les autres œuvres apostoliques dont nous avons la responsabilité », et « ce n'est pas seulement l'activité organisée qui doit être révisée à cette lumière, les ministères apostoliques individuels ne doivent pas l'être moins » (n. 76).

« Toutes nos tâches » (n. 29), toute notre vie même, sont concernées, disait la 32^e Congrégation. Notre vie, son style : était clairement évoqué aussi par là l'aspect spirituel de cet engagement. On espérait, à la 32^e Congrégation générale, une conversion des modes et styles de vie « telle que la pauvreté que nous avons vouée nous identifie au Christ pauvre qui s'est lui-même identifié aux plus démunis » (n.48).

Au total, dirai-je d'après ce que je puis connaître, en trente années beaucoup vraiment a été accompli. Le nombre de jésuites dans les tâches plus marquées par les préoccupations recommandées par la 32^e Congrégation générale s'est réellement accru. Même compte tenu de l'amenuisement numérique en certaines régions, ce nombre a été, pendant un temps au moins, nettement plus grand que dans les temps précédents. Aujourd'hui encore, la présence en des milieux de pauvreté – dans combien de bidonvilles, banlieues et favelles – est bien plus marquée qu'elle ne l'était autrefois. Et en toutes sortes de rencontres, dans la Compagnie, dans ses

provinces, on donne occasion de faire état de leur expérience spirituelle à ceux qui se trouvent socialement plus engagés. Nombre de jésuites ont des pauvres pour amis – comme l'avait souhaité Ignace dès les premiers temps.

Ce qui a animé les jésuites

Ce qui *a animé* fondamentalement cet engagement pour le grand nombre d'entre nous, c'est aussi très exactement ce qu'avait retenu la 32^e Congrégation générale, dans ces paroles décisives, marquées par la doctrine des documents de l'Eglise universelle dans l'après-Concile : « L'existence selon l'Evangile est une vie dans laquelle resplendit la parfaite justice de l'Evangile, qui dispose non seulement à reconnaître et respecter les droits et la dignité de tous, spécialement des plus petits et des plus faibles, mais encore à les promouvoir efficacement, et à s'ouvrir à toute misère, y compris de l'étranger et de l'ennemi, jusqu'au pardon des offenses et au dépassement des inimitiés par la réconciliation » (Décret 4, n. 18). Et : « Il n'y a pas de conversion authentique à l'amour de Dieu sans une conversion à l'amour des hommes, et, par là, aux exigences de la justice » (n. 28)¹.

*la justice est
toujours le premier
pas de l'amour*

Y a-t-il eu changement par la suite à cet égard ? On doit, je pense, remarquer qu'il a pu y avoir une tentation d'édulcoration quelque temps quand s'est introduit dans l'Eglise, un peu polémiqument parfois, le thème de l'*amour* préférentiel pour les pauvres, à côté, voire en contraste, de celui de l'*option* en leur faveur. Mais le père Kolvenbach a expressément réagi, au début de son généralat, contre l'abus que tel ou tel a pu chercher à faire de la première formule, plus *soft* en somme, préférée pour cela. Le père Kolvenbach a maintenu qu'elle n'est pas moins exigeante, et que la justice est toujours le premier pas de l'amour ; il a tenu fermement le cap en dépit de certaines critiques.

Par rapport aux « Exercices spirituels »

La question qui m'est posée est aussi celle du rapport de l'engagement d'apostolat social récent aux traits majeurs de la spiritualité –

disons de la spiritualité *de toujours* – de la Compagnie, que nous recevons particulièrement des *Exercices spirituels*. On sait combien ceux-ci étaient présents aux documents de la 32^e Congrégation générale, elle rassemblait ainsi les éléments essentiels de son message, bien dans l'esprit des *Exercices* : « La promotion de la justice, la présentation de notre foi et l'acheminement vers la rencontre personnelle avec le Christ constituent [tous trois ensemble] des dimensions constantes de tout notre apostolat » (n. 51).

Le père Arrupe eut certes à maintenir cette profonde orientation, contre des tendances sécularisantes qui se manifestèrent quelquefois, dans ses lettres et conférences majeures sur la spiritualité de la Compagnie : en particulier, sa lettre « Pour une intégration authentique de la vie spirituelle et de l'apostolat » (en 1976), sa Prière à Jésus-Christ notre modèle (« J'ai découvert que l'idéal de *notre* manière d'agir était *ta* manière d'agir, etc... » (en 1979) et ses conférences « L'inspiration trinitaire du charisme ignatien » et « Enracinés et fondés dans la charité », de 1980 et 1981.

La référence la plus fréquente que les jésuites ont faite dans la période récente au texte même des *Exercices* pour l'inspiration de leur engagement, d'apostolat social spécialement, a sans doute été la référence à la contemplation de l'Incarnation. Moins fréquemment au Règne ou aux Etendards (au « programme » du Seigneur). On a certes pu quelquefois se référer, dans cette contemplation, à l'humanité avant l'Incarnation, dans un sens un peu plat, pour souligner seulement l'universalité de l'intérêt de Dieu pour les hommes. Les jésuites ont en fait été souvent bien plus loin, insistant sur tout ce qu'il y a de misère et de violence dans le monde selon les termes d'Ignace : hommes « en guerre », gens « qui pleurent », « malades », hommes « qui meurent », à côté assurément d'autres qui sont en paix, en santé ou ont toute leur vie devant eux (ce contraste même fait aussi partie du tableau). Hommes « aveugles » par ailleurs, et encore hommes qui « frappent » leur prochain, qui « tuent », vont ainsi « en enfer ». C'est auprès de tous ces hommes que nous sommes appelés – comme le Verbe leur est envoyé – : et c'est cela l'apostolat social, au sens large du terme, ou bien l'appel à l'apostolat social fait évidemment partie de tout ce à quoi appellent ces situations des hommes.

La réponse est, d'autre part, « l'amour », selon saint Ignace en sa Contemplation pour parvenir à l'amour : amour « effectif », amour « qui travaille », amour « communication réciproque », à la base de tout apostolat social précisément. Je pense que ces traits ont vraiment été présents à la spiritualité de l'apostolat social jésuite depuis 1975.

Étapes

Avons-nous, ensuite, connu des étapes successives et diverses depuis le grand réveil de la 32^e Congrégation ? Il me semble qu'à partir d'un certain moment on a rendu trop d'importance à la différenciation ou distinction entre apostolat spirituel et apostolat social comme des « secteurs » d'apostolat – et tel jésuite fait partie de l'un et pas de l'autre, ou il s'adonne au premier, pas au second en même temps, ou encore au second mais pas ou peu au premier. Une certaine exigence de spécialisation joue en cela assurément (c'était non moins vrai avant la 32^e Congrégation générale mais on distinguait en ce temps-là plutôt une spécialisation d'apostolat de l'éducation et une spécialisation d'apostolat social), on isolait moins fréquemment un secteur d'apostolat spirituel, sauf en pensant aux maisons de retraites (et à quelques accompagnements, de séminaires par exemple, par des pères spirituels).

On n'a certes jamais manqué de rencontrer quelque tension entre l'aspect spirituel et l'aspect social de l'apostolat – quelque évangéliques que soient les sources jésuites de l'apostolat social lui-même. Dans un petit écrit autobiographique, il y a cinq ans, j'ai noté ceci sur mon propre parcours : « Je me suis interrogé souvent sur le sens de l'apostolat social, de l'étude des questions sociales en particulier. En 1965-66 surtout. Le Concile, inspirateur, interrogateur, déstabilisateur peut-on même dire, se terminait à ce moment. Il ne laissait pas en repos. [Dans son esprit], l'essentiel d'un apostolat social, sous diverses modalités, m'était apparu consister à aider le prochain sous l'angle de ses relations, même institutionnalisées, avec ses frères, aider tous les hommes à vivre entre eux comme des frères, frères de Jésus-Christ[...] Certaines formes de l'apostolat social qui ne mettent pas directement en contact avec les hommes, qui ne les aident qu'indirectement (par exemple en cherchant des 'modèles' de société) peuvent alors quelquefois faire problème. Communiquer de personne à personne, dans la 'conversation', un terme qui me paraît si essentiel chez saint Ignace, est vraiment au centre, le reste est 'indirect' ». Je poursuivais certes : « Cet indirect est très nécessaire pourtant, je n'ai jamais pu échapper à cette conclusion chaque fois que je me suis ré-interrogé ». « Il y a au reste quelque illusion, ajoutais-je, dans l'idée de communication immédiate, nul ne doit prétendre s'y enfermer². J'ai réfléchi souvent et beaucoup sur tout cela, certain que ce n'est jamais simple.

Il y a, dans un sens voisin, l'opposition qu'on a pu faire et qu'on ne manque pas de faire encore entre le besoin « spirituel », la faim spirituelle du monde, et le besoin « matériel » ou social, important mais non premier, dit-on, sauf cas extrême. On est sans doute redevenu plus sensible à cette opposition après avoir un certain temps cessé de l'être. Il y a bien sûr ce « cas extrême »... dont on ne peut jamais facilement se débarrasser. Mais la décision, en nombre de situations, à nouveau n'est pas aisée. Et la Compagnie vit toujours, nécessairement dirai-je, ces tensions.

Diverses formes, divers problèmes

Si l'on prend le terme apostolat social dans un sens large pour y inclure autant des activités d'engagement direct, *d'advocacy* (défense de ceux qui souffrent), d'organisation de groupes de résistance ou de lutte pour la justice, que des activités de recherche, d'enseignement, de

*amour « effectif », amour
« qui travaille », amour
« communication réciproque »,
à la base de tout apostolat
social précisément*

formation de leaders, on ne peut manquer de relever de grandes différences dans les difficultés qui se présentent à ceux qui sont engagés plutôt dans les unes ou plutôt dans les autres. A propos des premières de ces activités on n'a pas manqué de se préoccuper d'exemples où elles conduisent à une « politisation », prenons le mot

en son sens péjoratif d'envahissement d'une personnalité par la préoccupation des moyens plus que des fins, ou d'envahissement par l'idéologie, qui peut souvent aussi caractériser l'action du genre politique. On a signalé, surtout sans doute dans la fin des années soixante-dix, en plusieurs régions du monde, le phénomène du « *burn out* », situation d'épuisement en réalité (physique et psychique) et de vide spirituel conséquent à laquelle peut conduire un dévouement exigeant mais sans recul ni repos. On brûle alors la chandelle par les deux bouts, et l'on est bientôt vide de ressources. Ce n'est pas propre au seul apostolat social, mais l'apostolat social est un secteur où le danger a été assez souvent observé.

Dans la part plus intellectuelle de cet apostolat, on rencontre plutôt les problèmes de tout apostolat intellectuel, principalement de recherche, sur lesquels le père Arrupe attirait naguère l'attention. Distance surtout d'avec l'expérience proche et concrète, et satisfaction de la maîtrise intellectuelle des choses, prétention donc.

La recherche, faut-il il est vrai noter, a beaucoup changé de nature dans l'apostolat social. Il y eut un temps – dans l'après-guerre et dans le temps de la première problématique du « développement » aussi bien que de la « révolution » – où l'on se sentait capable d'offrir des épures complètes pour la réforme ou la transformation de « la société ». Le progrès de la complexité des réalités sociales invite aujourd'hui généralement à plus de modération... Mais on est du coup moins stimulé. Et il se peut que la contribution créatrice à une pensée sociale chrétienne ait diminué de la part des jésuites. L'apostolat social est davantage centré alors sur la participation à l'expérience vécue, et sur l'accompagnement des personnes dans leurs situations sans prétendre autant à transformer celles-ci. On a moins d'illusions, mais il faut remarquer que diminue aussi la présence aux propositions touchant les structures dans la société.

Les « centres » du type Centre de Recherche et d'Action Sociale, ou CIAS, en espagnol, ont parfois souffert, en outre, d'une séparation ou distance par rapport au reste des provinces auxquelles ils appartiennent, alors qu'ils doivent y jouer un rôle d'animation. Le père Kolvenbach a récemment rappelé ce type de difficulté et demandé avec insistance qu'on n'y cède pas.

Le problème le plus important

Observé sur une longue durée – d'environ cinquante ans –, l'apostolat social dans la Compagnie n'a rien, peut-on conclure, d'un long cours tranquille. C'est, au contraire, pour la Compagnie, une entreprise difficile autant qu'elle est essentielle. Dans la période récente on signale souvent des échecs ou des reculs. Les textes récemment publiés par *Promotio iustitiae* en témoignent ainsi que les commentaires faits par le père général Peter Hans Kolvenbach dans diverses rencontres, soit des Provinciaux ou des Procureurs, soit des coordinateurs de l'apostolat social. On est touché aujourd'hui, en bien des régions, par le faible nombre des vocations, l'incidence sur l'apostolat social en est forte. On subit aussi l'effet des

==== L'APOSTOLAT SOCIAL ET SA SPIRITUALITE ====

tendances pastorales dominantes dans l'Eglise contemporaine, guère favorables souvent, il faut bien le reconnaître, à l'apostolat social au sens fort.

Mais le problème le plus important est, me semble-t-il, et demeure un problème d'intégration, au sens le plus fort de ce terme. Il faut éviter une conception faisant du social une dimension *éthique* seulement du christianisme, quelque chose alors de latéral, « déduit » de l'essentiel, fût-ce de grande importance : dans cette direction on ne convainc jamais pleinement, et on en vient souvent à « se fatiguer », à s'user. Il faut tendre, au contraire, à faire du social une dimension théologique ou théologale, dimension *de la foi même* comme engagement à l'égard de Dieu dont le prochain n'est pas séparé – « à peine moins qu'un dieu », cet homme, ce frère, selon le Psaume ! On peut bien alors distinguer pratiquement un apostolat spirituel et un apostolat social comme des spécialisations (relatives) diverses, mais on entend le social même comme « spirituel » au sens où c'est à Dieu qu'on se donne en se donnant au prochain – et il n'y a pas de vrai don à Dieu (« que tu ne vois pas ») sans don au prochain (« que tu vois »). L'éthique est à la mode, mais elle n'est justement pas toujours comprise comme dimension de la foi même, en tel cas il ne faut jamais se contenter du seul point de vue éthique.

Il est évident que l'exigence d'intégration que je souligne ainsi se répercute autant sur l'apostolat « spirituel », qui doit de même comporter, intrinsèquement liée et toujours présente, la dimension « sociale », car l'homme *est* social – l'apostolat spirituel au sens courant ne comporte pas toujours vraiment cette dimension. Que d'invitations au total, donc, à échanger davantage et en profondeur dans cette Compagnie entre « compagnons ».

¹ « Ou bien Notre mission veut que nous introduisions à l'amour du Père, et, par lui, inséparablement à l'amour du prochain et à la justice » (ibid).

² Jean-Yves Calvez, Compagnon de Jésus. Un itinéraire, Desclée de Brouwer, 2000, p. 29-30.

RECITS

Engagement social et Experience de Foi

MON EXPERIENCE DANS L'APOSTOLAT SOCIAL

Álvaro Alemany, S.J.

Présentation biographique et jésuitique

Je suis né en Espagne, à Saragosse, au sein d'une famille de classe moyenne, d'une religiosité traditionnelle qui imprégnait tout naturellement la vie. Mon père était médecin ; il consacrait beaucoup de temps aux autres dans son travail et en dehors aussi, à travers l'Action Catholique et les Conférences de St Vincent de Paul. Nous, les quatre garçons, nous avons été élevés au Collège de la Compagnie de Jésus. Quand l'aîné décida d'entrer au Noviciat, tous les autres aussi nous avons eu comme idéal de devenir jésuites et, l'un après l'autre, nous l'avons assumé comme étant notre vocation propre, malgré la déchirure que chaque séparation provoquait sur la santé de notre mère.

Moi, le dernier, je suis entré au Noviciat de Veruela en 1964. J'ai étudié les Humanités (Juniorat) à Salamanque et deux années de Philosophie à Pullach (Munich, Allemagne), avec l'idée de me préparer à une spécialité scientifique. J'ai étudié Mathématiques à l'Université de Saragosse et, avant la dernière année, en 1973, je suis entré à faire partie de la Communauté du Picarral (une banlieue ouvrière de Saragosse), que je n'ai pas quittée depuis lors : c'était une équipe de « Mission Ouvrière » dans laquelle plusieurs compagnons ont effectué un travail manuel salarié et d'autres ont été chargés de travailler en pastorale sur la Paroisse de Notre Dame de Bethléem. De mon côté, j'ai travaillé comme professeur de mathématiques pendant 25 ans dans un Collège de religieux des Ecoles Pies, situé dans notre quartier.

Tout en travaillant, et sans quitter le quartier, j'ai suivi les Cours de Théologie par correspondance à l'Université de Comillas. J'ai été ordonné prêtre en 1978. Pendant treize ans j'ai coopéré dans la Paroisse, dans un premier temps comme curé. Dans mon travail, j'ai assumé la représentation syndicale et dans le quartier j'ai participé activement à l'Association des

MON EXPERIENCE DANS L'APOSTOLAT SOCIAL

voisins. En 1999, j'ai abandonné le travail scolaire pour faire partie de l'Equipe des jésuites du Centre Pignatelli, qui avait une longue histoire au service du lien entre foi, justice et culture. En automne 2004 je suis revenu à la Paroisse pour y travailler de nouveau.

J'ai participé à de nombreuses rencontres d'Action sociale et de la Mission Ouvrière espagnole et européenne. Entre 1992 et 1999 j'ai été coordinateur de l'Action Sociale de ma province (Aragon) et pendant huit ans j'ai aussi coordonné la commission interprovinciale de l'Action Sociale des Provinces espagnoles, prenant une part importante dans l'« Initiative » de l'Apostolat social SJ et au Congrès de Naples (1997).

Quelques expériences Les premiers impacts

Je crois que c'est en Allemagne, quand j'étudiais philosophie, que j'ai découvert du dedans le monde ouvrier espagnol, qui y était représenté par une quantité d'émigrants de Galice et d'Andalousie (en plus des turcs, des yougoslaves etc.). Ils travaillaient dans des conditions inhumaines, loin de leurs familles, et soutenaient l'essor économique de l'Espagne en y envoyant leur argent. Avec eux, j'appris à pratiquer l'« application des sens » sur le côté caché de la réalité et à rechercher les causes structurelles des inégalités sociales. Je reçus aussi l'impact du témoignage d'un christianisme vécu jusqu'aux dernières conséquences, par exemple, la figure de Marcelino, un prêtre diocésain espagnol, intellectuel et mystique, qui vivait dans les baraquements des ouvriers, tout en écrivant sa thèse de doctorat.

A mon retour en Espagne pour étudier mathématiques (1969-74), l'Université de la dernière période de Franco était en pleine effervescence politique. Nous vivions avec la même intensité la culture scientifique, les luttes des étudiants et des ouvriers, les relations personnelles sans barrières et le besoin de réfléchir en chrétiens sur notre engagement pour une société plus juste, comme signe et anticipation du Royaume promis. Beaucoup de mes attitudes dans la vie et de mes routines idéologiques basculèrent, mais je découvris ainsi que les crises ne sont pas nécessairement négatives. J'appris à valoriser l'autonomie de l'humain (sans enveloppe religieuse) comme un don de Dieu de qui tout provient. L'appel à une plus grande radicalité surgissait à la fois des circonstances extérieures et de notre maturité intérieure et il nous amena (comme pour beaucoup d'autres amis de cette époque,

chrétiens ou non), à une option de vie et à une action avec les pauvres, dans un quartier populaire. Nous cherchions un « plus » (magis) qui a résisté à l'usure du temps et de nos propres incohérences.

La politique

Je vivais déjà au Picarral quand j'expérimentai de plus près l'importance et les limites de la lutte politique pour changer les structures de la société. Le contact avec les leaders populaires me remplit d'une profonde admiration pour leur capacité de dévouement. Mais la diversité des stratégies politiques pour obtenir le minimum de droits humains et, plus tard, les défauts de la démocratie naissante à laquelle nous avions rêvé, montrèrent clairement la résistance structurelle du système à un changement radical et la nécessité de transformations à long terme. Plus que des choix politiques concrets, j'ai vécu l'action politique de base à travers le mouvement syndical et celui des simples citoyens (associations de quartier). Là aussi j'ai senti que les tentations du pouvoir, la recherche personnelle du profit, la soif d'être considéré traversent tous les milieux humains ; les changements de mentalité sont lents et exigent tout un travail culturel. Nous, en tant que chrétiens et jésuites, nous sommes continuellement renvoyés à notre adhésion personnelle à Jésus pauvre et humble pour ne pas, nous aussi, convertir notre service pastoral et social en source de suprématie.

nous sommes continuellement renvoyés à notre adhésion personnelle à Jésus pauvre et humble pour ne pas, nous aussi, convertir notre service pastoral et social en source de suprématie

L'exclusion

Le développement économique et la modernisation du pays, facilités par le système démocratique et l'intégration à l'Europe, ont entraîné aussi,

pour certains collectifs humains, la perte cachée des bénéfices du bien-être. J'ai expérimenté de près, chez les gens avec lesquels je partage ma vie, une certaine culpabilisation causée par les grèves de longue durée, la solitude des préretraités produite par la conversion industrielle, l'esclavage et la souffrance qui sont le fruit de la diffusion de la drogue, l'exploitation effrontée du travail précaire des jeunes, les difficultés des personnes âgées n'ayant qu'une toute petite retraite et de graves handicaps physiques... ; et aussi, ces temps derniers, l'augmentation des immigrants qui vivent et travaillent dans des conditions très difficiles, sans aucun droit, tout comme les émigrants espagnols des années de ma jeunesse. L'option de notre communauté jésuite a toujours été de ne pas créer nos propres projets sociaux, mais de nous intégrer à ceux qui naissent des associations de quartier. Plusieurs de mes compagnons travaillent intensément dans des Centres d'insertion sociale et professionnelle pour des jeunes qui sont exclus du système scolaire ; quant à moi, j'ai profité de ma formation en mathématiques pour collaborer dans un Centre d'Education pour adultes où beaucoup de personnes, en grande partie des femmes, y ont obtenu les outils culturels leur permettant de ne pas se sentir dévalorisés au sein de cette société. C'est ainsi que nous avons expérimenté, comme communauté SJ, le contact avec les vrais marginaux de notre société, contact qui sans cesse nous provoque, même si nous ne savons pas y trouver les réponses adéquates.

Cultiver le spirituel

Au milieu de ces réseaux de personnes travaillant dans des circonstances et avec des options similaires, nous qui partagions la même foi, nous avons évolué, passant d'un activisme quelquefois excessif à la nécessité de soutenir et d'alimenter aussi l'expérience de foi qui sous tend notre engagement social. Bien sûr, cela nous a amenés à rechercher de solides supports communautaires (communautés de base) et à revitaliser d'une autre façon notre appartenance à l'Eglise. Mais nous avons aussi expérimenté l'aide importante que supposent pour ce type de personnes les Exercices spirituels dans la vie courante et d'autres ressources de la spiritualité ignatienne. Actuellement, je travaille en équipe avec une religieuse, un ex-jésuite et 6 laïcs mariés (la plupart sont des femmes).

Quand j'ai été invité en 1989 par le P. Provincial d'Espagne à me charger de l'aspect social au sein de la Commission préparatoire à l'année ignatienne (1991), on soulignait, comme milieux éloignés, le manque d'intérêt pour la spiritualité ignatienne et pour l'insertion sociale. Néanmoins, à mon avis, il existait une énorme expérience spirituelle accumulée chez beaucoup de nos compagnons (et de même dans des groupes de religieuses très à l'avant-garde) reliés à la Mission Ouvrière, à des paroisses populaires, au travail avec les marginaux....Peu à peu toute cette expérience a commencé à se faire jour à travers des conférences et des publications très répandues ; le volume que nous avons édité alors (n°4 de la collection ignatienne « Manresa ») a été une autre contribution pour souligner le lien étroit, que beaucoup d'entre nous avons senti, entre la spiritualité ignatienne et l'engagement pour la justice, lien repris ensuite par la C.G.34 (d.2.n°8).

La mort

Pendant cette longue histoire au Picarral, j'ai vécu avec mes compagnons et avec les gens, des moments très intenses: de fête et de deuil, d'enthousiasme et d'échecs, de succès et de marche en arrière. De tout cela j'apprends à ne pas me laisser séduire par l'efficacité immédiate, par la confiance en mes (en nos) seules capacités.

Mais j'aimerais me référer surtout au défi continu que nous présente l'expérience humaine de la mort. Il me semble que dans l'apostolat social nous ne devrions pas la reléguer dans le cadre de ce qui est simplement personnel ou intérieur. De fait, nous souffrons continuellement de sa présence sous la forme de réduction ou de rupture de projets collectifs qui valaient la peine, et dans lesquels nous avons mis beaucoup d'amour et d'enthousiasme. Elle arrive tout à coup, sous la forme d'accidents du travail (ou de la circulation), parfois très dramatiques, qui affectent les personnes qui nous sont proches et pour lesquelles on nous invite parfois à dire un mot de réconfort. Nous l'écoutons comme un cri déchirant quand elle arrache à la vie un enfant ou un jeune. Nous la vivons sous forme de décrépitude, de maladie ou de mort en nous-mêmes ou chez nos compagnons proches, chez nos amis les plus intimes, chez les personnes qui constituaient des piliers pour nos plates-formes sociales. Et bien des fois nous sentons de nouveau, dans la réalité elle-même, jusqu'à quel point « se cache la Divinité ».

MON EXPERIENCE DANS L'APOSTOLAT SOCIAL

Et cela nous renvoie à mettre toute notre confiance dans « le service de consoler qu' apporte le Christ Notre Seigneur » à toute la réalité humaine.

Ces jours-ci je mets un nom concret sur ces évènements que je cherche à résumer : celui de Julia, une amie qui est veuve, qui n'a pas étudié et vit d'une toute petite retraite, mais qui se donne entièrement et tout naturellement aux autres, et fait face dans sa toute petite maison à un traitement de chimio thérapie avec sur les lèvres la même phrase que dans les moments durs de sa vie elle m'a toujours répété : « C'est la foi qui me donne la force de le supporter ».

« Vivre avec »

Pour finir, je relis mon histoire en rendant grâce d' avoir le privilège de vivre, de façon très variée, avec une multitude d'amis et d'amies, surtout chez les gens simples de mon quartier et d'autres milieux similaires. Dans cet « être avec », cheminant ensemble, je découvre sans aucun doute une présence privilégiée de l'Esprit, qui souffle là où il veut et continue à agir dans notre réalité. A travers eux, j'ai appris à guérir de mes volontarismes et perfectionnismes de toujours, pour m'ouvrir davantage à ce qui se présente à moi à partir de la réalité que j'ai à vivre.

EN MARCHÉ VERS CHEZ-SOI

Christian Herwartz, S.J.

**S'INCARNER AU MILIEU
DE LA RESURRECTION**

A cause de fréquents changements de domicile, j'ai souvent vécu la séparation et tout ce que signifie être étranger, mais *j'ai expérimenté* également le foyer de ma famille toujours en route, et celui de l'Eglise. Ces déracinements et les échecs scolaires ont eu lieu-heureusement pour nous-au sein d'un peuple lui aussi douloureusement déraciné et divisé. L'histoire du national-socialisme en Allemagne, qui aboutit à la Seconde Guerre mondiale, a été très présente avec son racisme jusqu'à l'intérieur de l'Eglise. Cette souffrance de la séparation a mobilisé et ma recherche, et ma défense. C'est ainsi que j'ai pu découvrir la solidarité et le partage avec des sans abris, la faim d'une communauté religieuse, et l'activité missionnaire dans un contexte mondial. J'ai commencé à acquérir une formation de mécanicien dans un grand chantier naval. Il y avait beaucoup à apprendre. Le 24 décembre 1960 nous n'avons travaillé qu'une demi-journée. Puis, quand nous retournâmes du chantier à la maison, je me suis rendu compte que presque tous mes camarades étaient ivres. J'étais perplexe. Et là je me suis rendu compte aussi que la nuit de Noël, la fête de l'Incarnation de Dieu, était pour beaucoup de gens un temps d'excès, d'insatisfaction, de solitude et même de suicide. Et ainsi ma peine pour la fermeture des coeurs, pour la réserve idéologique et pratique grandit encore en moi. Pourquoi n'y avait-il pas plus de personnes qui vivaient leur foi de façon ostensible ? Pourquoi ne protestaient-ils pas contre l'injustice, même si cela devait leur valoir la prison ? Pourquoi y avait-il si peu de chrétiens incarcérés dans la zone occidentale de notre patrie ? A l'Est, le gouvernement avait combattu la foi en Dieu et proclamé qu'elle était une dissonance par rapport à son idéologie.

Formation dans la Compagnie de Jésus

Je suis entré à 25 ans, avec ma faim d'amitié et de solidarité, dans la Compagnie de Jésus. Et, là aussi, la même histoire de séparation se fit sentir. Heureusement, il y eut aussi de bonnes expériences d'amitié et d'accueil parmi mes frères jésuites.

Une de celles-ci fut ma rencontre avec Michael Walzer, un camarade d'études à Munich. Très vite il s'était rendu compte de quelle manière les enfants, au bout de quatre ans d'école, étaient séparés pour poursuivre leur chemin **selon leurs** différentes classes sociales. Et pendant le trajet en tramway qui les amenait à leurs écoles séparées, les uns s'asseyaient devant et les autres derrière. Et ils avaient d'autres thèmes de conversation et des comportements différents. Michael s'était engagé dans les rencontres franco-allemandes, c'est-à-dire pour la réconciliation des vieux ennemis. Pendant

*Jésus vit parmi
nous, dans nos
lieux de travail*

une promenade que nous faisons, il me dit soudain : «Après la philosophie, j'irais volontiers travailler pendant deux ans dans une usine pour en finir avec nos divergences. Veux-tu venir avec moi ? ». Je suis encore étonné de mon OUI spontané, qui a décidé de tout le reste de ma vie. Très vite nous commençâmes la démarche pour mettre notre plan à exécution. Mais la première tentative échoua et nous avons dû suivre des chemins différents vers des destinations

différentes. Mais, sept ans plus tard, nous avons commencé à travailler en usine à Berlin et nous avons fondé en 1978 une petite communauté de jésuites dans laquelle nous vivons jusqu'à présent. Michael est mort il y a presque vingt ans, d'une tumeur cérébrale.

Pendant mes études de théologie à Francfort, je fus très bien reçu par les étudiants étrangers. Ils se retrouvaient régulièrement à l'intérieur de la Faculté et cuisinaient selon leurs différentes cultures. Moi, j'étais le seul allemand parmi eux et je n'avais pas besoin de cuisiner. Ils étaient habitués à la cuisine locale. Ces rencontres m'ont beaucoup encouragé. A travers eux, j'ai pu rencontrer les travailleurs étrangers en Allemagne. Pendant mes études j'ai travaillé régulièrement comme salarié dans une entreprise de déménagements et je me réunissais avec beaucoup d'hommes qui avaient déjà fait de la prison. J'ai cherché aussi à me réunir avec les jeunes. Les

déplacements pour aller au travail furent pour moi les meilleurs moments où j'ai pu lire la Bible avec le plus de profit. Cette expérience m'a appris mon futur chemin.

Après mes études, qui pour moi ont été un entraînement spécial pour apprendre à écouter, je suis parti trois ans en France pour me former avec des frères qui faisaient partie du groupe de la Mission Ouvrière des jésuites. C'est alors que la raison de ma recherche se précisa davantage : Jésus vit parmi nous, dans nos lieux de travail, au milieu de nos efforts et du mépris explicite envers nous, les travailleurs. Comment puis-je le découvrir et mieux m'adresser à Lui ? Comment pouvons-nous apprendre à vivre peu à peu avec Lui ? Comment participer avec d'autres en Allemagne et en tant qu'ouvrier à une vie de foi, dans une Eglise qui est décidément étrangère ?

Je suis parti pour la France sans en connaître la langue, et cependant j'ai trouvé rapidement du travail à Toulouse. Les compagnons qui m'avaient invité avaient eux aussi travaillé à l'étranger et connaissaient bien les innombrables ennuis provoqués par la méconnaissance de la langue et de la culture. Parmi eux, j'ai trouvé tout spécialement ma patrie au sein de la Compagnie de Jésus. La **mission ouvrière** en France, en Espagne, en Italie et en Belgique se convertit pour moi en mon foyer. Cette expérience m'aida plus tard à mieux supporter les moments de rejet.

Mais en France on me fit cadeau d'une deuxième affiliation. Pendant une grande fête de travailleurs étrangers, je me rendis compte d'une chose: j'appartiens, moi aussi, à ce peuple d'étrangers vivant au milieu du peuple de mes compagnons français, que j'estime tant. Et donc je ne pouvais plus m'engager – comme conseiller- en faveur des étrangers, en faveur de collègues hommes et femmes, mais comme quelqu'un d'entre eux, faisant partie de leur groupe. Et je me découvris étranger, et plus tard aussi avec mes compatriotes allemands.

*Travail en usine et fondation d'une
nouvelle communauté à Berlin-Kreuzberg.*

A mon retour en Allemagne j'avais 35 ans et j'avais appris que la recherche de la fraternité avec Jésus entraîne au-delà des frontières. La foi déracine et demeure fréquemment assez vive, malgré l'incroyance face aux vieilles conceptions sociales et religieuses. D'autre part, face à une

conduite apparemment inusitée, je me rendais compte combien mon identité de jésuite avait mûri : par exemple, le récit du pèlerin d'Ignace se manifestait constamment à moi. Et cela me donnait une grande tranquillité intérieure. A Berlin-Kreuzberg nous avons commencé à parcourir avec notre petite communauté jésuite, un chemin auparavant inconnu en Allemagne. Ce qui est nouveau apparaît souvent comme un motif de soupçon, et ceci parce que fréquemment cela ne peut avoir un fondement conceptuel ni se baser sur l'expérience.

Très souvent nous avons attendu sur les « places du marché » (Mt.20, 3) de Berlin pour voir où s'ouvrait une porte et où on nous invitait : sur le marché du travail, dans les milieux sociaux les plus chauds, dans les prisons ou dans les HLM. Dans cet étranger allemand, il y avait un peu plus loin une rue spécialement provocatrice. Berlin était divisée par un mur étroitement surveillé. Une culture différente s'était fait jour de l'autre côté de la frontière, et le langage s'y était modifié. Malgré les difficultés, nous sommes retournés à notre travail de là-bas car les amis que nous avons rencontrés ne pouvaient nous rendre visite. Ils nous ont fait connaître un aspect important de notre société capitaliste. Au bout de quelque temps je retournai dans cet autre monde de mes sentiments, au foyer *paternel ? familial ?* et là j'arrivai à mieux comprendre ce langage. Comme il n'y avait pas de téléphone et que le passage de la frontière ne devait pas attirer trop l'attention des autorités, nous devions souvent attendre dans la rue, jusqu'à ce qu'arrive quelqu'un de nos amis. Le temps se faisait toujours court. L'attente - aujourd'hui je dirais plutôt, la prière- faisait partie de ce temps précieux dans ce pays étranger si proche.

Dans notre district urbain de Kreuzberg vivent beaucoup de gens d'origine turque. Ils m'aident à maintenir vivant en moi mon côté d'étranger. Cette tendance fut aussi consolidée par un voyage en Turquie, pendant lequel nous avons appris à mieux estimer la culture de nos voisins.

Mais mon lieu décisif d'apprentissage était mon poste de travail. J'ai beaucoup appris dans mon métier de tourneur et plus tard comme ouvrier dans le dépôt et j'y ai aussi découvert la possibilité d'avoir des relations et des formes de communication même dans le travail à la tâche. Mes camarades ont partagé le pain avec moi dans la saleté du travail. Au bout de trois ans, à propos d'un conflit avec le contremaître, je pris la parole au nom de tous. Ça a été pour moi une expérience décisive : celle du sentiment collectif et celle de parler au nom de tous. Plus tard, j'ai parlé dans de grandes

assemblées et au Parlement du syndicat et j'ai reçu des félicitations et des critiques. Avec quelle rapidité on ramasse quelqu'un du sol et on le met sur le piédestal! « Tu n'as pas peur de rester sans travail ? » me disait-on souvent. Après ces interventions publiques, il était important de travailler en silence pendant quelques jours, sans dire un mot, pour pouvoir supporter personnellement l'étonnement qui se faisait jour autour de moi. A la grande rage de mes camarades, je me voyais obligé de refuser les responsabilités qu'on voulait me donner dans nos organisations, et qui néanmoins sont nécessaires pour pouvoir survivre dans le monde du travail, ennemi de la démocratie, et qui parfois fait montre de structures dignes d'une prison.

Une vie d'inculturation

Bien souvent nous devons, comme jésuites, nous identifier avec des cultures urbaines très différentes et cela lacérait notre identité. Chaque jour nous échangeons, nous parlions, nous sentions, nous réagissions en utilisant des gestes et des mots différents. Mais est-ce que nous jouions des rôles différents ? Cette question me travaillait. Puis, très lentement, j'ai découvert ma véritable identité en franchissant les ponts de cultures opposées au niveau ecclésial, social et politique, pour vivre tout engagement de ma part comme un pèlerin, sans mépriser les autres. La solitude née du fait de marcher tout seuls sur ces ponts sociaux très étroits, à travers les murs de Berlin ou des prisons, demeura vivante, mais elle fut compensée par la joie des retrouvailles et de nouvelles connaissances de l'autre côté.

Au bout de deux ans, le nombre des habitants de notre appartement augmenta, même si nous n'y étions que deux jésuites. Des gens sans domicile fixe frappèrent à notre porte. Des circonstances très différentes les avaient amenés à cette situation. Beaucoup n'avaient pas de travail, ou venaient de sortir de prison ou de l'hôpital, ou bien ils avaient des problèmes d'addiction, ou encore étaient malades. Beaucoup avaient fui de l'Allemagne ou voulaient y retourner. Très souvent il leur manquait des papiers pour la bureaucratie. Notre petite communauté se convertit en une sorte d'hôtel. Beaucoup sont

*Vivre en présence du
Ressuscité et découvrir
son attente*

restés avec nous un ou deux jours, d'autres pendant plusieurs années. *Etant donné qu'ils avaient recours à nous parce qu'ils étaient victimes d'une nécessité*, je ne les examinai pas davantage. Mais un jour j'ai été convoqué à une rencontre internationale avec des jésuites qui vivent avec les musulmans. C'est alors que mes yeux s'ouvrirent et je me rendis compte que le regard que je portais sur mes voisins était unidimensionnel. C'étaient des personnes qui traînaient des problèmes que moi je n'avais pas. Et les descriptions correctes de leurs situations n'étaient autre chose que des ségrégations. *Ils pourraient maintenant arriver à être professeurs avec leurs expériences, leurs cultures et leurs religions.* Surtout ces gens, appartenant à plus de 50 nations, avec qui pendant ces dernières années j'avais dormi dans un foyer, nous enseignaient l'hospitalité, à travers laquelle nous pouvions découvrir leur humanité et leur foi religieuse. Nous ne pouvions pas ne pas voir le côté douloureux de leur situation. Au bout de quelque temps nous avons aussi fait nôtres leurs souffrances. Et aujourd'hui nous nous réjouissons avec eux en lisant la Bible et le Coran et avec eux nous découvrons ce que nous avons en commun et qui nous rend humains. C'est pour moi un cadeau que de pouvoir m'abandonner chaque soir au sommeil au milieu d'eux, dans cette communauté cosmopolite bien concrète. La prière interreligieuse qui naît ici a pris pour moi une expression publique cosmopolite. Avec des amis nous nous retrouvons une fois par mois sur une des places de Berlin pour prier pour la paix.

***La vie n'est pas délimitée et on ne peut
l'ordonner à travers des principes.***

Il y a plus de 25 ans que je suis devenu sédentaire, afin de pouvoir nouer des relations personnelles à longue échéance dans le travail. Je peux constamment franchir de nouvelles frontières pour rencontrer ainsi la dignité divine et notre propre dignité humaine. Dieu s'est fait homme avec nous et a dépassé en Jésus toutes les frontières sociales et religieuses. Relégué à la dernière place, il a été exécuté parce que sa vie transgressait les frontières : le fait de s'asseoir à la même table avec les publicains et les pécheurs était un danger pour les puissants. Nos vies bien ordonnées elles aussi sont mises en danger par son attitude. Nous, nous pouvons manger et faire la fête avec beaucoup d'hommes qui ne sont pas bien vus. Mais nous nous

rendons compte aussi que nous-mêmes nous excluons des personnes. Cela arrive souvent et forcément quand nous défendons un engagement pris ou bien un endroit où les gens peuvent se réunir. Au milieu de cette anxiété, je me rends compte que Jésus n'a jamais été et n'est pas un fonctionnaire devant protéger une institution ; Jésus préfère être exclu qu'être accepté en se soumettant à nos conditions. Quand il faut prendre une décision, je cherche quelles sont les personnes qui sont affectées par cette décision. Même à travers ce qui nous sépare, j'espère pour eux que le Christ présent et ressuscité accompagnera cette personne non désirée, et moi je peux aussi espérer de nouvelles relations avec cet homme. Cela s'est produit parfois de façon merveilleuse. Dans l'Évangile nous lisons que Jésus marchait sur les eaux et que, une fois ressuscité, il passait au travers des murs. Quand, au bout d'une longue attente je m'aperçois à ma grande surprise, que Jésus pendant longtemps nous a accueillis avec lui sur ce chemin, je commence à soupçonner ce que signifie vivre ici bas avec Lui ressuscité..

Vivre en présence du Ressuscité et découvrir son attente

Depuis quelques années nous avons invité des gens, *dans un côté de la ville* et aussi dans d'autres villes, à pratiquer les « Exercices dans la rue » (cf. : Annuaire SJ 2002). Les participants, hommes et femmes, *se réunissent* dans un refuge de fortune puis *retournent en ville* avec la question suivante: Où est-ce que Dieu veut me rencontrer ? Où m'attend-il ?

Les Exercices Spirituels commencent par une introduction à l'oraison (Principe et Fondement). Partant des préoccupations ou des angoisses des retraitants, nous leur adressons des questions sur leurs anxiétés et sur le nom de Dieu qui leur est le plus familier. Et nous les invitons à invoquer Dieu avec le nom que chacun a trouvé, par ex : Toi qui me regardes avec amour. Puis nous leur proposons de parler avec Lui. Deux jours après nous leur racontons l'histoire de Moïse : Moïse, pendant qu'il travaillait, découvre un buisson qui brûle mais ne se consume pas. Il s'approche de la vision qui lui demande d'ôter ses sandales. Il doit mettre les pieds sur un terrain bien ferme et s'approcher sans crainte de Dieu, rejetant toutes les tentations de crainte ou d'orgueil. Ensuite, il s'intègre de nouveau à son peuple, entend quel est le nom du Dieu toujours présent, et reçoit la charge de servir à la libération et à l'adoration de son peuple. Cette histoire du livre de l'Exode (Chap.3), les retraitants l'écoutent comme une instruction, afin de se laisser

entraîner du dedans par l'oraison, et de marcher jusqu'à l'endroit où Dieu les attend. C'est pour eux une grande aide que de pouvoir au moins dépouiller leur cœur de tout ce qui le recouvre afin de pouvoir écouter. Et ainsi, les retraitants peuvent rejoindre des endroits autour desquels ils ont tourné mille fois et y découvrir la présence de Dieu et se déchausser par respect pour eux-mêmes et pour les personnes présentes. Et ainsi ils peuvent, en passant par le chemin de la pauvreté célébré par Jésus (Mt.5, 3) abandonner de douloureux aveuglements et faire arriver la lumière sur leur vie. Dans la soirée, les retraitants se réunissent en deux groupes au maximum et racontent leurs recherches et leurs trouvailles. Ces petits groupes sont toujours accompagnés par une femme et un homme. Durant les 10 jours des Exercices Spirituels, un profond silence a lieu dans les groupes, silence qui n'a rien d'étrange. Ils apprennent à écouter ce que leur disent les autres participants, ou bien les gens dans la rue, à la mosquée ou sur leurs lieux de travail ...De cette façon certaines personnes peuvent participer aux Exercices, alors qu'on les refuserait dans d'autres cas, sous prétexte que le silence leur serait impossible ou les gênerait dans leur maladie. Le fait d'ouvrir à tant de gens cette forme de recherche religieuse, qui franchit toutes les frontières, est pour moi la grande joie des Exercices, qui sont l'affaire du « Chef », comme l'exprime bien une des participantes : le « Chef », Dieu lui-même, dirige ce qui se passe dans les Exercices et s'y montre toujours d'une manière nouvelle .

LA FOI QUI REND JUSTICE LA JUSTICE QUI CONDUIT VERS DIEU

Michael Bingham, S.J.

LES CARACTERISTIQUES D'UNE SPIRITUALITE NEE D'UN RENCONTRE ET D'UNE EXPERIENCE AVEC LES PAUVRES ET LA LUTTE POUR LA JUSTICE

Comment une rencontre avec les pauvres et le service de la justice dans la perspective d'une spiritualité ignatienne a-t-elle contribué à accroître notre mission ?

Comment avons-nous bâti cette passerelle qui nous a permis de rejoindre cette passion pour l'humanité et Dieu - l'expérience qu'Ignace présente synthétiquement comme étant « contemplative dans l'action » sous la bannière du Roi Eternel ?

Introduction biographique

Je suis né en Angleterre, en 1941, d'un père protestant d'Irlande du Nord et d'une mère londonienne catholique. J'ai été placé dans un internat jésuite où je suis resté dix ans, après quoi, j'ai rejoint le Noviciat en 1959. Puis vint la philosophie et les études supérieures d'anglais à Oxford. J'ai enseigné dans un autre internat jésuite pendant trois ans avant de démarrer des études de théologie au Heythrop College, à Londres, que j'achevais au Regis College, à Toronto, au Canada, pour retourner finalement en Angleterre où je fus ordonné en 1974.

Après avoir étudié l'espagnol pendant quelques mois à Mexico, je me suis installé à Medellin en Colombie où j'ai

fréquenté l'Instituto Pastoral Latinoamericano pendant quelques mois de plus, avant de faire mon Troisième An dans un quartier défavorisé, sous la tutelle de Miguel Elizondo, de 1975 à 1976. J'y suis resté trois ans, dans une paroisse jésuite, comme membre du personnel, puis je me suis rendu dans une autre de nos modestes paroisses à Cali, où j'étais resté deux ans. Puis, je me suis rendu dans une paroisse rurale, près de Barrancabermeja, avant de retourner dans mon pays, fin 1983.

Ensuite, j'ai travaillé dans une paroisse jésuite dans le Centre de Liverpool pendant quatorze ans. En 1998, j'ai déménagé en Irlande du Nord pour rejoindre une petite communauté d'insertion, située en plein milieu d'un faubourg nationaliste (catholique) de Portadown.

Ma vie au sein de la Communauté et l'Apostolat social

Ce n'est qu'au moment où je me suis rendu au Canada pour finir mes études de théologie que je me sentis capable de développer mon intérêt pour la justice sociale. J'ai tout d'abord été muté dans un Institut pour jeunes

*lorsque je me suis installé
dans le rythme de la vie du
monde des marginalisés, je
me suis senti comme au
centre du monde*

délinquantes, puis comme membre d'une petite communauté, j'ai supervisé le travail d'aumônerie dans le milieu carcéral. A plusieurs occasions, je côtoyais dans diverses missions jésuites, des gens natifs des Etats-Unis.

En 1975, j'ai visité diverses communautés chrétiennes de base, essentiellement à Mexico, avant d'arriver à Medellin en Colombie

pour étudier la pratique pastorale de l'Amérique Latine suivant les principes de la Conférence « CELAM » de 1968.

Durant mon Troisième An, là-bas, nous prenions soin des pauvres gens parmi lesquels nous vivions. Plus tard, j'ai brièvement secondé des équipes missionnaires dans le diocèse de Riobamba, en Equateur, où je fus arrêté lors d'un raid militaire survenu pendant la rencontre des évêques américains qui se tint à ce moment-là. Après avoir été détenu peu de temps, je fus expatrié.

Jusqu'en 1983, je fus affecté dans de modestes paroisses en Colombie. Tout en rendant des services pastoraux ordinaires, j'étais aumônier et coordinateur de catéchèse dans les écoles de « Fe y Alegria », à Medellin (jusqu'à ce que je sois finalement déclaré *persona non grata* par l'évêque) et à Cali, où j'exerçais un travail d'objection de conscience parmi les groupes de voisinage. Le centre jésuite social « CINEP » à Bogota proposait à ceux d'entre nous qui oeuvraient dans le secteur populaire pastoral, entraînement et réflexion. Avant de quitter l'Amérique Latine, j'ai passé plusieurs semaines au Nicaragua, où j'ai affronté à ce moment-là, le mouvement de rébellion « Contra », et où j'ai également prêté main forte à une paroisse dans les faubourgs de Managua.

A partir de 1984, et ce durant quatorze années, le travail que j'ai exercé au sein d'une paroisse au cœur de Liverpool, marquée par un taux de chômage élevé et des conditions de logement précaires, était lié au développement tantôt pastoral, tantôt communautaire. J'ai aidé à l'organisation de groupes de locataires, à des plans d'action de jeux pour enfants et à l'enseignement aux adultes, tout cela dans un contexte de bonnes relations avec la représentation locale de l'Eglise anglicane. J'ai travaillé un peu auprès de toxicomanes, tout en préparant mon diplôme de Master sur le sujet. Durant les années 80, j'ai activement prôné la solidarité avec l'Amérique Centrale et j'ai pris part à des rallyes de protestation contre la présence de bases nucléaires. Au sein de la Province britannique, j'ai appartenu au Groupe de l'Apostolat social en devenant membre de la Commission des Ministères Sociaux, et j'ai contribué à l'accueil de deux rencontres dans le Secteur Nord de Mission Ouvrière.

En Irlande du Nord, où je suis maintenant depuis 1998, mon travail fut continuellement marqué par le thème de la division politique et religieuse. En plus de mon travail au sein de la paroisse et de la prison, je suis impliqué dans l'organisation du proche voisinage, en étant actuellement membre du comité de direction. Je soutiens les gens dans leur opposition aux défilés sectaires, à travers toute la région. Dans la ville de Portadown, j'appartiens à un groupe inter clérical de travailleurs du clergé et de l'église, un groupe dirigé par des laïques qui se prononcent en faveur de la réconciliation, et un autre qui propose des services de médiation aux particuliers et aux groupes en désaccord, conscients du récent afflux de travailleurs immigrés dans la région et de la résurgence de racisme. Ailleurs, je collabore à la « Médiation de l'Irlande du Nord », basée à Belfast, offrant des sessions d'entraînement aux groupes qui se penchent sur les thèmes liés au conflit.

J'ai récemment passé mon Master en Réconciliation à Belfast, et suivi des cours relatifs à traumatisme, au suicide et la dépression. J'ai également contribué à trouver du personnel pour un centre d'appel téléphonique destiné à ceux enclins au suicide.

Je poursuis mes fonctions de membre de la Commission des Ministères Sociaux au sein de ma Province, en collaboration avec des représentants de la Province dans ce domaine, et je maintiens des liens avec Mission Ouvrière. J'ai récemment contribué à la rédaction d'un article paru dans une publication du Centre « Foi et Justice » à Dublin, sur « L'enseignement social de l'Eglise en Action ».

L'époque où j'ai fait l'expérience des « Mouvements de l'Esprit »

En dépit d'une éducation conventionnelle, voire privilégiée, aux environs de 1968, certains intérêts et préoccupations par lesquels je me suis senti concerné, et apparemment étrangers à toute dynamique religieuse et spirituelle, sont apparus dans ma conscience, bien avant la théologie : il

s'agit de la prise de conscience d'injustices sociales, l'appel au changement radical, la survie de cultures humaines et le maintien de ressources naturelles.

*C'est en apprenant à
apprécier davantage les
besoins individuels que je
fus amené à être plus
conscient des mouvements
d'esprit en moi-même*

Lors d'une visite dans une mission jésuite à Ontario, un Noël, je me souviens avoir eu cette drôle de sensation de descendre d'un train cerné par la glace, et de m'approcher de la ville en marchant dans la neige, presque sur la pointe des pieds, de peur de froisser avec mon bagage

mental et culturel maladroits, des sensibilités fragiles.

En écoutant des détenues d'une prison locale pour femmes, à Toronto, où j'étais aumônier, raconter leur histoire, je me suis vu regarder l'envers du décor de cette société, et de découvrir que cela pouvait paraître et se ressentir tout à fait différemment. Depuis lors, je pense ne plus percevoir les choses de la même manière.

Au sein d'une petite communauté exiguë de mon Troisième An, située en plein cœur de la « Ceinture de la misère » à Medellin, je me débattais avec les contradictions et les dilemmes posés par notre « parachutage » dans la vie de ces « élus » au milieu desquels nous vivions.

A nouveau, je ressentais cette espèce de crainte mêlée d'admiration et cette hésitation face à ces existences vulnérables et ces relations humaines perturbées par notre apparence. Notre « pauvreté » affichée était une imposture pour ces gens humbles et pourtant dignes, car nous étions de toutes les façons « riches », - de part notre argent, nos ressources, notre pouvoir, notre influence, notre éducation et toutes ces opportunités qui s'offraient à nous. Et comme nous nous révélions pauvres, comparés à eux ! - que ce soit en termes de générosité, de disponibilité, de dépendance mutuelle, d'authenticité ou de spontanéité.

Nous en avons conclu qu'en endossant le rôle de dirigeant, cela ne ferait que perpétuer chez eux, le sentiment que nous sommes impuissants et incompétents. Nous aspirions à une transmission, voire à un retour du pouvoir et de la dignité vers ceux à qui ils avaient appartenus de manière légitime. Nous réalisions que le plus beau des cadeaux que nous pouvions leur faire, était de les accompagner dans leurs peines et leurs procès, leurs espoirs et leurs combats.

Lorsque je me suis installé dans le rythme de la vie du monde des marginalisés, je me suis senti comme au centre du monde. C'est là que résidait un nouvel espoir pour un meilleur ordre des choses. Et bien que nos sens étaient continuellement assaillis par des visions, des sons, des odeurs associés aux détritiques de la société, c'était un privilège et une bénédiction de se trouver là.

Le sentiment d'appartenir à une communauté d'intérêt et d'engagement aussi large que le continent, était un soutien stimulant et puissant. Il y avait là un projet politique et social clair qui visait à établir une société juste avec laquelle nous pouvions nous identifier et à laquelle nous nous devions de prêter serment d'allégeance.

De retour en Grande-Bretagne, au sein d'une paroisse située dans un quartier désintégré du Centre de Liverpool, je reconnus le même monde de vies humaines ordinaires, auxquelles fortune, succès et prospérité faisaient défaut, marquées ici par le chômage, et s'avérant totalement superflues pour l'entreprise nationale. Ici, à nouveau, je reconnus les amis que je m'étais faits en Amérique Latine, dont le manque de puissance

équivalait à leur plus grande pauvreté et leur humanité à leur plus grande richesse.

Le manque d'accès à la participation sociale, que ce soit dans les taudis de Medellin ou dans les propriétés de la banlieue de Liverpool, produit des modèles de comportements, des valeurs et une vision du monde, caractéristiques. J'ai réalisé que la foi qui émergeait de cette expérience était qualitativement différente.

J'ai perçu la spiritualité des pauvres comme le paradigme de la spiritualité, où un sentiment de dépendance et d'impuissance devient la condition absolue de notre relation à Dieu. Non seulement ça, mais aussi toutes ces vertus qui survivent à notre société cynique et appauvrie, ont enrichi ma propre spiritualité.

Un jour, un jeune homme de mon entourage, vint me voir en me demandant de l'aide. Il était l'un des nombreux toxicomanes du quartier. J'ai pris conscience d'une peine qui n'était pas aussi publique que d'autres maux issus de la marginalisation sociale, mais tout aussi réelle. Après avoir eu tendance à me focaliser davantage sur les gens en tant que classe ou collectivité, je suis devenu plus attentif aux besoins de l'individu et de la personne.

En ayant créé des relations en Irlande du Nord, j'ai ressenti la contradiction qu'il y avait entre : vivre en toute solidarité avec nos voisins catholiques et essayer de combler le fossé avec la communauté protestante. Comment puis-je m'engager envers l'un et pourtant être détaché des deux ? Si je poursuis la cause de la réconciliation, puis-je vraiment affirmer que je m'engage envers quiconque ?

Ici, la priorité est la cicatrisation des différences et des divisions. Entre les droits et les exigences de chacun, on peut occasionnellement entrevoir le fossé de l'idéal d'une justice plus haute ou plus profonde, là où la vérité et la compassion se rencontrent.

Ce que m'a inspiré la spiritualité ignatienne

Le lien entre la justice et Dieu m'est apparu petit à petit. Lorsque j'ai fait se rencontrer l'expérience de la pauvreté et mes croyances, j'ai comme exploré à nouveau ma foi.

L'image de Jésus en tant que « pionnier de notre foi », le modeste leader qui nous appelle à le suivre seulement là où il s'est personnellement rendu, était restée ancrée très fort en moi dès mon Troisième An, tout comme la vision de son royaume comme étant le temple de l'action visant à changer la face du monde. L'option qu'avait choisie Jésus en faveur des exclus et des vulnérables et le défi qu'il avait lancé aux détenteurs du pouvoir et du privilège, jaillirent des pages d'évangile lorsque j'en avais fait la relecture, et furent renforcés par le 4^{ème} décret du CG 32.

J'aspirais à une pauvreté plus radicale dans la solidarité, tel le généreux « don de soi » de Jésus, au point d'accepter la critique et la mésentente sans la moindre défense. Tous les choix, tous les jugements tendaient à être faits dans cette lumière – les discernant dans la perspective des pauvres. Durant les plus jeunes années de mon expérience, j'ai peu réfléchi sur moi-même, tellement j'étais déterminé à vivre en conséquence de mon engagement. Ce n'est que plus tard que les gens parmi lesquels je vivais, m'ont aidé à considérer plus étroitement mes humeurs et mes désirs, et à intégrer ma propre spiritualité à mes choix de vie.

C'est en apprenant à apprécier davantage les besoins individuels que je fus amené à être plus conscient des mouvements d'esprit en moi-même, et de mieux comprendre les gens, les raisons pour lesquelles ils se trouvaient là où ils étaient, et leur capacité à avancer. Alors que j'étais autrefois « contemplatif dans l'action » en menant tout simplement une activité conduite par une conviction, je me sens aujourd'hui en harmonie avec l'amour que Dieu a placé en moi.

REFLEXION SUR LES MINISTERES SOCIAUX - ETATS-UNIS

Suzanne Geaney

Mes yeux se sont ouverts sur l'apostolat social en 1968. Je me souviens encore du travail social de lycéen rendu dans une école primaire afro-américain à faible revenu. J'étais frappé de voir à quel point leur école avait peu de ressources en comparaison avec la mienne. Très vite, je me mis à écrire pour le journal du lycée où moi-même ainsi que d'autres auteurs se penchaient sur les injustices que nous constatons à l'intérieur et à l'extérieur de l'école. C'était à la fin des années 60, une époque de sensibilisation sociale accrue aux Etats-Unis.

Je partis pour l'université, l'« alma mater » de mon père qui avait été une école de garçons jusqu'à mon entrée en 1972. L'université de la Croix Sainte (une école jésuite) offrait de nombreuses opportunités pour s'initier et répondre aux injustices sociales. Les administrateurs de la Faculté nous y encourageaient. Leur statut de mentor était pour nous une grande offrande. Je protestais contre les injustices survenant à l'intérieur mais aussi à l'extérieur du Campus. Je me passionnais particulièrement pour le droit des femmes. Je suivais chaque cours dont le titre comportait le mot « femmes ». Pendant plusieurs années, je recueillais les fonds nécessaires à l'hébergement dans la cité, de femmes et d'enfants sans-logis. Ce qui me conduisit finalement, juste après l'obtention de mon diplôme, à devenir le premier membre du personnel à demeure du « Shelter » (organisation bénévole pour les sans-logis en Grande-Bretagne).

Lors de ma dernière année à la Faculté, j'ai été amené à rejoindre le « Jesuit Volunteer Corps : secteur Est », (JVC). Au JVC, les jeunes gens passaient une année à vivre en toute simplicité et en communauté, nourris par la Spiritualité ignatienne et travaillant pour une organisation à but non lucratif. Ma première année au JVC se déroula à Philadelphie, où j'exerçais dans un premier temps, des fonctions

d'organisation communautaire, relatives à des questions de logement. Le style combatif et non consensuel du groupe au sein duquel je travaillais était décourageant et je le quittais pour passer ma seconde année au JVC dans une autre ville où je pus me pencher sur les questions structurelles qui maintenaient les gens dans la pauvreté. Je fus affectée au Bureau des Ministères Sociaux de la Province Jésuite du Maryland.

Ce que j'appréciais au JVC de Philadelphie était notre demeure. La vie ordinaire du JVC dans une maison ou un appartement au sein d'une communauté à faible revenu. Dans mon voisinage, vivaient de nombreuses jeunes familles portoricaines disposant de peu de ressources et soumises à la violence, la drogue, le crime, la pauvreté et la déscolarisation. J'ai senti combien la culture prédominante de notre pays était souvent en conflit avec les valeurs des familles portoricaines que j'ai connues. De nombreuses familles se désagrégeaient littéralement lors de conflits. Après mon année passée auprès du JVC, à Baltimore, je retournais vers mon ancien voisinage, à Philadelphie. Mes amis qui étaient mes voisins et mes compagnons, membres de la chorale de notre église locale multi ethnique me manquaient beaucoup. Je me languissais de retourner dans la communauté qui me manquait tant.

J'ai passé les quatre années suivantes à Philadelphie à exercer un nouveau travail. J'étais ministre social paroissial, servant dans une paroisse de la ville qui regroupait deux projets de logement, ainsi que des maisons plus importantes de standard moyen et élevé. J'ai apprécié le fait que mon travail aborde tant de divers besoins sociaux. J'ai travaillé avec des gens en situation d'urgence (en manque de nourriture et d'abri), avec des personnes âgées à domicile et avec des volontaires étonnamment généreux. En fait, ces volontaires et moi-même avons créé un club coopératif d'achat de nourriture au sein de la paroisse. Nous achetions des fruits et légumes frais en vrac et les partageons en accord avec les désirs des membres. Des gens de tous horizons économiques avaient rejoint le club car le voisinage de la paroisse manquait de marchés où l'on pouvait trouver ces produits frais. Chaque membre s'engageait à travailler quelques heures par mois, excepté les personnes âgées confinées chez elles, à qui les produits frais furent livrés à domicile par les autres membres du club.

J'aimais tellement ce travail que lorsque j'essayais de me procurer des internes pour m'aider dans les tâches paroissiales de mon ministère social, mon superviseur me disait que je me devais de passer un diplôme

REFLEXION SUR LES MINISTERES SOCIAUX

de Master en Œuvre sociale pour devenir moi-même superviseur. C'est ainsi que j'ai présenté ma candidature dans une école de troisième cycle et ai suivi le programme de Master à plein temps. Durant deux ans, j'ai fait le trajet tous les jours afin de suivre les cours dispensés en banlieue (incluant particulièrement une étude de la politique sociale et du programme de développement) tout en restant attachée à mon voisinage en assistant des adultes, dans le cadre du programme GED, certains soirs (GED signifiant diplôme général d'équivalence - équivalent à un diplôme universitaire).

“L'amour dans les actes de service”

L'Eglise à Philadelphie n'était ni encourageante ni enrichissante pour les laïcs. Ma vie spirituelle était assez pauvre. C'est sans doute l'une des raisons principales pour lesquelles je décidais de quitter ma ville favorite pour retourner à Baltimore après l'obtention de mon diplôme. L'Assistant des Ministères sociaux de la Province jésuite du Maryland m'y proposa un travail, dans le bureau où j'avais déjà passé une année, au JVC de Baltimore. J'avais trouvé deux avantages à ce poste : l'opportunité d'aborder des questions de justice structurelle et l'opportunité d'approfondir ma propre spiritualité ignatienne en travaillant étroitement avec des Jésuites. Après avoir occupé ce poste durant deux années, je me suis sentie appelée à faire ma retraite, incitée par l'annotation 19, afin d'intégrer davantage la spiritualité des gens avec lesquels j'étais amenée à travailler. Heureusement, je la terminais juste avant la naissance de mon premier enfant. (Après la naissance, cela aurait été carrément impossible).

J'ai passé au total dix-huit années à travailler au nom de l'apostolat social de la Province du Maryland, puis trois autres années à collecter des fonds pour la province. Durant cette période, Dieu m'offrit un mari formidable, deux enfants et de nombreux Jésuites devenus mes collègues et amis.

Mon travail dans les ministères sociaux était tellement varié : soutenir des jésuites et des laïcs ayant des ministères sociaux directs ; faire pression sur les corporations américaines pour qu'elles agissent avec plus de responsabilité sur le plan social ; contracter des emprunts avec les fonds de la Province afin de créer des logements, procurer de petits jobs ou des emplois aux personnes démunies, aussi bien sur le plan national qu'international ; gérer un programme de retraite familiale d'été pour des familles urbaines qui n'auraient pas eu autrement l'opportunité de jouer et

de prier ensemble ; faciliter la tâche des Jésuites et de leurs collègues laïcs dans leur lutte pour la législation gouvernementale autour des questions juridiques. J'adorais me rendre à mon travail tous les jours. Puis, dans les années 90, mon collègue, l'Assistant pastoral international, m'invita à l'accompagner dans trois de ses déplacements internationaux, où nous rendions visite aussi bien à des Jésuites du Maryland qu'à des ministères sociaux dans certaines régions du Mexique, du Chili, de la Bolivie, d'Argentine et du Brésil.

Il y a une visite, effectuée durant mon emploi au sein des ministères sociaux de ma province, que je n'oublierai jamais. Avec un groupe de représentants sociaux issus de provinces américaines, je me rendis dans une ville à la frontière mexicaine : Juarez. Là, nous avons vu des déchetteries s'étalant sur des kilomètres et sur lesquels des gens vivaient. Leurs « demeures » n'étaient guère plus que des appentis de métal. Les gens vivaient de ce qu'ils récupéraient au milieu des détritiques. L'endroit sentait vraiment mauvais (après tout, c'était une déchetterie !). Les gens paraissaient désespérés et complètement opprimés. J'étais choquée et démoralisée que l'on puisse autoriser des êtres vivants à vivre de la sorte. Comment les politiques économiques de notre monde pouvaient-elles autoriser des centaines de millions de gens à souffrir de la faim chaque jour ?

Au cours de l'année 1995, j'ai réussi à déceler une lacune dans ma formation personnelle : je ne connaissais pas Ignace de Loyola et je souhaitais y remédier. En 1996, le Provincial m'offrit un trimestre sabbatique pour étudier St. Ignace et les tous premiers fondements de la Compagnie de Jésus. A cette époque, je lisais de nombreux livres et fit une retraite de huit jours au Centre jésuite pour la croissance spirituelle. Cette retraite me procura une renaissance spirituelle, à tel point que j'adoptais l'Examen comme ma façon première de prier.

J'ai rebondi ainsi jusqu'en 2002. Dieu avait essayé de me faire continuer à avancer de la sorte et je l'ai finalement écouté. Il en a résulté mon nouvel et actuel emploi comme directeur exécutif de la Corporation des Laïcs Volontaires Ignatiens (ILVC). Le « ILVC » procure aux personnes de plus de 50 ans, l'opportunité de servir matériellement les gens pauvres, de travailler dans le sens d'une société plus juste et de réfléchir et de prier dans la tradition ignatienne. Les personnes matures, expérimentées, généreuses et sages au « ILVC », ont ouvert leurs yeux au contact des personnes vivant dans la pauvreté. Je travaille pour guider et renforcer

REFLEXION SUR LES MINISTERES SOCIAUX

l'organisation de façon qu'elle grandisse là où l'Esprit appelle le « ILVC » à le servir.

Je pense que l'ILVC est l'emploi idéal pour moi. L'organisation procure des opportunités de service qui facilitent la croissance spirituelle. Bien que mon travail ne soit qu'indirect avec nos membres, c'est leur formation qui me procure une grande joie. Je suis témoin de leur profond respect pour la dignité de chaque personne. Notre lettre d'information est intitulée « L'amour dans les actes de service », une description heureuse de notre programme unique et exigeant. Nous avons besoin de développer plus de liens vers les aspects de la justice structurelle de ces ministères et nous le ferons, en temps voulu.

Lorsque j'ai quitté mon emploi au sein de la Province, je me suis demandée si j'avais bien compris le message de Dieu dans mon discernement. C'est un travail difficile, mais je suis si souvent comblée de joie que je me rassure en me disant que Dieu me voit là où je dois être. Quand je ne peux voir Dieu, j'ai ma famille, mes amis, mes collaborateurs et un directeur spirituel qui m'aident à voir où se trouve l'Esprit.

Mes plus profondes consolations ont toujours été les opportunités d'être généreuse. A qui l'on donne beaucoup, beaucoup est exigé.

COURTE BIOGRAPHIE : Je suis l'aînée d'une famille de cinq enfants où j'ai été la « religieuse ». J'ai fréquenté des écoles catholiques, la majeure partie de ma vie. La Faculté de la Croix Sainte fut ma première rencontre avec les Jésuites. Après deux années de service pour JVC, j'ai travaillé pour l'Archidiocèse de Philadelphie. J'avais presque 30 ans avant de décider de ce que j'allais faire de ma vie. Mon diplôme universitaire, je l'ai obtenu à la Faculté de Byrn Mawr, en Œuvres Sociales. La Province du Maryland de la Compagnie de Jésus m'a employée pendant vingt et un ans. A présent, je travaille pour un ministère créé par deux Provinces Jésuites du Maryland, mais sa visée est nationale, le « ILVC ». Mon mari qui n'est pas catholique a passé vingt et un ans durant notre mariage à chanter avec moi pour la chorale de notre église. Nous avons deux enfants généreux et mélomanes qui considèrent de nombreux Jésuites comme leurs oncles.

Gregory Boyle, S.J.

Si vous trouvez un emploi pour un « gars du quartier », soyez assuré que huit autres de ce même *barrio* vous appelleront pour vous en demander un. C'est à la fin du mois de mai que Chico a appelé. « Kick me down with a jale », vociféra t-il avec ce que je pourrais appeler une sacrée dose d'énervement. Ce qui signifie en gros : « Pensez-vous être capable de me trouver un emploi bien rémunéré ? ». « Eh bien mec, je ne te connais même pas. Et si on se rencontrait d'abord ? Qu'en penses-tu ? »

J'envisage donc de me rendre dans sa maison, située sur une route abrupte et vallonnée derrière Roosevelt High, à proximité de mon bureau. Chico a 16 ans. Il habite un voisinage dont les racines remontent aux années quarante, à l'ère de Pachuco (Zoot Suit). J'ai rencontré la mère de Chico, une femme douce et petite, qui prend plaisir à s'occuper de ses enfants, mais qui redoute en même temps le chemin que son « cholo » de fils au crâne rasé semble vouloir prendre. Sa gratitude à mon arrivée, ce jour-là, est palpable.

Chico et moi sommes assis sous la véranda. C'est un gamin grand et maigre, à l'allure franchement rigolote. Comme pour la plupart des gamins du quartier, sa coupe de cheveux à la *pelon* met en évidence de larges flèches autour de ses oreilles excessivement larges. Elles sont plus prononcées que chez la plupart des autres. Son sourire est généreux et volontaire, toujours aux aguets, en surface, et prêt à apparaître en cas de besoin. Chico est timide et nerveux, et pourtant il se lance dans des sujets de conversation qui normalement prendraient plus de temps à être abordés avec d'autres gamins du quartier. Nous parlons de sa petite amie, de sa famille et de sa position actuelle vis-à-vis de ses ennemis au sein de son *barrio*. Un gamin des plus sympathiques que l'impudente requête d'un emploi quel qu'il soit, rend à mes yeux, d'autant plus volontaire.

« En admettant que je te trouve un emploi, *mijo*, existe-t-il une aptitude que tu as toujours souhaité apprendre ou réapprendre ? ». « Oh, ouais, les ordinateurs. Je souhaite vraiment apprendre à me servir des ordinateurs. » Je lui assure que je vais m'y mettre, tout en lui promettant de faire de mon mieux ! »

Quelques jours plus tard, j'appelle Chico. Ma quête d'emploi lié aux ordinateurs me mena vers le Centre Chrysalis, un Centre de ressources pour sans-abri à but non lucratif. Je savais qu'ils avaient récemment réceptionné une banque d'ordinateurs, et par conséquent, je leur fis une offre. Je leur racontais que j'avais fait la connaissance de ce gamin, Chico, qui voulait tout apprendre sur les ordinateurs. Il va à l'école le matin, leur dis-je, et pourrait travailler au Centre l'après-midi, de 13h à 17h, du lundi au vendredi. Je leur dis aussi (en balbutiant) que je lui verserais un salaire chaque semaine, en trouvant l'argent d'une manière ou d'une autre (en dérochant une banque peut-être ?) et vous, messieurs, dames, le superviserez, en lui enseignant tout ce que vous savez. Nous l'appellerons un emploi. Ils sont d'accord.

« Voilà, *mijo*, tu commenceras lundi, à 13h » lui dis-je au téléphone, en lui exposant toutes nos règles de base. « Si tu ne vas pas à l'école ce matin-là, tu es prié de ne pas aller au travail non plus. Et crois-moi, je le saurai si tu décides de faire l'école buissonnière. Avoir un emploi, c'est un privilège. Aller à l'école tous les jours, te rend digne. Tu auras deux patrons. L'un d'entre eux, tu le rencontreras lundi, l'autre, tu es entrain de lui parler, en ce moment même. Alors, si j'apprends que tu cognes, tires ou injures (et ça aussi, je le saurai !) je te virerai aussitôt. Pigé, mec ? ». « Je comprends, G., merci beaucoup ! ». Je vous promets que je ne vous décevrai pas. Je mets fin à la conversation en lui disant : « Tu sais, mec, que je connais des milliers de gars dans le quartier. Mais je t'ai choisi toi, pour occuper cet emploi. Je suis fier de te connaître et je suis sûr que tu t'en sortiras très bien. Bonne chance ! »

Après le fameux lundi, vient le mardi, puis le mercredi et toujours pas de nouvelles de Chico. Je me retiens de l'appeler, tout en espérant qu'il se manifeste. Je commence à croire qu'il fait tout pour se faire oublier. Peut-être mes conseils étaient-ils mauvais et qu'il n'a jamais trouvé sa place. Peut-être est-il arrivé quelque chose, qu'il ne peut s'en sortir et qu'il est trop embarrassé pour m'appeler. Je me gratte la tête et je médite sur l'échec de Chico à communiquer, lorsque, tout d'un coup, un message jaillit du fax,

situé juste à côté de mon bureau. Et là, j'aperçois dans le haut de la page, ces mots tapés en minuscules caractères : « Centre Chrysalis ». Le fax en question est une brève lettre, rédigée en larges et maladroits caractères manuscrits, de notre homme, Chico :

*G—
J'apprends a me servir d'un fax
J'en apprend un paquet ici;
amicalement,
Chico
P.S. J'adore ce job
merci de me l'avoir procure.*

Environ deux mois plus tard, le premier appel que je reçois, un matin à 7h30, est celui de la Mère de Chico, Rosa. Elle me raconte que la veille, Chico s'est entretenu avec quelques-uns de ses amis, sous la véranda. Une voiture s'est approchée par surprise. Les vitres se sont ouvertes, des mots ont été échangés et finalement, des balles ont commencé à fuser de l'intérieur de la voiture. L'une d'entre elles est allée se loger dans le haut de la nuque de Chico et il est à présent à l'unité de soins intensifs à l'Hôpital Général.

Je pars immédiatement

Je marche dans l'allée de l'Unité et je vois Chico, couché là, maigrelet et tatoué, portant simplement un pull trop large, lourdement intubé et appareillé de toute part. Il a le regard hagard, les yeux grand ouverts, rivés vers les carreaux insonorisant du plafond, sans le moindre sourcillement. Un docteur se tient là, annotant le tableau accroché au pied de son lit. Je vais le voir, avant tout pour m'enquérir de l'état de santé de Chico. « Vous savez, Mon Père, commençait-il à me dire, je n'ai jamais vu une paralysie de la sorte. Le docteur pointe du doigt sa propre nuque. « L'impact est tellement haut dans la colonne que nous suspectons des dommages cérébraux, bien que nous n'en soyons pas certains. » Le docteur s'en va et je m'approche de Chico. Ses yeux n'enregistrent même pas que je m'approche de lui. Ils restent fixés au plafond et ne sourcillent pas, étirés, apparemment au-delà de leur capacité. Je me penche. « Chico ! ». Ni mouvement, ni aucun signe de

reconnaissance. Je lui donne l'onction des malades de notre Eglise. Je frictionne une large bande d'huile sur son front, en espérant en vain que le baume pénétrerait son état glacé, en espérant aussi que cela nous mènerait tous deux vers une divine compensation pour cette vie follement et inutilement gâchée. Aucune pénétration de la sorte ne se produit. Je me retrouve simplement à penser : « *Menos mal!* ». Au moins, il ne réalise pas ce qui se passe. A dire vrai, il était un malade difficile à visiter le lendemain. C'était vraiment insoutenable ! Durant plusieurs heures après ma visite à l'hôpital, une ruée de souvenirs vient à ma mémoire, et je réalise vraiment l'énormité de cette perte. Je vois encore Chico m'attendre sous la véranda, tous les vendredis après-midi. Contrairement à d'autres gars du quartier qui attendaient simplement leur chèque de salaire, je n'ai jamais eu à klaxonner ou à quitter ma voiture, pour partir à la recherche de Chico. Il était toujours là, assis sous la véranda, et j'étais presque toujours en retard. Il attendait avec impatience l'arrivée de ma voiture rouge montant l'étroite, et raide colline, pour se précipiter vers moi (les gars du quartier ne couraient jamais, sauf en cas de dangereuse poursuite). Il s'installait sur le siège passager sans que je ne cherche nullement à l'en déloger. C'est là qu'il s'asseyait et se mit à parler encore et encore. Elles étaient bien loin sa réticence et sa timidité, il se lança, tout simplement. Il était, comme nous avons l'habitude de le dire, « *bien pregunton* ». Il posait des tonnes de questions. En fait, il me posait invariablement des questions sur Dieu (comme si moi, je savais !). « Est-ce que ça agace Dieu, que j'ai des relations sexuelles avec ma copine ? A quoi ressemble le ciel, selon vous ? Pensez-vous que Dieu nous écoute ? » Et franchement, devoir passer ce temps assis à côté de lui dans cette voiture, à l'écouter se poser des questions sur ce que Dieu pouvait penser, était bien plus valorisant que ce misérable chèque que je lui remettais tous les vendredis après-midi. Et jusqu'à aujourd'hui, je regrette de ne pas avoir passé plus de temps avec lui. Le lendemain, je suis retourné le voir. Je suis entré et j'ai vu Chico exactement comme je l'avais quitté la veille. Avec ses yeux grand ouverts, fixant le même point au plafond. Je m'approchais, m'attendant à avoir comme seule réponse, celle de la veille. Mais je fis quand même une tentative. « Chico ! », lui dis-je tout près de son oreille. Ses yeux glacés fondaient en un instant, se tournèrent vers moi, me fixèrent et ne me lâchaient plus. Je suis étonné de cela et reste sans voix. Les yeux de Chico fondent en larmes tout comme les miens d'ailleurs. « Tu me reconnais, mijito ? ». Et ses yeux me font signe autant que faire se peut. Il ne pouvait

d'ailleurs bouger que ses yeux. « Tu sais, mijo, et ces mots sont difficiles à prononcer, que nous t'aimons tous énormément ? ». Cette dernière déclaration le fit pleurer, encore et encore. Et son visage me dit, sans équivoque aucune : « Sors moi de ce corps ! »

Je lui donne l'onction tout comme la veille et je me dis : « La bonne nouvelle, c'est qu'il est vivant, la mauvaise, c'est qu'il en sait assez maintenant pour souhaiter de ne plus l'être. » Nos regards se lient intensément lorsque je quitte l'Unité de soins intensifs. Ses yeux cherchent à sortir de leurs orbites, ils désirent être transportés n'importe où ailleurs. La porte se ferme derrière moi, mais cela ne suffit pas à fermer les yeux désespérément hantés de Chico.

Une semaine plus tard, le cœur de Chico s'est arrêté de battre, incapable de supporter davantage son état traumatique. Lorsque après avoir béni la croix dorée déposée sur son cercueil, je la tends à Rosa, dans une longue étreinte, une pensée me vient. Je me dis que je dois vraiment laisser entrer ce chagrin en moi. Trop longtemps, j'ai suspendu mon propre et profond sentiment de perte, et l'ai, comme le veut mon devoir, mis en veille émotionnelle. Je me devais d'être là pour la famille de Chico, son amie, ses copains. Je me suis alors permis, d'allouer à cette peine, une place chérie et apprêtée dans mon cœur. La mort de chaque gars du quartier rappelle celle de tous les autres et toutes viennent nous frapper d'un seul coup. Je suis pris au dépourvu lorsque je réalise tout d'un coup que l'enterrement de Chico est le huitième sur une période de trois semaines. Étonnamment, cette pensée n'était pas devenue consciente jusqu'à ce moment-là. Je décide de m'éloigner du cercueil et de rester sous un arbre isolé, pas très loin de la foule. Je reste là, tout seul, et me donne enfin la permission de ressentir cette grande perte et de pleurer. Au bout d'un long moment, l'entrepreneur des pompes funèbres apparaît à mes côtés. Il est plus une connaissance qu'un ami. Il a, à ce moment-là, brisé ma période de chagrin et sans le savoir, envahi l'espace que je m'étais fabriqué. Je suis terriblement ennuyé d'être ennuyé. J'ai une obligation, claire et immédiate, celle de briser le silence, et de souhaiter la bienvenue à l'entrepreneur des pompes funèbres dans mon espace, quand bien même, je ne l'y avais pas invité. Je retire mes lunettes et essuie mes larmes. Faiblement, je fais un signe vers le cercueil de Chico et je sais que je dois trouver quelques mots pour combler le silence. « Eh bien celui-là ! », lui susurrais-je, « était un sale gosse ! ». Et l'entrepreneur de pompes funèbres dit d'une voix si forte et si odieuse que toutes les têtes

CHICO

de l'assistance se tournèrent tout d'un coup : « Vraiment ? » En entendant cela, mon cœur sombre. *JE SAIS EXACTEMENT CE QU'IL VEUT DIRE. IL Y A LA, QUELQUE CHOSE QUI LE DEPASSE. QUELQUE CHOSE QUI NE VA PAS. COMMENT EST-IL POSSIBLE QU'UN « CHOLO » AGE DE 16 ANS, ABATTU, TOUT PRES DE CHEZ LUI, PUISSE ETRE UN SALE GOSSE ? ET POURTANT RIEN NE PEUT Y FAIRE. CHICO EST UN FILS QUE TOUT PARENT SERAIT FIER DE DECLARER COMME ETANT LE SIEN.*

LA SPIRITUALITE IGNATIENNE ET L'APOSTOLAT SOCIAL

William Ryan, S.J.

Mon histoire

Je suis né en 1925, dans la ville de Renfrew, Ontario, au Canada, au sein d'une famille modeste de neuf enfants. Mon père avait abandonné l'agriculture de subsistance pour l'abattage d'arbres et les scieries, dans la vallée de Gatineau au Québec, en laissant ainsi derrière lui, femme et enfants dans une ville éloignée, mais proche des écoles et de l'église. Pour ma mère, la messe quotidienne n'était pas facultative pour nous, les garçons. Nous les enfants, nous avons rapidement appris à travailler dur et à endosser des responsabilités. J'ai passé tous mes étés avec mon père dans les camps de bûcherons et les scieries, en supportant dès l'âge de 14 ans, des journées de dix heures de travail dans des conditions de travail abominables. Mais c'est là que j'ai démarré une longue histoire d'amour avec la nature. J'ai fréquenté le lycée public et plus tard l'Université de St Patrick à Ottawa. En 1944, j'étais sur le point de rejoindre l'armée de l'air, après avoir pris la décision lors d'une retraite, de ne pas devenir prêtre. Quelques jours plus tard, en entendant parler un ancien élève de Jésuites prétendant avec admiration que les Jésuites étaient de bons prêtres – je n'avais alors jamais rencontré de Jésuite – j'avais compris immédiatement et pour toujours, que je devais devenir Jésuite. Depuis lors, et durant tout ma vie, j'ai toujours essayé de faire le lien entre la foi et la justice – j'ai essayé de donner une valeur spirituelle à mes efforts pour un monde meilleur et en faveur des gens pauvres, vivant et travaillant dans des conditions injustes telles que je les avais moi-même expérimentées dans les scieries, où j'avais d'ailleurs risqué à maintes reprises, d'être blessé, voire tué.

La vie de Jésuite et l'apostolat social

J'avais adoré ma vie au Noviciat, découvert la prière et souhaité que la Grande Retraite ne s'arrête jamais. Pourtant, je me suis senti à l'étroit et profitais de chaque occasion pour accomplir des travaux manuels à la ferme et faire de longues promenades. J'ai demandé à rejoindre la nouvelle mission Canadienne à Darjeeling. Là-bas, je n'ai pu échapper facilement à ma frustration concernant les manuels de philosophie néo-scolastique ; ce qui me mit en conflit permanent avec mes professeurs – et finalement avec un Recteur qui me considérait un tant soit peu cinglé car je n'arrivais à me fondre dans le même moule que les autres Jésuites. Exténué, je cherchais refuge dans le pelletage de fumier à la ferme de Guelph. Notre Provincial, le Père Swain, m'envoya en mission à Darjeeling, mais en le consultant, il insistait pour que j'étudie la philosophie. Grâce à un accord amical, je fus envoyé à l'Université de St Louis afin d'y étudier l'économie.

*découvert comment le Christ
Ressuscité avait mené toute la
Création vers son
accomplissement eschatologique*

A St Louis, je dus affronter la philosophie à travers l'étude de l'histoire de la pensée économique. Je compris la nature réductionniste de toute théorie économique, voire de toutes les méthodologies scientifiques ; et j'eus un grand sentiment de liberté à le faire. Je ne me suis jamais senti redevable envers la moindre théorie

d'économie libérale, ni envers aucun paradigme. Je passais ma thèse de Master sur l'histoire et l'idéologie des syndicats catholiques au Québec, ce qui me valut une large introspection sur les relations ambiguës dans la vraie vie, entre l'église et le travail, entre la foi et la justice. Ma thèse me fit gagner une invitation à l'étendre légèrement vers un doctorat – mais je sentis que je devais progresser.

J'ai demandé à faire ma théologie en Europe. Avec quelque hésitation, je fus d'abord envoyé en Angleterre puis en Belgique. Je me suis ennuyé en étudiant la théologie à Heythrop, et je passais beaucoup de temps à abattre les arbres pour permettre à la forêt de respirer. En arrivant à Egenhoven, Louvain, en 1956, j'ai vécu une expérience totalement différente, en vivant avec des Jésuites de 24 pays différents. Le Doyen, le Père Malevez, m'initia immédiatement aux écrits « interdits » de Teilhard de

Chardin et Henri de Lubac. Je fus finalement confronté à la mise en relation du ciel et de la terre, de l'économie et de la spiritualité et j'ai découvert comment le Christ Ressuscité avait mené toute la Création vers son accomplissement eschatologique.

René Carpentier sj m'a aidé à intégrer la spiritualité à la théologie, et avec André Vachon sj, j'ai traduit le livre séminal de Gérard Gillemann sj, *Le Primat de la Charité en Théologie Morale* en anglais. Mon thèse de diplôme portait sur la question « Est-ce que tout notre travail scientifique et industriel est hors de propos face à la venue du Royaume ? »

Mon Troisième An à Paray –Le- Monial- était empli de prière et énergiquement pastoral. Je fus accepté à Harvard pour y mener mes études de doctorat en 1959. J'ai troqué mon champ de spécialisation des relations de travail pour le développement économique, car la pauvreté dans le monde était devenue le problème numéro un de la justice dans le monde. Très vite un premier moment panique à Harvard – un Jésuite âgé en compétition avec de jeunes génies – avait cédé la place à la joie intense de découvrir que je pouvais entrer en compétition à cet endroit. Mes professeurs s'intéressaient au Catholicisme et donnaient libre cours aux Jésuites, particulièrement à l'historien en économie russe, Alexander Gershenkron, fasciné par la relation entre la religion et le développement, et qui avait dirigé ma thèse, publiée sous le titre de « Le Clergé et la Croissance Economique au Québec ». Contre toute attente, mon Provincial et ses Consultants s'étaient d'abord opposés au sujet de ma thèse, craignant de rouvrir d'anciennes blessures dans les relations entre Catholiques franco-anglais et Jésuites.

Je pus échapper à l'enseignement de l'économie à l'Université Loyola de Montréal car les évêques Canadiens m'avaient invité à les rejoindre comme membre de la Conférence nationale. C'étaient là, les années de gloire des évêques, ils donnaient à leurs assistants entière confiance et nous nous en accommodions – particulièrement avec l'enseignement social catholique de Vatican II, en développant l'œcuménisme social et en forgeant des liens avec l'assistance excitante de la Commission Pontificale de Foi et Justice. En 1969, je devins un problème pour le Père Arrupe. Les évêques Canadiens voulaient encore profiter de mes services, tout comme l'Université Grégorienne de Rome. Le Vatican voulait me voir œuvrer pour SODEPAX, le nouveau centre de justice sociale conjoint du Vatican et du Conseil Mondial des Eglises à Genève ; et les évêques Américains voulaient que je m'occupe de leur centre de développement international conjoint avec les Jésuites.

Le Père Arrupe m'envoya à Washington où j'avais créé le Centre de Ressources, n'appartenant ni aux évêques ni aux Jésuites. Nous l'avons construit en nous basant sur les idées et l'enseignement du Synode Romain sur la justice dans le Monde, et avons bénéficié du soutien enthousiaste de religieux et particulièrement de religieuses, ainsi que celui de nombreux évêques et laïcs. C'était à cette époque le « modèle à suivre » et il fut largement imité à travers tous les Etats-Unis.

En 1978, le Père Arrupe avait accédé au souhait du Provincial Canadien que je lui succède en tant que Provincial. J'étais alors retourné au Canada, méditant sur la manière de mettre en œuvre le CG 32. Après des mois de consultation et de prière, nous avons trouvé un plan intitulé « Notre manière de procéder dans les années 80 », que le Père Arrupe avait béni et pour lequel il avait insisté qu'on ne le modifie qu'avec sa permission. Echafauder notre apostolat en faveur des autochtones était la haute priorité, mais d'autres projets de justice sociale, tel que le Centre Jésuite de Foi et Justice sociale, une communauté agricole pour personnes handicapées etc., étaient inclus. C'était une période faste pour travailler en étroite collaboration avec les Conférences de Religieux et d'Evêques Canadiens sur les questions de justice sociale et les procédés de discernement social.

En 1984, la Conférence des Evêques Canadiens m'a élu comme leur Secrétaire Général – ce qui ouvrit de nouvelles perspectives pour la promotion de la justice sociale. Mais mon effort majeur à cette époque consistait à collaborer avec la Task Force des aînés des évêques pour repenser et mettre à jour le CCCB, dont l'un des plus importants objectifs, était de donner aux évêques la possibilité de prendre davantage de responsabilités, et de se réappropriier leur Conférence et ses déclarations publiques sur la justice sociale et d'autres initiatives.

Pendant les années 1990 à 1993, j'ai participé avec les membres fédéraux de tous les partis politiques à une discussion informelle sur des questions de justice sociale. Plus tard, je suis devenu le conseiller spécial du Centre International de Recherche sur le Développement, un centre séculier, très respecté à Ottawa, élaborant un projet portant sur le Développement, la Religion et la Science. Ma recherche fut publiée sous le titre « *Culture, Spiritualité et Développement économique : ouvrir le dialogue (1995)* ». Elle se concentra sur une étude que j'avais menée dans 28 pays pauvres, portant sur la manière dont les gens expérimentées considéraient

la relation entre le développement, la culture et la religion. On m'avait également attribué la tâche horrible de finaliser le Centre Jésuite de Foi et Justice Sociale, essentiellement pour des raisons financières. Depuis lors, je me suis efforcé de garder le Centre jésuite vivant, mais comme un projet jésuite de moindre importance, et j'ai été impliqué dans des conférences publiques de recherche sur le développement, la globalisation, l'écologie et la spiritualité. L'écologie et le dialogue interreligieux, particulièrement avec l'Islam, ont petit à petit pris une place centrale. Avec l'aide de John Coleman sj, j'ai organisé un séminaire international sur « *La Globalisation et la Pensée Catholique Sociale : L'impasse du présent, les espoirs du futur* » qui paraîtra sous forme de livre publié par Orbis et Novalis à l'automne 2005.

Les Expériences spirituelles

Grâce à l'extraordinaire grâce d'une solide vocation, je n'ai pas eu l'habitude de m'adonner à de larges variations de consolation et de désolation et de principalement jouir de la paix au plus profond de moi, y compris en plein cœur des tempêtes apparentes. L'Esprit joua un grand rôle au tout début de ma vie spirituelle, mais le détachement – le laisser-faire – était ma principale préoccupation. Tout d'abord expérimenté comme un fardeau négatif pour avoir abandonné mes amitiés et d'autres choses qui m'étaient chères, c'était devenu petit à petit une nouvelle liberté dans ma vie. J'ai réussi à identifier la présence énergique de l'Esprit soit en moi-même, soit chez les autres ou encore dans un groupe. Mon ennui et mon impatience, face au manuel dépassé de philosophie et de théologie, étaient une source de frustration que je compensais avec mes visites rendues à la nature où je commençais à me trouver moi ainsi que Dieu, actifs et présents. De longues marches devinrent une formidable opportunité pour réviser les événements de ma vie personnelle aussi bien que mes décisions administratives. En philosophie, mon instabilité impatiente avait été mal comprise par mon Recteur et mon Docteur, mais d'une certaine façon, on m'a donné la grâce, avec le soutien de mon père spirituel et un autre Jésuite senior qui m'incitaient à rester libre dans mon rôle de critique. Je compris que la liberté spirituelle revenait à énoncer la vérité telle que je la percevais, même si cela me coûtait. Ce procès me renforça considérablement sur ma façon de gérer

ouvertement et humblement l'autorité et l'obéissance sans pour autant perdre ma profonde paix intérieure. Cela m'a également procuré une sérénité dans nos difficultés de recherche d'âme avec le Pape Paul VI durant le CG32 , où je pris une initiative audacieuse pour inciter la congrégation à faire le lien entre la foi et la justice, quitte à heurter les commissions traditionnelles. Dans les difficultés complexes de la fondation du Centre de Ressources, ainsi que dans ma tâche précédente de Provincial, je trouvais la force et la liberté d'agir, en sachant que j'avais l'entière confiance du Père Arrupe. Nous n'avions pas séparé la justice de la spiritualité au Centre de Ressources. Nous avons organisé une Task-Force sur la prise de conscience sociale et la spiritualité jésuite, et avons publié ses aboutissements dans « Soundings », juste avant la CG32. J'avais trouvé la chaleur de bonnes amitiés, et le travail d'équipe m'avait aidé à gérer une profonde anxiété qui me hantait depuis ma première expérience de l'effroyable pauvreté sévissant au Nord-Est du Brésil en 1969. En acceptant mon élection de Secrétaire Général du CCCB, je fis une retraite supplémentaire de 30 jours cherchant la grâce de ne pas compromettre ma liberté spirituelle en entreprenant cette intimidante responsabilité. J'ai fini par comprendre comment vivre dans l'incertitude – faisant confiance à l'Esprit pour me guider dans une prudente lecture des signes du temps.

J'ai réussi à rester fondamentalement fidèle à mes pratiques spirituelles de prière et d'eucharistie jésuites – même si, les pauses hebdomadaires que je m'octroyais pour communier avec la nature et pour passer librement en revue ma vie, semblaient davantage vitaux à mon bon sens et mon discernement. Je n'ai jamais séparé ma lutte pour la justice de mon union avec Dieu. D'une manière ou d'une autre, du moins, depuis ma vie à Louvain, j'avais tendance à voir les choses dans leur globalité, - aussi bien sur le plan spirituel qu'intellectuel. Mon ennemi était le réductionnisme sous toutes ses formes. Une vue holistique qui considère le système économique comme étant seulement un sous-système de l'écosystème me vint naturellement à l'esprit. Le pont que je jetais régulièrement entre la justice et l'union avec Dieu est basé sur une recherche persévérante de la liberté spirituelle fondée sur une attitude stable de gratitude, soutenue par

la prière à la Trinité de recevoir la grâce d'être placé aux côtés de Jésus portant sa croix pour la création du monde et de tous ses peuples – et particulièrement celui des pauvres ; mais aussi de nombreuses prières pour voir et trouver Dieu présent et actif en moi-même et toute autre personne et dans toute circonstance – et que mon *Suscipe* soit accepté. Malheureusement, je ne suis que trop conscient que je ne considère pas suffisamment l'appel constant qui m'est fait de donner plus de temps et d'attention à la prière. ¹

¹Pour plus de détails, voir * *Faith & Freedom: The Life and Times of Bill Ryan SJ*, by professional journalists Bob Chodos & Jaimie Swift [Novalis, 2002].

CHEMINEMENT E LA SUITE D'IGNACE

Benito Baranda
Lorena Cornejo

Brève biographie

Nous sommes nés en 1959, Lorena en Equateur et Benoît au Chili. Nous avons eu la chance de grandir dans des familles chrétiennes avec de nombreux frères et soeurs (4 chez Lorena et 9 chez Benoît), et d'y recevoir une bonne formation renforcée par l'éducation transmise par la Compagnie de Jésus (Collège des Servantes du Sacré Cœur et Collège Saint Ignace des pères jésuites, tous deux au Chili). Nous avons participé activement dans les Communautés de Vie Chrétienne (CVX) depuis le temps où nous étions étudiants de psychologie à l'Université Catholique (1977). Là nous nous sommes connus et nous nous sommes aimés profondément. C'est là aussi où nous avons appris, grâce à l'expérience des Exercices spirituels, à unir étroitement dans nos vies la foi en Jésus et la recherche de la justice et de l'amour. Nous fîmes un parcours de formation professionnelle afin de mieux servir les plus exclus, nous nous sommes mariés et avons modifié notre style de vie pour le rapprocher de ceux qui vivent dans ces conditions. Nous avons travaillé avec eux dans la rue, dans les quartiers des banlieues et à l'intérieur de l'« Hogar de Cristo » (Foyer du Christ). Actuellement nous vivons dans un quartier populaire de la grande banlieue de Santiago (La Pintana) et nous sommes heureux avec nos six enfants adoptés ; nous continuons aussi à l'« Hogar de Cristo » et à participer aux CVX.

Exclusion sociale et « Hogar de Cristo »

Nous avons maintenu un lien étroit avec la Compagnie de Jésus grâce à une « manière de procéder »

quotidienne, qui ordonne et alimente notre vie et trouve son soutien dans la participation à la CVX et grâce aussi au fait de faire partie d'une œuvre de « justice et charité » comme l'est l' « Hogar de Cristo ». Très tôt nous nous sommes sentis invités par le Seigneur à servir la cause de la justice avec ceux qui sont victimes de violences et injustement traités au sein de notre société. Voilà pourquoi nous nous sommes approchés de l' « Hogar de Cristo » pour travailler avec les enfants dont les droits ont été bafoués dans leurs propres familles, et plus tard, déjà mariés, nous nous sommes installés dans un Centre d'accueil pour enfants qui vivaient dans les rues de Santiago. Dans chacun de ces cas nous comptons sur l'aide étroite des membres de la CVX et sur l'appui des Exercices spirituels qui nourrissent notre action quotidienne et nous ont permis d'unir définitivement foi et vie, foi et justice, contemplation et action, ainsi que notre propre personne avec la mission que le Seigneur nous a confiée. Notre vie a changé radicalement quand nous l'avons partagée chaque jour avec ces enfants marginalisés, exclus et en certains cas exploités. Notre foi réussit à s'enraciner profondément dans la vie et notre regard sur la réalité se transforma..

A l' « Hogar de Cristo », nous essayons de construire une société chilienne plus juste, en invitant d'abord à vivre la solidarité entre eux ceux qui aujourd'hui vivent en état d'exclusion sociale, et ensuite entre ceux qui ne sont pas exclus à l'endroit de ceux qui vivent actuellement dans ces conditions. En ce qui concerne le premier cas, nous travaillons à jeter des ponts entre les personnes, les familles et les communautés qui vivent en marginaux, pour que tous puissent reconnaître leurs richesses et leurs valeurs, s'unissent et luttent pour le respect de leurs droits, se mettent à la recherche de solutions humaines et collectives à leur situation de marginalité, pour contrecarrer ainsi la tendance à l'isolement et à la solitude qui caractérisent la société contemporaine. C'est ce que nous avons fait dans le Centre d'Accueil des enfants (1984) et ce que qu'en particulier nous essayons de réaliser dans le quartier El Castillo de la Pintana, avec les familles avec lesquelles nous travaillons.

Il a été important pour nous, comme nous l'avons appris de Saint Ignace et à travers les Exercices spirituels, de sortir des frontières de la Compagnie de Jésus pour contribuer dans d'autres secteurs à cette grande mission qui est celle d'étendre l'action en faveur de la justice qui émane de l'Évangile. C'est pour cela que Lorena a destiné une partie de son temps à accompagner des élèves de l'Université pour leur « apprendre » à entrer en

relation dans des conditions d'égalité et à reconnaître la dignité de ceux qui souffrent la pauvreté et l'exclusion ; elle continue aussi à coopérer avec des personnes et des familles qui vivaient marginalisées et qui ont grandi en découvrant Dieu, et en se découvrant elles-mêmes ainsi que les autres en formant des communautés. Pour Benoît, sa tâche s'est élargie grâce à sa collaboration à la politique sociale de l'Etat dans différents secteurs, à la création de fondations et ONG qui s'engagent dans des actions spécifiques pour la justice envers les plus pauvres, et cherchent à provoquer dans la communauté nationale un sentiment et une conviction de l'urgence de la justice, et à motiver les gens, surtout les jeunes, à s'y engager.

Notre propre famille occupe aussi une place importante dans notre vie. N'ayant pas la possibilité d'avoir des enfants à nous, nous avons décidé d'en adopter pour la former et chacun d'eux a changé notre vie tant au niveau personnel qu'à celui de notre foyer, nous indiquant comme tâche permanente le don gratuit de nous-mêmes, pour nous consacrer à eux et à

nous amenèrent à modifier radicalement notre propre perception de la réalité, de la justice sociale et de la vie de foi et à approfondir notre prière contemplative

elles, les accompagner dans leur croissance, affronter leurs grandes questions sur la vie et la foi, et en définitive constituer avec eux une communauté de vie centrée sur le Seigneur par l'intermédiaire de l'amour. Les progrès que nous avons fait pour la faire grandir ont été le fruit d'un discernement constant, nous mettant devant le Seigneur, comme époux et comme famille, pour nous mettre à son écoute. L'arrivée de Manuel, notre premier enfant, nous a ouvert au vaste

monde du service, et celui-ci s'est multiplié plus tard avec Constance, Ignace, Antonia, Jacques et Madeleine. Cette dernière petite fille nous a aidé à grandir et à « voir et écouter » des choses différentes, car elle est multi handicapée. La CVX a constitué un espace fondamental pour ce cheminement familial : en communauté nous nous entr'aidons, nous discernons et nous vivons ensemble, apprenant humblement les uns des autres comment avancer sur les pas d'Ignace. Le fait que nous travaillions avec les plus pauvres signifie aussi pour nos enfants un dialogue permanent à propos de leurs vies : ils nous accompagnent tout naturellement et avec plaisir dans les multiples activités que nous avons auprès de ces communautés, et l' « Hogar de Cristo »

-y compris la figure de son Fondateur, le Père Alberto Hurtado- fait partie de notre vie de famille, il n'en est pas séparé et ne représente aucune menace pour elle.

Expériences de « service de la foi et lutte pour la justice »

Au moment de notre mariage (1982) nous avons fait un discernement commun pour « voir et écouter » où nous voulait le Seigneur et nous avons découvert avec une grande clarté et beaucoup de consolation que nous devions changer de quartier, cesser de vivre dans la zone économiquement riche de la ville de Santiago- celle où nous avons grandi et avons été élevés avec nos parents et nos frères et sœurs- pour déménager dans un quartier beaucoup plus simple, dans une petite maison et avec des voisins économiquement pauvres. Au fil des années il nous a été donné de comprendre avec une clarté impressionnante que Dieu nous voulait là pour quelque chose de plus. Tout près de notre maison s'est ouvert le Centre d'accueil pour les enfants de l'« Hogar de Cristo » (1984) et notre cœur s'est ému quand nous apprîmes que nous étions, nous, appelés à nous en charger. Renonçant aux biens matériels, nous nous sommes installés dans un petit appartement, tout en recevant l'appui de notre CVX. Les chemins du Seigneur se voyaient clairement : d'abord il nous a rapprochés de ce quartier, et ensuite il nous a offert ce cadeau magnifique : servir les enfants de la rue en vivant avec eux. Notre foi se fit réalité dans une lutte sans trêve en faveur de ces enfants. Leur situation d'enfants abandonnés, la violence de la rue, leurs amitiés et compagnies, leurs propres manières de se protéger et de s'aider les uns les autres, les liens étroits que nous avons formé avec chacun d'entre eux, nous amenèrent à modifier radicalement notre propre perception de la réalité, de la justice sociale et de la vie de foi et à approfondir notre prière contemplative.

Quelques années plus tard, après avoir étudié pendant un certain temps en dehors du Chili, nous sommes revenus travailler et vivre dans une commune de Santiago, durement frappée par l'injustice et l'exclusion sociale : La Pintana.. Plus précisément- et grâce à l'« Hogar de Cristo »-, nous nous sommes installés dans le quartier de El Castillo (40.000 habitants) , né du résultat de l'arrivée de familles violemment délogées car elles vivaient dans des bidonvilles sur d'autres communes de Santiago, et d'où provenaient les enfants les plus abandonnés du Centre d'accueil. Le fait de rester là a

été le fruit de tout un discernement et nous a permis aussi de former une CVX avec d'autres familles , profitant ainsi d'une vie communautaire qui nous permette de poursuivre notre engagement de travail au milieu des marginaux. Là, les consolations et les désolations se vivaient journallement, et en même temps it une vie nouvelle surgissait, sans violence familiale, sans drogues. Nous eûmes à vivre le suicide de jeunes amis, maltraités au sein de leur famille, et qui ont causé des préjudices qui durent encore ; nous avons expérimenté aussi les violations à la dignité des personnes de la part des autorités civiles et militaires, et aussi de la part de ceux qui les employaient pour un salaire de misère et dans d'affreuses conditions de travail. Notre vie dans ce quartier a été dure, rapide et profonde ; avec les familles de nos amis nous et nos enfants avons appris bien des choses ; par moments nous avons senti intensément la présence du Seigneur et d'autres fois nous avons senti son absence, tout en croyant qu'Il était là, toujours présent.

Depuis quelque temps (1998), et en vue d'autres activités, nous avons été en lien avec des gens et des familles de Haïti. Nous y avons coopéré avec de jeunes professionnels chiliens qui y vont pour collaborer bénévolement à différentes actions pour la justice, dans un projet appelé : America Solidaria. Les expériences de joie, de communauté et d'amitié, s'entrelacent avec celles de violence, d'abandon et de marginalisation. Bien des fois nous nous sommes demandés : Que s'est-il passé. Seigneur ? Et nous avons expérimenté de grandes désolations et de profondes consolations. C'était pour nous une obligation impérative de rester là, alors que le monde des pays riches avait déclaré Haïti pays économiquement inviable. A plus forte raison ! avons-nous dit – et cela à cause de notre formation basée sur les Exercices spirituels et vécue en CVX- c'est bien là que nous devons collaborer : nous savons bien qu'il n'y a pas de richesses, pas d'or, ni de pétrole, et que ce n'est pas un point stratégique au point de vue militaire, et nous savons qu'à cause de tout cela il vivra abandonné de tous ; mais c'est justement dans ces endroits-là que le Seigneur nous veut, et c'est au-delà de nos frontières que nous sommes appelés à annoncer qu'il y a une vie abondante au milieu de l'exclusion et de l'échec apparent.

Discerner, demeurer dans une vie communautaire (CVX) et ne pas abandonner les Exercices spirituels, maintenir une vie ecclésiale active : tout cela nous permet de grandir spirituellement à partir de l'action quotidienne pour la justice... Et ce sont les personnes et les communautés exclues elles-mêmes qui nous transforment comme personnes, comme couple et comme famille.

L'AMOUR OMNIPRESENT

Ricardo Falla, S.J.

Je suis né en 1932 dans la ville de Guatemala, dans une famille de la haute bourgeoisie. J'ai grandi dans les grandes propriétés où nous passions nos vacances, jouant avec les enfants des travailleurs indigènes. J'ai fait toutes mes études chez les frères Maristes. J'ai passé mon Baccalauréat en 1948. Puis deux années de *college* à Georgetown (1949-51). J'ai fait mon Noviciat à El Salvador (1951-53), le Juniorat et la philosophie en Equateur (1953-58), le Magistère au Séminaire de San Salvador (1958-61) et la théologie à Innsbruck (1961-65). Troisième Probation à Murcia (1965-66). Anthropologie à l'Université du Texas (1966-71). Directeur de Sciences Politiques à la URL de Guatemala, je crois jusqu'à 1974. Puis au CIAS-CA, au Guatemala (et aussi dans d'autres pays du Centre Amérique) : recherche sur les mécanismes de l'organisation paysanne, jusqu'à 1979. Œuvres inédites. Au Nicaragua de 1980 à 1982. Puis à l'Ixcán dans la zone de guerre en 1983-84. J'écris au Mexique et au Salvador ce que j'ai entendu et observé à l'Ixcán (1984-87). Retour à l'Ixcán (1987-92). *Massacres dans la forêt*. En décembre 1992 l'armée découvre que je m'y trouve. Je pars. *Histoire d'un grand amour*. Je suis envoyé au Honduras à l'ERIC (Equipe de réflexion, recherche et communication) (1993-2001). Là je vis le Mitch. De retour au Guatemala, à Sta Maria Chiquimula, Totonicapàn, paroisse *k'iche* (2001 jusqu'à présent). J'aide dans la pastorale et écris sur la jeunesse indigène.

J'ai reçu la grâce du gémissement intérieur. (Rom.8,23)

Toute ma vie, vue à partir de mes presque 73 ans, a été une suite incessante de crises, bien que chacune d'entre elles ait été fort différente des autres. La première eut lieu pendant mon adolescence, quand Dieu commença à marquer

son empreinte dans mon cœur et me fit découvrir la vocation à la Compagnie. Durant plusieurs années mon père s'y opposa et m'envoya étudier aux USA. Après quoi j'entrai à Ste Thècle, à El Salvador. Ma mère mourut morte, et ce vide affectif m'a accompagné toute ma vie. Dans la Compagnie, nous avons été formés à la discipline, à des études intensives et à une piété un peu forcée. De CA nous partîmes pour Quito (Cotacollao) où nous avons joui énormément en escaladant les pics et les volcans enneigés de ce merveilleux pays. Nous vivions tout à côté des villages quechuas et en montant à la Quebrada de los Cóndores, nous devions traverser leurs territoires. Nous ne leur parlions pas, car pour nous ils étaient une énigme.

J'effectuai le Magistère dans la même ligne, au Séminaire de El Salvador. Les séminaristes provenaient des régions rurales et des classes moyennes urbaines. Je les ai beaucoup aimés. Je les comprenais, je m'identifiais avec eux, mais il n'y avait en moi aucune conscience sociale.

Ensuite, à Innsbruck où l'on m'envoya étudier la théologie, j'expérimentai un changement radical. De nouveau les sommets enneigés. Nous faisons du ski, mais bien mal. Je rencontrai là des jésuites qui me dépassaient sur bien des points. L'un d'entre eux eut une grosse influence sur moi, car il me parla des prêtres ouvriers et de leur expérience. Si bien que je décidai d'aller travailler avec les immigrants venus de Galice pour construire des routes et je laissai de côté le ski. Cela a déplacé mon regard de cent quatre vingt degrés. Les touristes passaient dans leurs voitures et nous donnaient des cigarettes. A ce moment, je commençai à voir le monde de l'autre côté de la barrière. J'étais toujours passé en regardant les ouvriers de la fenêtre d'une voiture. Et maintenant j'étais avec ces ouvriers. C'était le monde à l'envers, et désormais jamais rien ne fut pareil pour moi.

Avec cela : Rahner. Ce fut une passion. Nous étions arrivés à Innsbruck au commencement de Vatican II. C'était la tempête au sein de l'Eglise. Je venais avec mes idées de « Potius disrumpar » plutôt que de commettre une infraction au règlement. C'est ce que j'avais appris au Noviciat. Et voilà que je me rends compte que parmi les théologiens il y a une subversion contre les normes. Ne pas manger dans les chambres. Eh bien, nous y mangions, parce que nous avions faim. Assister aux cours. Eh bien, nous n'y assistions pas, parce qu'ils n'en valaient pas la peine. Ne pas aller au cinéma. Eh bien, nous y allions. Ellacuría était un des subversifs, et Coreth plus tard m'a raconté en confidence qu'on avait failli le renvoyer dans sa province. Mais toute cette subversion exigeait une justification. Et c'est là où je me convertis en lisant les œuvres de Rahner. Elles m'ont libéré

intellectuellement et spirituellement. Ah !, me suis-je dit, le charisme fondateur de la Compagnie se trouve donc dans le discernement des esprits et l'obéissance en est une conséquence. Je me sentis libre. Et je me sentis profondément jésuite. Et faisant aussi profondément partie de l'Eglise. Devant moi, s'ouvrit une théologie que l'on n'apprend pas par cœur, mais qui est réflexion, questionnement, création, discussion autour de choses nouvelles, même si pour les autres elles ressemblent à des hérésies. (Nous étions aussi un peu prétentieux).

Pendant ma théologie, j'ai découvert le Popol Wuh, livre sacré des mayas. Je l'ai étudié, mais en réalité je ne l'ai pas compris : cela m'amena à chercher à me spécialiser en anthropologie. Mon provincial m'envoya aux USA, et là je fis mon doctorat, tout en travaillant dans les champs durant toutes mes vacances au Guatemala.

J'ai vécu au Venezuela avec les Yaruros. Et un autre changement s'est effectué en moi. Le *shock* culturel de ces deux mois et demi dans la savane de l'Orénoque fut tel que je crois qu'il dure jusqu'à présent. Les gens vivaient encore munis d'arcs, sans allumettes, sans agriculture développée; ils chassaient le gibier déguisés en cigognes blanches, et leur système de parenté était tout à fait élémentaire, comme le dirait Levi Strauss. Des gens qui jamais n'avaient entendu parler de Jésus Christ. Ils se dopaient rituellement, avalaient des hallucinogènes et dansaient toute la nuit. Je me plongeai dans cette réalité, pour eux j'étais un être très étrange, mais plein d'affection. Là, je trouvais les semences du Verbe, l'intelligence humaine, le vice et le mensonge...l'humanité des origines.

Mes études achevées, je retournai au Guatemala et en Amérique Centrale. Nous commençâmes à mettre en question les structures sociales et politiques. Nous étions tout un groupe.. Il y avait des gens beaucoup plus conscients et intelligents que moi. Il y avait César Jerez, qui est déjà mort, il y avait Juan Hernandez Pico, qui bataille encore, il y avait Fernando Hoyos, mort à la guérilla guatémaltèque, et encore beaucoup d'autres, les uns plus jeunes, les autres plus âgés. Nous partîmes vivre dans une zone marginale, la Zone 5 de la ville de Guatemala, qui était alors fort renommée. Nous étions pleins de joie et là où nous nous trouvions, nous faisons du grabuge. Les uns se consacraient à la recherche, les autres à l'action. Ces derniers surtout nous ont inspirés. Ils se sont liés à l'avant-garde révolutionnaire de façon organique, puis ils ont quitté l'ordre. Nous, nous sommes restés jésuites.

Ce fut alors le moment de ma conversion la plus profonde et la plus douloureuse. Pendant un travail de recherche, je suis tombé passionnément amoureux d'une camarade. La répression planait déjà au-dessus de nous, et moi je découvrais l'amour, à quarante ans. C'était probablement la conséquence du vide provoqué par la mort de ma mère, mais en « elle » j'ai trouvé une tendresse indicible. Et j'hésitai : quitter la Compagnie ? Y rester ? Je fis les Exercices, plongé dans une mer de larmes et de gémissements. Là je découvris que ces gémissements n'étaient pas autre chose que le « abba » de Saint Paul et les mêmes gémissements qui tant de fois apparaissent dans l'autobiographie de Saint Ignace. Mais je sentais un appel insupportable qui m'entraînait vers la mort de cet amour et vers ma propre mort (l'absence de sens). Ce fut terrible. A la fin de 1979 je décidai de sortir de Guatemala pour faire une autre fois les Exercices, cette fois déjà séparé d'elle par la distance. Mon guide fut Cabarrús : il ne me força pas, car ce fut l'ange de Jacob qui me terrassa. Et je la laissai...Une situation terrible pour elle aussi ! De désespoir, elle se coupa les veines. Mais je ne changeai pas de direction. La foi me guidait, m'a donné une nouvelle impulsion. Je ne sais pas si j'ai bien fait. Je crois que si, et je dis : je le crois, car je n'en ai pas l'évidence, mais je sentis que je scellais une alliance avec Yavé, l'innommable, et que lui se chargerait d'elle mieux que je n'aurais pu le faire moi-même. Elle me dit : « Falla, Falla, tu tombera encore une fois en amour ». Mais non, Yavé était garant que cela n'arriverait pas. Il m'avait donné sa parole. Il ne pouvait y manquer, et moi je ne pouvais pas non plus le décevoir en me donnant plus tard à un autre amour.

Du Mexique, où je fis ces Exercices, je partis pour le Nicaragua et je travaillai deux ans pour la Réforme Agraire, avec le gouvernement sandiniste, jusqu'à ce que se présente la possibilité d'aller au Guatemala dans la forêt de l'Ixcán, qui était territoire de guerre. J'allais en tant qu'accompagnateur pastoral de la population civile. Au Mexique, je dus parler avec la guérilla pour pouvoir entrer clandestinement dans le pays, et là je passai six années, en deux occasions, appuyant comme prêtre les communautés de la résistance qui se cachaient de l'armée à l'ombre de la montagne. Pendant ce temps j'ai beaucoup maigri, j'ai souffert de la faim, j'ai été obligé de fuir d'un côté et de l'autre sous les rafales, de changer de campement toutes les fois qu'on nous brûlait nos huttes en feuilles de palmier, de vivre tout seul, sac au dos, mangeant ce que les gens me donnaient. Là, l'argent n'existait pas. Le vide que sa présence laissait en moi m'accompagnait dans la montagne et me faisait pousser des gémissements dans la « solitude sonore »,

comme dit Saint Jean de la Croix ; mais c'est de là que naissait ma force pour résister aux côtés des indigènes du Guatemala. Et nous avons résisté, car l'armée ne nous a pas écrasés, et nous ne nous sommes pas non plus réfugiés au Mexique.

Mon travail était pastoral, mais je n'avais pas abandonné la recherche, et, pendant une sortie que je fis au Mexique, je réussis à écrire un livre sur les massacres dans la forêt, livre qui dénonçait l'armée de façon très dure. Quelques mois après, celle-ci découvrit dans la montagne une grotte où je cachais mes papiers et m'accusa d'être guérillero. (1992). Je dus sortir de la forêt pour expliquer aux évêques ce qui était arrivé : ils m'ont soutenu par leur témoignage, expliquant que je n'étais pas guérillero, mais prêtre en travail pastoral. Mais désormais l'obéissance ne me laissa plus y retourner et le provincial m'envoya au Honduras pour un travail plus monotone, mais toujours dans le secteur social, pour lequel je fus nommé coordinateur. Plus tard, la province m'envoya à la Congrégation Générale 34, où j'ai connu beaucoup de jésuites de tous les coins du monde. A la fin de la Congrégation je reçus, avec un français, le prix du meilleur poète, une façon élégante de dire que mes interventions avaient été amusantes et bizarres, mais pas très substantielles. Du moins, c'est ce que je pense.

Enfin, je me trouve de nouveau dans un village indigène du Guatemala. Et un peu fatigué, car déjà mes forces me trahissent. Je suis en train d'écrire sur la jeunesse. On se moque de moi. Moi, un vieillard, écrivant sur les jeunes. Mais je sens que quelque chose de commun nous unit. Le maître Erikson disait que les crises d'identité se répètent dans la vie. Actuellement, je me sens tiraillé entre ne pas devenir vieux et tout laisser parce que je suis vieux. Vous, les jeunes qui me lisez, puissiez-vous vivre assez pour expérimenter cela. Ça en vaut la peine. C'est cela la vie. Et de nouveau, l'amour omniprésent. Mais je ne vous en dis pas davantage.

PELERINS EN MISSION

L'ARC ET LES FLECHES: COMMUNAUTE ET MISSION ITINERANTE

Fernando López, S.J.

Itinéraire familial

Je suis né dans les Iles Canaries (Espagne), dans une famille de classe moyenne. Je suis le fils de Luc et d'Araceli et l'aîné de cinq enfants. Mon enfance et ma première jeunesse sont intimement liées à la mer et à la Paroisse Saint François, animée par l'Abbé Juan. J'en garde quelques souvenirs importants : la prière quotidienne en famille , l'Eucharistie fréquente , Manuel, un petit camarade qui vivait avec sa famille dans des grottes du ravin et maman qui l'invitait à venir manger, jouer et se laver à la maison avec nous...Nous l'aimions beaucoup. J'ai su ensuite que Manuel voulait dire : « Dieu avec nous ». Quand j'ai commencé à faire le catéchisme (à 15 ans), nous avons proposé au curé d'aller dans le quartier des pêcheurs, ceci parce que les enfants ne venaient jamais à l'église paroissiale. Là, je me suis heurté à la souffrance humaine, à la pauvreté injuste et à la mort précoce. C'est à ce moment qu'en moi se fit jour une question : Mon Dieu, pourquoi le monde est-il comme ça, rempli d'inégalités, les uns qui ont de tout et les autres qui n'ont rien ? C'est aussi pendant ces années-là que j'ai découvert avec passion la vie de Jésus...Je cachais la Bible sous mon oreiller et je rêvais à ses enseignements.. Je bombardais de questions mes parents. Pourquoi avons-nous tant de choses, et eux si peu ? Pourquoi Jésus est-il né pauvre ? Il faut que nous vivions ce que la Bible nous enseigne, il nous faut distribuer ce que nous avons et tout mettre au service de ceux qui n'ont rien...Mes parents, avec une patience infinie, cherchaient à me répondre...Et c'est pendant cette étape de ma vie que fut semée en moi l'expérience fondatrice de l'amour de Dieu pour nous et pour les autres, les plus petits.

J'ai étudié physique à Séville. A l'Université j'ai été saisi de voir que beaucoup de mes camarades étaient plongés dans le monde de la drogue, de l'alcool et du sexe. Que de souffrances ! Ma planche de salut a été un groupe universitaire qu'accompagnait Fernando García, S.J. : nous nous retrouvions une fois par semaine pour partager la vie et l'Eucharistie; et deux fois par semaine nous avions un travail pastoral avec des enfants de gitans et les vieillards d'un asile.

Mon expérience de quatre ans de fiançailles a été fondamentale. Cette jeune fille m'a aidé à découvrir ma vocation missionnaire. Au commencement, nous voulions aller en Afrique, en tant que laïcs. Mais au bout d'un long processus de discernement, elle me dit : « Fernando, toi tu dois chercher quelle est ta voie, et prie pour moi afin que je trouve la mienne ». Nous nous aimions beaucoup, mais, pour être fidèles à ce que nous avons découvert devant le Seigneur, nous décidâmes de nous séparer.... Et mon Afrique : ça a été le Paraguay.

Itinérance dans la Compagnie

Grâce aux jésuites je suis arrivé au Paraguay (janvier 1985) et quelque temps plus tard je suis entré au noviciat. C'était pendant les dernières années de la dictature de Stroessner : la pauvreté, la peur, la répression et l'injustice faisaient partie de la vie quotidienne. En tant que novice, mon apostolat se fit dans un village rural très pauvre : les gens étaient exploités par les propriétaires terriens. En voyant cette réalité mon sang ne faisait qu'un tour !

Pendant le mois des Exercices je me sentis fortement questionné en contemplant les Christ pauvres et privés de justice dans le pays : Qu'est-ce que j'ai fait pour le Christ ? Qu'est-ce que je fais pour le Christ ? que vais-je faire pour le Christ ? Comment est-il possible que, face à cette réalité d'injustice et d'oppression il n'y ait pas chaque jour des chrétiens, des prêtres, des religieux assassinés pour avoir lutté contre cette situation ?

Pendant le juniorat le recteur me défendait de participer aux manifestations car, étant étranger, il craignait qu'on m'expulse du pays. Et pendant que mes compagnons participaient aux manifestations contre la dictature, moi je les accompagnais en priant à la chapelle....

Les choses changèrent pendant la philosophie...Avec d'autres étudiants, nous avons formé un groupe de non-violence active (Groupe de réflexion et d'action Mgr Oscar Romero- GRAMOR). C'est là que j'appris

à prier l'Évangile de la non-violence, à tendre l'autre joue, à être doux comme une colombe et rusé comme un serpent... C'est à partir de cette expérience que naquit le Service de Justice et Paix du Paraguay.

Pendant mes études de philosophie j'ai vécu aussi en insertion avec les pauvres du « Bañado » Nord d'Asunción, zone inondable de la ville, proche de la rivière appelée Paraguay. Pendant la deuxième année de philosophie nous avons ouvert une autre insertion dans le « Bañado » Sud, sur le terrain de la décharge d'Asunción. Descendre à pied des hauts quartiers de la ville jusqu'en bas, là où tout est inondable, a été pour moi une expérience personnelle très profonde... J'éprouvais une profonde émotion, une consolation spirituelle et une grande reconnaissance à Dieu de pouvoir sortir de l'Université et descendre au « Bañado » pour vivre avec les plus petits : « Descendre (et non pas monter) à la rencontre de Dieu ». Nous avons aussi eu la chance de nous trouver là lors d'une grosse crue de la rivière qui nous a amenés à vivre pendant cinq mois dans un bidonville de baraques en plastique, avec les autres familles. Quelle joie et quelle confirmation dans la mission je sentais en me rappelant les paroles d'Arrupe : « Que notre formation et nos institutions répondent aux grands défis du monde, mais aussi que notre style de vie rende crédible l'Évangile que nous prêchons ». Ces mots résonnent en moi de façon plus simple : « Enseigner à l'Université, écrire des articles, faire des recherches dans les centres sociaux...mais avoir toujours les pieds dans la boue, avec les petits ». S'il n'en est pas ainsi, que j'aie me faire pendre ! Les professeurs qui ont le plus marqué ma vie ont été ceux qui ont présenté leurs idées à partir d'un engagement et d'une insertion avec les pauvres... Et mes meilleurs devoirs de philosophie sont nés à partir des blessures de cette histoire dans laquelle j'avais eu la chance de pénétrer.

Pendant l'étape du magistère, c'est le collègue du Christ Roi qui me fut proposé d'abord... Je présentai au provincial ce que j'étais en train de prier et de discerner avec mon guide spirituel : j'avais besoin d'une expérience d'insertion au milieu des paysans pour apprendre le guarani et connaître leur monde culturel. Le provincial accepta. J'ai vécu pendant un an dans un village avec une famille de 16 enfants. Nous dormions tous dans la même pièce sur des lits en peau de vache, et les deux plus jeunes enfants dormaient avec moi. Les premières nuits, je n'arrivais pas à dormir, car j'étais gêné et indigné : gêné car les deux enfants se collaient à mon corps pour avoir plus chaud, et je pleurais d'indignation en constatant tant d'injustice : Mon Dieu, pourquoi ce monde est-il si injuste ? me demandais-je pendant

ces nuits-là. J'ai beaucoup appris avec les paysans : à travailler la terre, à planter et récolter le coton, les haricots ; à mastiquer du « pety » (tabac) : la première fois ça m'a monté à la tête et j'en ai vomi, provoquant une risée générale.

J'ai étudié la théologie au Brésil (ISI). Ce fut un temps fort pendant lequel j'ai expérimenté la crise la plus profonde de ma vie. La cause (mises à part mes limitations et mes contradictions personnelles) en a été, je crois, la distance que je sentais exister entre la réflexion théologique « provocante » de la faculté et l'expérience communautaire que nous vivions. Grâce à Dieu et à quatre professeurs jésuites qui m'ont beaucoup aidé, mais surtout grâce aux enfants de la rue, j'ai réussi à survivre. Pendant la troisième année de théologie, j'ai fait mon triduum de rénovation sous un pont, avec un groupe d'enfants de la rue qui étaient mes grands amis. Je leur demandai de prier beaucoup pour moi ces jours-là. Pour manger, ils partaient voler (comme c'est leur habitude) et moi j'achetais un peu de pain pour contribuer. Quand ils me voyaient triste, ils se faisaient signe les uns les autres et formaient un cercle autour de moi pour prier le Notre Père. Sans aucune vision mystique, mais avec beaucoup de clarté, je sentis à travers ces visages que Dieu me disait : « Je veux que tu me serves à travers ces petits. Tu ne comprends pas maintenant ce que tu es en train de vivre, mais il est important que tu l'acceptes et que tu continues ta théologie jusqu'à la fin ». Ces petits m'ont sauvé. Grâce à « ces visages et à ces voix de Dieu » je suis arrivé, un peu brisé, à la fin de la théologie.

A ce moment-là, pour me refaire de ma crise, le provincial me permit de faire une pérégrination de quatre mois en passant par le sud de l'Amazonie brésilienne et la Bolivie pour retourner au Paraguay à travers le Chaco. Avec mon sac à dos, je sortis de la théologie, sentant très fort en moi le besoin de retrouver Dieu au contact du peuple simple. J'ai vécu avec Don Pedro Casaldàliga, avec les Petites Soeurs de Foucauld (indiens Tapirape), avec mes compagnons jésuites du Mato Grosso (indiens Rikbatksa). Souvent je dormais là où je trouvais de la place. Parfois je suis resté devant les portes des églises et les gens qui entraient me jetaient une monnaie....Quel bien m'a fait cette expérience ! et que de choses j'y ai appris !. En montant à La Paz (Bolivie), sur un camion plein de bois, j'ai failli mourir congelé. Plusieurs familles voyageaient avec moi, mais elles avaient des habits chauds, tandis que moi, je n'avais que les vêtements légers de la forêt. J'en ai réchappé grâce à la bâche du camion et au tuyau d'échappement qui était tourné vers le haut. Quelle chance de pouvoir partager avec mes compagnons jésuites

la marche des planteurs de Coca et d'aller à Qorpa, au bord du lac Titicaca, avec le Père Pepe H. qui m'encouragea à contempler toute cette réalité à partir de l'«altiplano» intérieur.

Pendant tout ce temps de pérégrination, je me rappelais très souvent la vision de La Storta : « Je veux que tu me serves à travers eux ». C'était pour moi une invitation pressante à vivre là où vivent les crucifiés de la terre.

De retour au Paraguay, je fus destiné à la communauté d'insertion de San Cayetano, dans la décharge d'Asuncion. Le travail et l'expérience des années suivantes furent très profonds. Les crocheteurs ramenaient chez eux, pour prier, les bébés trouvés morts qu'ils trouvaient dans les sacs d'ordures. Ils les lavaient, les habillaient et leur fabriquaient un petit cercueil ; ils les « baptisaient » et les veillaient toute la nuit avant de les enterrer dans leur cour près des fleurs, comme c'est la coutume au Paraguay d'enterrer les « petits anges ». Que d'humanité chez ces travailleurs des ordures !

Au long de mon parcours vocationnel, je n'avais jamais eu l'idée précise d'être prêtre. Depuis le noviciat jusqu'après la théologie, vivre en tant que frère était ce qui se confirmait pendant mes Exercices. Mais, tout en travaillant dans la décharge, les crocheteurs ont commencé à me demander pourquoi « je ne me recevais pas comme Père » pour célébrer l'Eucharistie sur le tas, avec eux. Les années passèrent et mon travail dans la Paroisse « Cristo Solidario » se structurait petit à petit. Un beau jour je suis allé faire les Exercices avec celui qui avait été mon maître des novices, le Père Thomas. Je pensais, comme thème de discernement, réfléchir sur le fait de m'offrir pour la nouvelle région de l'Amazonie (Brésil). Mais l'Esprit souffla d'un autre côté : je me sentis désarçonné et la seule chose que j'écoutais en moi était : « Je veux que tu sois ordonné ». Je pleurais, mais sans douter ni pouvoir douter de ce que je sentais si fort en moi, et j'allai le raconter à Thomas... Nous pleurâmes ensemble en remerciant le Seigneur. J'écrivis une lettre au provincial en lui racontant ce qui était arrivé et en lui disant que, si lui-même et la consulte le jugeaient opportun, je sentais que le Seigneur m'invitait à être prêtre. Quand le provincial me demanda où aurait lieu l'ordination, je lui répondis que j'allais le demander aux crocheteurs, car c'était eux qui, une fois de plus, avaient été les prophètes de Dieu dans ma vie. Les communautés de la décharge proposèrent que l'ordination ait lieu sur l'endroit où j'avais découvert l'appel de Dieu : dans la décharge (29 septembre 1997). La majorité des compagnons de la province étaient présents.... Ce jour-là la décharge ressemblait à une grande cathédrale.

Quelques instances ecclésiastiques officielles réagirent, disant que l'endroit n'était pas digne...

Après avoir discerné et m'être offert pour quatre ans, je fus finalement destiné au « district des Jésuites de l'Amazonie » (DIA) en octobre 1998. Et ce fut le moment de remettre mon sac à dos et de reprendre la route ou bien la rivière pour une nouvelle pérégrination de deux mois jusqu'à Manaus (siège du DIA). Je traversai le Chaco du Paraguay et de Bolivie, montai jusqu'aux réductions de Chiquitos (fondées au XVII^e siècle par le P. José de Arce Rojas S.J., missionnaire des Canaries et de la même île où je suis né), et visitai Trinidad et Moxos....Quelle grande émotion de sentir chez ces peuples l'esprit des premiers compagnons : si eux ont été capables, avec l'aide de Dieu et dans des conditions beaucoup plus dures que celles d'aujourd'hui...pourquoi ne le pourrions-nous pas, nous ? (fidélité créative). En traversant ces forêts je reçus la grâce de sentir que Dieu continuait à être propice aujourd'hui envers nous, envers moi. Face à la dure réalité des exclus que je rencontrais sur mon chemin se faisait jour une question : comment vivre et construire des conditions de vie dignes avec les petits, ceux chez qui les blessures de l'histoire étaient plus ouvertes et la vie plus menacée? (magis).

*“Je te serai propice
en Amazonie”*

Enfin, après six journées de bateau sur le Madeira en partant de Porto Velho, j'arrivai à Manaus le jour de la fête de Saint François (04/10/1998). Durant les deux mois de ma pérégrination, l'expérience fondamentale du pèlerin ne cessa de résonner en moi : « Je te serai propice en Amazonie ». Cette expérience d'Ignace pèlerin se répète à plusieurs reprises dans ma vie...Toujours le moment arrive de « fermer les yeux et de sauter », de quitter les sécurités, de sortir des espaces connus et contrôlés, de me laisser conduire et « de jeter la semence » dans une nouvelle terre, avec les pauvres, les exclus et les différents, avec l'unique foi et certitude que le Seigneur ne la laissera pas pourrir et qu'elle germera de nouveau.

Finalement, après six journées de bateau sur le Madeira en partant de Porto Velho, j'arrivai à Manaus le jour de la fête de Saint François (04/10/1998). Durant les deux mois de ma pérégrination, l'expérience fondamentale du pèlerin ne cessa de résonner en moi : « Je te serai propice en Amazonie ». Cette expérience d'Ignace pèlerin se répète à plusieurs reprises dans ma vie...Toujours le moment arrive de « fermer les yeux et de sauter », de quitter les sécurités, de sortir des espaces connus et contrôlés, de me laisser conduire et « de jeter la semence » dans une nouvelle terre, avec les pauvres, les exclus et les différents, avec l'unique foi et certitude que le Seigneur ne la laissera pas pourrir et qu'elle germera de nouveau.

Je me sens privilégié au sein de la Compagnie parce que, de mes 20 années comme jésuite, j'ai eu la chance d'en vivre quatorze avec les pauvres dans des communautés en insertion. Les paroles d'Arrupe nous questionnent : « Tous pour les pauvres, beaucoup avec les pauvres et quelques uns comme les pauvres » Pourquoi ce qui devrait être normal pour « beaucoup quelques uns » des jésuites s'est-il converti en une expérience extraordinaire de la part de quelques privilégiés ? Et il semble

que nous sommes toujours moins nombreux ! Il est vrai que continuellement surgissent des « tentations » (c'est ainsi que je les ai vécues) : celle de monter, d'assumer des responsabilités institutionnelles pour maintenir les institutions, même si elles risquent de nous entraîner loin de l'optique du « tous pour » les pauvres....Comment discerner et décider quelles présences institutionnelles peuvent aider à être « tous pour.., beaucoup avec.. et quelques uns comme » les pauvres? Et comment tisser un réseau personnel et inter institutionnel (ad intra et ad extra de la Compagnie aux différents niveaux) entre ceux qui sont « pour, avec et comme » afin de provoquer une synergie transformatrice ?

La Mission Itinérante de l'Amazonie (DIA)

La mission dans le DIA es la plus provocatrice et innovatrice que j'aie vécu dans la Compagnie jusqu'à présent. Le DIA est né en mai 1995 à partir de la province de Bahia. Le P. Claudio Perani S.J. en fut le premier supérieur. La surface totale du DIA est de 3.100.000 km² (six fois celle de l'Espagne !). Une immense région au cœur de l'Amazonie avec 8 millions et demi d'habitants appartenant à une très grande variété de peuples indigènes (plus de 100), immigrants venant de différents états et « caboclos » (métis).

Face à cette réalité qui nous provoquait, le « Projet d'itinérance » est né pendant la première rencontre du DIA (Juin 1996). Le fondement du projet est Jésus, et sa manière itinérante de vivre (« *de village en village* ») et d'annoncer le Royaume et sa justice. Nous nous sommes inspirés aussi de la vie de quelques uns des premiers jésuites, qui parcouraient le monde tels « une cavalerie légère » et comme des « pèlerins », au service de l'Eglise et de la Vie en abondance. En particulier, il a été très important pour nous de connaître la grande mobilité des premiers compagnons arrivés au XVII^e siècle dans cette région de l'Amazonie. Infatigables, ils parcouraient dans de petites embarcations, à voile et avec rames, les villages indigènes situés tout au long de l'immense réseau fluvial de l'Amazone. Ils descendaient et remontaient le fleuve, depuis l'Océan Atlantique jusqu'aux Andes. Si encore aujourd'hui, avec tous les moyens qui sont à notre disposition, il est difficile d'arriver dans beaucoup de régions, qu'en serait-il à cette époque-là ! Dans mes itinérances, je me souviens toujours de ces premiers compagnons infatigables et je me recommande à eux.

Le document des évêques de l'Amazonie : « L'Eglise se fait chair et plante sa tente en Amazonie » (1997) nous inspire beaucoup aussi : des structures légères qui permettent une grande mobilité dans la mission. Comme nous le disait un ami théologien, le P. Paulo Sues : « *L'Eglise est née comme Eglise des chemins, et ici, en Amazonie, elle doit être l'Eglise des rivières.* »

Les requêtes présentées par plusieurs évêques et plusieurs institutions qui demandaient un accompagnement et une formation pour les communautés les plus éloignées aidèrent beaucoup à concrétiser le projet. C'est ainsi que se fit jour une question : pourquoi ne pas nous mettre au service des communautés, des organisations et des institutions de la région, comme une structure légère et mobile ? Et l'intuition fondamentale prit forme : « Appuyer les initiatives des autres », « nous mettre au service des autres » pour compléter leur travail.

Au début l'élan, le courage et la liberté d'esprit du P. Claudio Perani ont été fondamentaux. Il n'avait que 20 jésuites dans le DIA, mais il en libéra trois pour l'Equipe itinérante en nous disant : « *Passez votre temps à parcourir l'Amazonie. Visitez les communautés, les églises locales, les organisations. Observez soigneusement tout et écoutez attentivement ce que disent les gens : leurs désirs et leurs espoirs, leurs problèmes et leurs solutions, leurs rêves et leurs utopies. Participez à la vie quotidienne des gens. Observez et enregistrez tout. Notez tout ce que disent les gens, avec leurs propres mots. Ne vous souciez pas des résultats. L'Esprit vous montrera le chemin.* ». Et, déployant la carte de l'Amazonie qui correspondait au DIA, il conclut avec un grand sourire : « *Commencez par où vous pouvez!* »

Au commencement, j'ai eu beaucoup de mal à accepter le projet. J'arrivais du Paraguay et m'offrais pour vivre avec les peuples indigènes. Dans une lettre on me présentait la possibilité d'ouvrir une communauté à Alto Solimões (à la triple frontière du Pérou, de la Colombie et du Brésil). Dans ma tête, dans mon cœur et dans mon expérience, je gardais l'idée d'une communauté « fixe et normale », insérée au milieu des indigènes. Mais quand je suis arrivé, le P. Claudio me dit qu'il n'avait personne pour ouvrir cette communauté, et que si je voulais, je pouvais entrer dans une des équipes du Conseil Missionnaire des Indigènes (CIMI, organe de la CNBB) ou bien faire partie de l'Equipe itinérante. Cette proposition m'effraya : une équipe itinérante pour travailler avec différentes populations indigènes ? J'avais déjà beaucoup peiné pour apprendre le guarani au Paraguay tout en vivant en milieu guarani, comment me sera-t-il possible de me déplacer

dans différents villages et au milieu de cultures différentes ? Je demandai à Claudio de me donner un mois pour prendre conseil, prier et discerner cette proposition. Pendant ce mois, la première chose que je faisais tous les matins, c'était prier face à la carte de l'Amazonie. Au début, je ne parvenais même pas à l'ouvrir, j'en avais une peur terrible et mes entrailles se serraient en contemplant cette immense région sept fois plus grande que le Paraguay. Des rivières et encore des rivières, la forêt et encore la forêt, et je ne connaissais personne ! Par où commencer ? Et les paroles du P. Claudio résonnaient constamment en moi : « Commencez par où vous pouvez ».

Petit à petit, j'ai ouvert la carte et, dominant mes craintes, je l'ai accueillie à l'intérieur de moi-même. Chaque jour je sentais plus fortement en moi l'appel du Seigneur à embrasser ce projet, à entrer dans ces forêts et à me plonger dans ces fleuves, à jeter la semence dans cette réalité sans vouloir comprendre ni avoir de certitudes claires sur tout. Cette parole résonnait en moi : « Il faut s'enfouir comme la semence pour pouvoir germer », « je te serai propice ». Après avoir consulté et confronté la proposition avec quelques personnes et quelques institutions (beaucoup n'y voyaient pas clair), et avoir pas mal prié, je décidai d'entrer dans l'Equipe Itinérante, parce qu'au fond de mon cœur quelque chose me disait que cela venait de Dieu ».

La première Equipe itinérante était composée de deux pères jésuites : Albano et Paulo Sérgio (janvier 1998). Ils travaillaient en visitant les terrains usurpés (« favelas ») des banlieues de Manaus et avec les communautés riveraines vivant au bord des rivières. En octobre de la même année Sœur Arizete CSA s'y ajouta ainsi que moi pour travailler avec les populations indigènes et en lien avec le CIMI.

Pendant les deux premières années du projet (1998-1999), chacun des membres vivait dans sa propre communauté et se retrouvaient tous pour se déplacer, programmer et évaluer en équipe. Cela entraînait un certain nombre de difficultés avec les communautés auxquelles nous appartenions car nos rythmes et nos activités étaient très différentes.

A la fin de 1999 et au début de 2000, de nouvelles forces arrivèrent : le P. Paco S.J., Sœur Odile FSCJ, Tadeu et Claudia (laïcs). Chacun d'eux était envoyé par une institution différente. Après avoir discerné, nous décidâmes de créer la « Tente de la Communauté itinérante de la Trinité », ayant comme objectif d'appuyer la mission itinérante et d'offrir un espace de partage de la foi, de la vie et de la mission. Nous partîmes à la recherche d'une maison dans les banlieues pauvres de Manaus et nous trouvâmes

trois maisons bâties sur pilotis, les unes à côté des autres : une pour les hommes, une autre pour les femmes et la troisième pour les services communs de la cuisine et la chapelle. Le quartier était une « bouche de fumée » (terrain de vente de drogues) et nos voisins étaient des gens courageux, pauvres, venus de l'intérieur du pays. Ils nous ont accueillis comme une autre famille et nous ont aidés à apprendre à vivre là. Vivre dans la communauté était une option libre à l'intérieur du projet d'itinérance. Près de la communauté d'insertion nous avons un petit bureau qui nous aide pour le travail.

Un pas important a été fait en 2002 quand les quatre institutions qui participaient au projet l'ont assumé de façon inter institutionnelle, constituant ainsi un « espace de service inter institutionnel ». Ça a été une grâce pour nous jésuites de pouvoir nous « désapproprier » et nous « déposséder » du projet, qui était né avec nous dans la logique traditionnelle qui voulait que les autres collaborent avec notre institution, notre projet, notre idée... Les membres non jésuites, en particulier les femmes, nous questionnèrent et nous aidèrent à sortir de cette logique du pouvoir (« nous déposséder »), pour avoir plus de forces ensemble. Les religieuses de l'équipe nous disaient : « Prenez conscience que le projet maintenant n'est plus le vôtre, il est à nous aussi, il est à notre institution. » Et cela fut possible grâce au fait que les jésuites nous étions vraiment « la mini Compagnie » dans cette région, sans ressources, ni humaines, ni économiques. Le fait d'être en « minorité » nous a permis de nous ouvrir humblement à la grâce de Dieu et à son action qui « renouvelle toute chose ». Personne ne possède, personne n'est propriétaire, tous s'entraident ; le projet appartient à tous et à tous donne une identité, tous sont corresponsables... Je reconnais que comme jésuite je n'avais jamais vécu auparavant une telle expérience de « mini Compagnie ».

Au cours des quatre rencontres inter institutionnelles que nous avons réalisé pendant ces huit années, le groupe des institutions participantes s'éleva de quatre à quinze. Au commencement, personne ne pensait que cette petite expérience puisse provoquer tant d'intérêt. ...Cela nous a fait un peu peur et nous a aussi interrogés : qu'est-ce qui rend cette proposition si attirante ?

Pour l'équipe, le fait de partager différentes spiritualités, les ressources humaines et économiques, constitue une expérience d'apprentissage très profonde... Le travail inter institutionnel est tout un défi, pour lequel nous n'avons pas été formés. Normalement, on est tentés de modeler l'autre à notre image et ressemblance, on voudrait que l'autre

soit comme nous et qu'il cesse d'être et d'agir à partir de sa propre richesse et différence.

Au long de notre parcours, nous avons défini l'objectif général de notre projet : « *Ecouter, éveiller, encourager et appuyer les personnes, les projets et les initiatives du monde des riverains, des indigènes et des exclus urbains, à travers l'itinérance et en articulation avec des personnes et les institutions proches, afin que les pauvres, les exclus et les différents à cause de leur culture, parviennent à être les sujets de leur libération et de leur histoire et se reconnaissent comme étant des personnes, filles préférées de Dieu, afin d'évangéliser, en humanisant les milieux les plus agressifs, injustes et oppresseurs là où la vie humaine est menacée, les cultures non respectées et les droits humains ignorés.* »

Les objectifs spécifiques sont les suivants : 1) *Connaître la vie concrète des personnes, apprendre d'elles la façon de les mieux servir* 2) *Donner notre contribution grâce à une assistance spécifique.* 3) *Aider à la formation de communautés et d'agents multiplicateurs provenant des églises, de la pastorale sociale, des mouvements populaires, des organisations sociales et indigènes.* 4) *Favoriser les échanges entre les expériences différentes et très positives qui existent, en essayant de tisser des réseaux de solidarité et une entraide mutuelle.* 5) *Etudier et systématiser les expériences vécues, afin de les renvoyer aux personnes, aux communautés, aux institutions avec lesquelles nous travaillons.*

*au rythme du
canoë : la théorie et
la praxis étant les
deux avirons
nécessaires pour
avancer*

Peu à peu nous avons aussi défini quelques principes méthodologiques : « *Marcher aux côtés des gens, ni derrière, ni devant ; au rythme du canoë : la théorie et la praxis étant les deux avirons nécessaires pour avancer ; partir de la logique et des projets de vie des indigènes, des exclus urbains et des riverains ; « nous dépouiller de tout pouvoir », diminuer pour qu'il croissent ; pratiquer la réciprocité et l'interdépendance ; écouter et dialoguer ; nous insérer et nous inculturer ; enregistrer, systématiser et renvoyer les expériences ; entrecroiser les expériences et tisser des réseaux... »*

Une autre chose très importante a été le fait de commencer le projet par la « contemplation » de la réalité de l'Amazonie et le discernement des « visages concrets » à partir desquels nous sentions que Dieu nous appelait

à « entrelacer » notre vie avec la leur. Nous avons d'abord répondu à la question sur les sujets : avec qui allons-nous vivre ? (et non : qu'allons-nous faire ?). Pour ce faire, nous nous sommes inspirés de la « Contemplation de l'Incarnation » et de la considération ignatienne des « temps, lieux et personnes ». Nous nous sommes demandé : quels sont les plus marginaux et exclus dans l'Amazonie actuelle ? Et ce sont les visages des marginaux urbains, des riverains et des indigènes qui ont surgi. En Amazonie il y a de profondes relations entre ces trois sujets historiques. Et c'est pour cela que l'Equipe itinérante est formée par trois sous équipes, une pour chaque sujet historique. Ensemble, nous essayons d'étudier, de comprendre et d'approfondir ces trois réalités pour mieux y répondre.

Vivre comme jésuite dans une région où n'existait aucune institution importante, qui nous lie et conditionne notre discernement et nos choix a été pour moi une expérience toute neuve. Tout était à construire et c'est pourquoi nous pouvions nous risquer à « perdre notre temps » pour chercher de nouvelles réponses face aux nouveaux défis. Les paroles du P. Arrupe résonnaient fortement en nous : « Je ne me préoccupe pas si les jésuites se trompent, ce qui me préoccupe c'est qu'ils essaient de donner des réponses d'hier aux problèmes d'aujourd'hui ».

Entre les périodes d'itinérance, et systématiquement trois fois par an, tous les membres du projet se rencontrent pendant 10 jours pour se reposer, évaluer, étudier, programmer, prier et partager la mission et la vie communautaire. De même tous les deux ans nous faisons tous ensemble une retraite et pendant l'année intermédiaire chaque membre la fait dans son institution.

Après avoir vécu sac au dos pendant huit mois par an, nous sentons aussi le besoin d'explicitier quelques traits de la « spiritualité itinérante » que nous avons vécue et qui nous a soutenus : « *Aller en itinérants, à l'intérieur de nous-mêmes et géographiquement, en nous laissant conduire par la brise de l'Esprit de Dieu, et discerner quelle est sa Volonté, dans le quotidien de la vie des pauvres, des différents et des exclus* ». Une spiritualité qui suit le mouvement de l'Incarnation- Mort- Résurrection et qui suppose constamment de « *sortir de soi pour descendre à la rencontre et au service des autres, mobilité et souplesse, complémentarité et responsabilité, inculturation, dialogue inter culturel et inter religieux, amitié, solidarité et fraternité, bonne humeur pour se moquer de nos limitations personnelles et de celles des autres* ». Nous essayons de vivre une « spiritualité de frontière » qui parte du « être avec ». Etre avec les autres, les préférés du Père, où le

Tout Autre est réellement présent « *Etre avec qui personne ne veut être, être là ou personne ne veut être, et être comme personne ne veut être* » (P.Pepe H S.J).

Quelques images et paraboles nous ont aidés à comprendre l'intuition de l'Equipe itinérante : l'Equipe se comprend elle-même comme un espace inter institutionnel de services ; elle n'est qu'un petit catalyseur à l'intérieur d'un système social complexe ; l'Equipe est plutôt *fil* que *nœud* dans le filet ; elle est davantage un groupe d'abeilles qui pollinisent plus volontiers le bois que les arbres fruitiers ; elle est le fil et l'aiguille pour coudre plus que le tissu lui-même ; plus graine que plante ; plus cavalerie légère qu'artillerie lourde ou francs-tireurs ; davantage ferment que pâte ; plus sel que nourriture....

Le Projet itinérant est ouvert aux laïcs hommes et femmes, aux religieux et religieuses de différentes congrégations, aux prêtres et à toute personne qui désire joindre ses forces à celles des marginaux urbains, des riverains et des indigènes de cette immense Amazonie. Les gens participent au projet, envoyés par une institution qui de plus contribue à son entretien.

Actuellement l'Equipe est formée par 14 compagnons et compagnes (Laïcs hommes et femmes, religieux et religieuses) venant de huit institutions (Conegas de Saint Augustin, Filles du Sacré Cœur de Jésus, Servantes de la Très Sainte Trinité, Commission pastorale de la Terre, Conseil indigéniste Missionnaire, Volontariat jésuite allemand, Maristes et Jésuites). Et il y a plusieurs institutions qui désirent se joindre au projet (dans l'immédiat les Missionnaires de la Consolata et un prêtre diocésain du Pérou). L'Equipe est répartie en deux noyaux : « Trinidad », basée à Manaus (Brésil) avec sept membres ; « Trois frontières », basée sur la triple frontière Tabatinga (Brésil), Leticia (Colombie) et Santa Rosa (Pérou) avec sept membres. Il y a aussi quelques membres qui collaborent à temps partiel.

Comme perspective pour le projet, nous pensons le régionaliser en petites « cellules itinérantes » sur les frontières des pays amazoniens, car ce sont des lieux stratégiques où les blessures sont davantage ouvertes et où s'entrevoyent aussi de nouvelles possibilités de service. En fait, en plus des noyaux de Manaus et de la triple frontière Brésil-Colombie-Pérou, nous collaborons aussi, à Alto rio Solimões (ou Amazone), sur la triple frontière Venezuela-Guyane-Brésil et nous commençons à visiter la triple frontière Bolivie-Pérou-Brésil pour voir la possibilité d'ouvrir dans un futur proche un autre noyau de l'équipe, dépendant des nouvelles institutions qui s'y intéressent dans la région. Et cela toujours dans la perspective de servir et

d'apporter un appui aux églises, aux organisations et communautés urbaines, riveraines et indigènes de la région, d'échanger des expériences, de créer des réseaux de solidarité et de « tisser les frontières ».

Comme le dit le troubadour populaire des rivières : « Le rêve que l'on rêve seul n'arrive à rien, mais le rêve que l'on rêve ensemble se transforme en réalité ». Et, paraphrasant le poète il ajoute : « Pèlerin, il n'y a pas de chemin, le chemin se fait en marchant ». Venez ! Allons marcher et prendre les rames avec les peuples de l'Amazonie !

CHERCHER LA PERTINENCE

Godfrey D'Lima, S.J.

Biographie

J'ai démarré dans la vie dans un quartier de la ville de Mumbai où l'on pouvait difficilement distinguer la piété de l'impiété et où la population catholique souffrait délibérément de l'isolement culturel de sorte à affirmer son identité. J'appartiens à la communauté indienne orientale, originaire et « tribale » de Mumbai, dont les maisons en bois, vieilles de cent ans, « non durables » pour leurs résidents, sont des sites du patrimoine dans une ville à présent surpeuplée. J'ai effectué ma scolarité à l'Ecole de Jésuites St Xavier, Dhobi Talao, où, grâce aux dons du gouvernement, les riches et les pauvres issus de diverses communautés ont pu mener leurs études côte à côte. J'ai particulièrement apprécié la tour et le bâtiment très spacieux de l'Ecole, ainsi que son département d'histoire naturelle regroupant des milliers de malheureux oiseaux et autres bêtes. Mes relations avec les Jésuites à travers mon enfance et ma jeunesse m'ont apporté l'opportunité de m'interroger sur moi-même, l'univers et Dieu. Je détestais le conformisme scolaire, mais j'étais trop timide pour me rebeller tout en étant dépendant financièrement du système de survie. J'ai été diplômé en commerce dans une université du gouvernement où les valeurs humaines n'étaient pas moins expérimentées que dans mon milieu Chrétien. Mon attirance pour Jésus Christ a grandi avec les orientations de ma famille, la liturgie paroissiale, les relations avec l'église, les expériences d'idéologie, les petits efforts pour enseigner auprès de ceux qui voulaient apprendre et qui étaient pauvres, la prière et la lecture des textes sacrés.

Ma vie au sein de la Compagnie

Ma décision de rejoindre les Jésuites me vint d'une inspiration à suivre Jésus. En tant que laïc, je pensais que ce serait plus difficile de faire cela tout seul. Avec un soutien organisé, je pouvais y parvenir. J'ai pensé que le vœu de pauvreté était particulièrement pertinent dans ce contexte indien, où les formes de chasteté relèvent de l'attente générale et où l'obéissance est librement interprétée. La pauvreté a contribué à gagner une certaine solidarité avec le monde aux alentours. Ma famille devait vivre en économisant sans cesse, voire de façon frugale, alors que la vie religieuse offrait un train de vie plus aisé ; pourtant à travers la pauvreté, j'ai pu conserver les racines de ma famille et le lien avec toute cette masse de gens démunis. Je n'ai pas souhaité bénéficier de ces longues années de gîte, de couvert et de cours gratuits qu'offrait la vie religieuse. Pour servir les pauvres en Inde, un minimum d'études académiques était suffisant. D'ailleurs, une éducation trop élevée met en péril le service des pauvres puisqu'elle rattache les engagements de la Compagnie aux ministères élitistes. Voilà pourquoi je me suis prononcé contre une soi-disant éducation élevée. Ma pédagogie du développement de soi se fait plutôt à travers les observations personnelles, la lecture, la réflexion, la communication et les implications personnelles et concrètes au service des pauvres et leur formation.

En philosophie, j'ai essayé de mettre en place à la fois un cours et une période de jeu destinés à un bidonville à quelque distance de l'Université de De Nobili. Et à De Nobili même, j'ai travaillé dans une école qui dispensait des cours privés aux habitants pauvres du voisinage. Pendant mes études de théologie, certains d'entre nous vivaient en retraite, dans un endroit plutôt miteux et dans des conditions difficiles. Estimant que l'ensemble des matières étaient plutôt superflues, certains d'entre nous avaient choisi de se focaliser sur des matières de première importance, renonçant au diplôme. Une chose que j'ai apprise, c'est que je n'étais pas celui qui pouvait se passer de la Compagnie, ni de l'Eglise pour maintenir son idéalisme. En même temps, je ne pouvais risquer d'être totalement dépendant du système pour nourrir mon engagement.

J'ai trouvé la CG 32 terriblement stimulante. Je voulais que ma spiritualité soit capable de se mesurer à ses hautes exigences. M'associant avec des Jésuites qui essayaient de transformer la CG 32 en une réalité, m'a permis de persévérer. J'adorais le domaine de l'éducation et je me suis souvent réjoui à l'idée d'enseigner dans nos Ecoles d'études secondaires

CHERCHER LA PERTINENCE

anglaises dans la ville de Mumbai. Mais ensuite, j'ai eu la clairvoyance et le courage d'écrire au Provincial que mon choix se porterait vers l'Inde rurale. Et que si je pouvais être impliqué dans l'éducation des pauvres dans le monde rural, mon idéalisme serait en quelque sorte satisfait. Toutes mes lectures sur l'état de l'éducation des masses ont confirmé ce choix de travailler pour les pauvres dans le monde rural.

La confrontation contre le service

Durant ma formation jésuite, j'étais confronté à mon incapacité à entamer une action provocatrice en faveur de la justice et des droits. Je pouvais comprendre la logique de l'action directe pour la justice. Mon expérience la plus proche d'une telle action, était quand j'avais rejoint, avec trépidation, une marche de protestation dans une région tribale du District de Thane. Je suis même parvenu à rendre visite à un activiste, ex-Jésuite, en prison. Mais c'était là, la fin de ma « carrière » d'activiste social classique. Je réalisais que si je devais faire quelque chose d'utile pour les pauvres et d'essayer de changer les structures sociales, ce serait sous la forme d'un certain service limité qui ne consisterait jamais à revendiquer – excepté dans une vision de foi. Plus tard, j'eus une autre expérience où j'accompagnais une marche menée par l'activiste de renom, Mme Medha Patkar. Ma timidité quant à la protestation sociale, ne me permettait pas une action plus importante dans ce sens. De plus, au sein de la Mission Talasari, j'ai été témoin de violents coups assésés par un groupement de gauche sur deux prêtres diocésains ne bénéficiant que de très peu de protestation de la part des tribaux voisins que nous prétendions servir. Je me suis trouvé face à l'absurdité de la Mission Jésuite, étant en conflit avec d'autres défendant la même cause. Ces complexités liées au service missionnaire et à l'engagement social nécessitaient du développement de stratégies habiles pour un engagement significatif.

L'engagement concret

C'est ainsi que commença mon engagement dans l'éducation tribale comme mon domaine spécifique d'insertion dans l'apostolat social. Je m'étais relativement résigné à ne jamais être considéré comme un activiste classique,

étant donné que mon enseignement primaire et informel ne changerait pas grandement les structures. Je ne correspondais pas non plus au courant majeur d'enseignement formel que la Compagnie avait solidement soutenu et structuré. J'ai commencé à superviser les écoles tribales au sein de la Mission de Talasari. Très vite, il s'est avéré que la Mission s'efforçait de quitter l'ère du patronage chrétien pour s'engager davantage sur un plan universel ou catholique envers les gens. Je me suis vu confronté moi-même à la tension entre les soi-disant services religieux face aux services humains « constructifs ». J'ai pu observer que les services religieux avaient conduit à une participation restreinte, les services séculiers eux, attiraient davantage de monde. J'estimais que les réflexions menées durant ma formation m'avaient aidé à accepter que le séculier et le sacré soient entrelacés. Et que les valeurs séculières humanistiques invitent davantage à la convergence d'agences humaines qu'à des alignements religieux.

Et pourtant, la tension existant entre les options de mission et mes propres perspectives n'avaient pas cessé pour autant lors de mon engagement dans l'éducation rurale.

Lorsque certains pensaient que l'éducation n'était pas davantage que de la conscientisation, j'avais noté que la conscience grandissante n'avait pas pour autant soulagé les personnes conscientisées. Et si le soulagement est indéfiniment reporté, les mouvements sociaux ne peuvent être soutenus. C'est pourquoi un avantage éducationnel

concret doit être rendu accessible aux élèves. La lecture et le calcul étaient considérés comme souhaitables, même si en pratique, nombreux étaient les pauvres qui parvenaient à peine à lire grâce à certains programmes dans lesquels j'ai enseigné. D'aucun disait « Si en fin de compte, le résultat est tellement incertain, à quoi sert le programme ? » Mais, lorsque je visitais les communautés tribales qui nous avaient donné leur accord pour accueillir les centres d'apprentissage, je les avais entendu dire la chose suivante : « Peu importe si le résultat atteint est limité ; au moins, nos enfants se rendent dans une école ouverte en permanence, où l'enseignant est effectivement présent, où les élèves s'efforcent d'apprendre, et où certains d'entre eux

que ma vision soit liée à la bonté de Dieu et son action salvatrice, cherchant à atteindre le plus délaissé par la famille humaine

apprennent réellement quelque chose ». J'étais face à ces parents, pauvres, qui versaient une petite pension scolaire, en espèces ou en nature. Les villageois ont mis à notre disposition une cabane pour nous permettre d'appliquer le programme. Ils ont acheté les outils scolaires. Plus tard, avec l'aide de Jésuites et de Sœurs, nous avons pu faire des économies, des sociétés de crédit et des « micro-tournants ». Nous avons lancé des expérimentations d'exploitations agricoles bios.

A chaque étape du développement du programme, il y eut de nombreuses discussions avec les tribaux, aussi bien individuelles que collectives. Cela résultait en de nombreuses observations, de lectures, de réflexions et je dois dire aussi, de théologisations et de prières.

Eviter le conflit

Il fut un temps, où je pensais que la Compagnie, l'Eglise, le Monde à court terme et l'eschatologie convergeraient vers les questions humanitaires. Aujourd'hui, je ne m'attends plus à ce qu'une telle convergence se produise. Si cela devait arriver, je serais reconnaissant. Si cela ne devait se produire, je ne serais pas déçu pour autant. Car le Mystère Pascal, est pour moi un exemple de salut déjà présent ici, et pas encore réalisé. Je suis de moins en moins enclin à m'investir dans le conflit. Avant, j'aurais intégré les assemblées provinciales avec beaucoup de zèle pour déterminer avec ferveur l'action convergente à mener en faveur des pauvres. Mais aujourd'hui, au sein des associations divergentes dans lesquelles nous sommes impliquées (et cela ne joue pas totalement en la défaveur de la cause des pauvres car il se peut qu'il n'y ait que peu de convergence supplémentaire dans les programmes élitistes), je trouve qu'il est plus pertinent d'utiliser l'aide considérable apportés par les Jésuites et d'autres, plutôt que d'entrer dans des débats sur le sens des mystères de notre époque.

J'ai essayé de me tenir éloigné des mécanismes de décision politique de la Compagnie (une attitude, je suppose, qui fut réciproque !) et pour faire mon travail aussi bien que possible, plutôt que de m'engager dans un débat acrimonieux portant sur la limite jusqu'à laquelle les apostolats de notre option pour la foi et la justice doivent être innovants. Je trouvais que le conflit minait souvent notre créativité et notre engagement. J'ai finalement trouvé mon chemin pour transiger avec ce sur quoi j'étais en désaccord. Et si j'ai pu avoir des périodes d'amertume, j'ai également eu des moments de

grande gratitude pour de tels soutiens comme ceux qu'offrent la Compagnie et l'Eglise à des vocations telles que la mienne qui quitte la cour et l'entreprise familiales pour se rendre dans des zones dans lesquelles je n'aurais jamais osé penser travailler.

La vision spirituelle

Que ma vision soit appelée ignatienne, chrétienne catholique ou humanistique, là n'est pas la question. Mais que ma vision soit liée à la bonté de Dieu et son action salvatrice, cherchant à atteindre le plus délaissé par la famille humaine, est important pour moi aujourd'hui. Je prétends qu'arriver à comprendre une expression théologique implique nécessairement la consultation de chaque source de communication divine. Si St Ignace avait pu imaginer la réalité humaine et le développement théologique tels qu'ils sont aujourd'hui, je n'aurais aucune hésitation à dire que je cherche à partager sa vision telle qu'elle est tout simplement. Lorsque je suis confronté à des perspectives qui doivent encore être étendues et approfondies, je réfléchis, je prie et j'agis de telle sorte que la pédagogie de la pratique de Dieu, trouve en moi un apprenti sincère.

J'en suis arrivé à apprécier les contributions d'un large spectre de personnes et d'institutions qui complètent ce que je ne peux accomplir tout seul. Les prétendues idéologies et institutions doivent toujours être évaluées de par leurs manifestations pratiques, tout comme ma propre vision s'effondre souvent sous le poids de ses contradictions, par exemple, l'utilisation de structures onéreuses que les pauvres ne peuvent s'offrir.

Cela m'a surpris, amusé et plu, lorsque je fus dépeint comme un activiste social dans un contexte séminariste. Pendant des années, je me suis contenté de l'identité d'un expérimentateur de petite envergure, proposant des alternatives éducationnelles possibles pour les pauvres élèves tribaux. Lorsque je tombe physiquement malade ou lorsque j'ai des « bas » psychologiques, je m'attends ignominieusement à être considéré comme « grillé ». Mais jusqu'à présent, je n'ai cessé d'être soutenu. Il me paraît providentiel d'être à ce point soutenu par des personnes qui continuent à m'appuyer avec toute l'aide nécessaire pour renforcer mes énergies et mon engagement. J'estime que ma spiritualité prend forme grâce à une telle solidarité. Et la solidarité avec le Mystère Pascal n'est pas en reste.

SUIVRE LE CHRIST DANS LA PAUVRETE

Tony Herber, S.J.

Notice biographique

Je suis né à Sydney, en Australie, et j'ai été éduqué par les frères des écoles chrétiennes et par les jésuites. En 1960, ayant terminé le lycée, je suis entré chez les jésuites, et j'ai fait mon noviciat et la philosophie à Melbourne. Nommé ensuite dans ce qui était alors la région de Hazaribag, je suis arrivé en Inde en 1965. J'ai terminé ma formation au collège de St Xavier de Hazaribag, et après des études de langue (hindi) et autres matières, j'ai fait la théologie au collège St Mary de Kurseong, puis, quand celui-ci a été transféré, au Vidya Jyoti de Delhi. Après mon ordination, j'ai été nommé de nouveau au collège St Xavier de Hazaribag, puis dans la paroisse de Hazaribag, avant d'aller à Sitagarha faire mon troisième an. Pendant ce troisième an, j'ai choisi de travailler auprès des dalits du district de Hazaribag et j'ai passé les dix années suivantes à vivre et à travailler avec les communautés dalits du village. En 1991, j'ai passé une année sabbatique dans le Gujarat, au Behavioural Science Institute d'Ahmedabad, géré par des jésuites. À mon retour, avec d'autres jésuites, j'ai ouvert à Hazaribag le Prerana Resource Centre, en vue de renforcer l'apostolat auprès des dalits. Je suis actuellement le coordinateur de ce centre.

J'ai accueilli la nouvelle de ma nomination en Inde avec des sentiments mitigés. À quoi ressemble l'Inde ? Serai-je adapté à ce pays ? Serai-je à la hauteur des circonstances ? Je suis parti avec l'idéalisme et l'esprit d'aventure d'un jeune jésuite. Le voyage (deux mois en bateau) a été un vrai rite de passage ; il semblait mettre l'accent sur – et être le symbole de – tout ce que je laissais derrière moi : mon enfance, ma

famille, tout un monde, mes bateaux... Il a servi à concrétiser l'engagement que j'avais pris. Beaucoup plus tard, j'ai compris à quel point il m'avait rendu libre. Plus tard aussi, j'ai réalisé le déchirement que cela a été pour mes parents. Être conscients n'était pas notre fort à l'époque.

Après une période d'adaptation, j'ai été affecté au collège St Xavier de Hazaribag, un grand cours moyen anglais avec pensionnat. Pendant mes deux années de formation, enseignement, surveillance du pensionnat, sport, je n'ai pas eu beaucoup de temps pour penser. C'était une « institution totale », avec un programme chargé et difficile, qui me donnait de nombreuses occasions pour découvrir mes points forts et mes points faibles. Nombre d'amitiés nouées à cette époque sont encore proches de moi, mais l'Inde demeurait en quelque sorte un autre monde, qui s'étendait au-delà de la grille d'entrée. J'aurais pu tout aussi bien me trouver en Australie.

Un jour, pendant le cours de théologie, une annonce était écrite au tableau : le curé d'une paroisse qui se trouvait à quelque distance demandait cinq étudiants en théologie pour donner une retraite de trois jours dans divers villages, en préparation de Noël. J'avais vraiment très envie d'y aller, tout en sachant que je n'en étais pas capable. À la fin, j'ai inscrit mon nom. Le curé, un missionnaire belge avec une grande barbe, m'a conduit au village. M'ayant présenté au catéchiste, il a dit qu'il reviendrait dans trois jours, et il est reparti. J'ai connu pour la première fois le sentiment de vide que j'allais éprouver en allant vivre dans les villages. Cela vous enlève tous vos repères et vos certitudes, mais peu à peu, cela vous en donne d'autres, sans doute plus riches. La retraite de trois jours s'est passée tant bien que mal, les gens étaient patients et amicaux, et j'avais franchi, pour ma part, une étape importante. L'été suivant, j'ai donné pendant les vacances, dans la paroisse de Bhurkunda, une série de retraites dans cinq villages pendant cinq semaines.

Après mon ordination, j'ai été de nouveau affecté au collège St Xavier, où j'avais reçu ma formation, mais avec davantage de travail et de responsabilités. L'école était encore une enclave anglaise ; les horaires étaient très chargés. J'aspirais à sortir pour me mêler aux courants de la vie indienne. Je me demandais aussi pourquoi nous concentrons notre attention sur cette

classe sociale, alors que tant d'autres en avaient un besoin beaucoup plus grand et urgent. Au bout de deux ans, le supérieur majeur, prenant conscience de mon inquiétude, m'a envoyé dans une paroisse locale. C'était une bonne occasion d'exercer mon ministère pastoral auprès de petites communautés chrétiennes rurales : principalement des confessions le soir, la messe du matin, les visites aux familles. Cela voulait dire aussi passer à la langue vernaculaire, se familiariser avec la vie des villages, apprendre à connaître la vie des gens ordinaires.

Un jour, à la fin de ces deux années, dans un village Januari, j'ai pris conscience que je pouvais exercer ce ministère pendant cent ans sans rien changer à la vie des gens. Il puisait à la source de la vie sacramentelle chrétienne, mais il leur restait étranger du point de vue culturel ; il faisait abstraction de questions sociales criantes ; les gens semblaient vivre dans deux compartiments séparés, l'un chrétien, l'autre tribal. Et bien qu'ils se montrent très amicaux avec moi, le prêtre qui leur rendait visite, j'étais manifestement quelqu'un de l'extérieur. J'ai senti que je devais entrer dans leur communauté, apprendre leur langue et leur culture, et participer à leur monde. Dans notre région, nous étions en contact avec quatre grandes communautés : oraon, santhal, munda et dalits. Devant faire mon troisième an peu après, j'ai demandé à notre supérieur majeur de travailler auprès des dalits, et il y a consenti. Ainsi a débuté pour moi, à l'âge de 40 ans, ce qui allait devenir l'oeuvre principale de ma vie.

Les dix années suivantes, je les ai passées à parcourir les villages de la région et à y demeurer, en m'efforçant de m'intégrer au monde des dalits. Au début, j'exerçais le rôle d'un anthropologue travaillant sur le terrain, observant et notant les festivités, les rites de passage, les modèles de relations, et d'autres choses encore. Je n'avais aucune formation dans ce domaine, mais je savais depuis longtemps que dans la Compagnie, il arrive souvent qu'on se retrouve à faire une chose pour laquelle on n'a pas reçu de formation !

Ce que les gens attendaient de moi, c'était que je mette au point des projets de développement ou d'amélioration de leurs conditions de vie qui les aident à sortir de la pauvreté. Cette approche particulière, centrée sur le développement, était une tradition dans notre Église locale ; c'était aussi la

réponse du gouvernement à la pauvreté des populations. Mais j'ai refusé de me prêter à cela. À la fin, quand les gens me demandaient : « Mais alors, pourquoi êtes-vous ici ? », je leur répondais : « Parce que j'aime être avec vous ». Je schématise un peu, mais c'est la vérité : j'étais très heureux de ma vie dans les villages avec eux ! J'allais apprendre que, alors que beaucoup se montrent désireux de faire quelque chose pour eux de l'extérieur, rares sont en revanche – et ils le savent – ceux qui sont disposés à entrer dans leur monde, qualifié d'« impur ». Être sincèrement heureux d'être avec eux était déjà en soi un message évangélique tacite, plus encore que les projets de développement en leur faveur venus de l'extérieur. Le fait de privilégier les relations sur l'action allait toujours être ma ligne de conduite.

Au cours de ces premières années, j'ai appris deux choses. Alors que le niveau d'éducation était assez satisfaisant dans les communautés des castes supérieures (une éducation à laquelle j'avais moi-même contribué au collège St Xavier), dans les communautés inférieures l'illettrisme était presque général, chose dont je n'avais pas pris conscience. En deuxième lieu, il existait contre les dalits un courant souterrain de violence permanente, qui se transformait en violence physique chaque fois qu'ils manifestaient le moindre signe d'indépendance, ou en violence chronique dans le cadre d'un système féodal caractérisé par des salaires de misère, par la privation des ressources essentielles à la survie (terre, eau, forêt) et par l'absence de contrats de travail. Mais surtout, cette violence s'exprimait à travers l'identité péjorative qui leur était attribuée dans le système des castes hindou, une identité stigmatisée qu'ils avaient eux-mêmes intériorisée.

Plus tard, j'allais devenir très actif, en lançant diverses initiatives : centres d'éducation informels, envoi d'enfants dans nos foyers de mission, formation d'une équipe de collaborateurs choisis parmi les membres de la communauté, qui s'occupait des questions juridiques devant les tribunaux, mais cette période initiale vécue dans le monde des dalits a été essentielle pour moi.

J'aimais la vie que je vivais en parcourant les villages. Je prenais un autobus local depuis Hazaribag (deux heures), et je marchais ou roulais à bicyclette d'un village à l'autre, en suivant un programme communiqué à l'avance aux habitants durant nos rencontres mensuelles. À l'époque, on n'avait pas de motos. L'autobus et la marche prenaient du temps, étaient physiquement fatigants, sous la chaleur de l'été ou sous la pluie de la mousson. Mais ces moyens de transports me rapprochaient des gens, ce que, en tant qu'expatrié, je jugeais très important. C'était aussi un moyen

pour rencontrer les gens face à face, sur la route, dans les cafés. Au cours de ces visites, nous avons rencontré des communautés dalits qui sont restées en contact régulier avec nous.

Le monde des dalits était (et est encore) quelque chose qui m'était étranger. À leurs yeux, je ne connaissais pas même les règles élémentaires de la vie villageoise, je transgressais constamment leurs coutumes, je parlais mal leur sous-dialecte, et mes efforts pourraient sans doute être bien définis par l'expression : « incompétence maladroite » ! Humiliant pour moi, amusant pour eux. Dans leur monde, leurs connaissances étaient supérieures aux miennes, et je dépendais entièrement d'eux. Ils m'invitaient chaque fois que de la nourriture leur arrivait, sous quelque forme que ce soit et à n'importe quelle heure, et j'ai appris à leur en être très reconnaissant. Involontairement, c'était une heureuse inversion de l'équation de force habituelle entre un prêtre et ses fidèles. Les circonstances de la vie m'imposaient un ascétisme radical. Cela ne provenait pas de la motivation religieuse d'une « personne spirituelle », c'était simplement la réalité que je vivais, et avec le temps, avec les gens, j'ai fini par le considérer comme allant de soi. Je dois préciser toutefois que j'étais souvent de retour à la base, au collège St Xavier, pendant un certain temps.

*Ma foi progressait
au-delà de mes
conceptions et de mes
symboles religieux
chrétiens*

Pour entrer dans le monde des dalits, je n'avais pas dû surmonter seulement un désagrément physique. Mon voyage de deux semaines jusqu'en Inde n'avait pas éliminé ma mentalité de Blanc de la classe moyenne élevé en ville. Mais petit à petit, avec le temps, les circonstances m'obligeaient à revoir tout cela. Les bases de mon univers, considérées jusqu'alors comme allant de soi, ne tenaient plus. Je voyais maintenant ce même monde sous un autre angle ; le mien n'était plus absolu. Au contact de ces gens, j'ai appris que le statut et les sécurités qui me paraissaient si importants n'avaient en réalité aucune valeur.

Cette remise en cause s'étendait aussi à ma spiritualité. Ma foi progressait au-delà de mes conceptions et de mes symboles religieux chrétiens. Elle me poussait à déceler la présence de Dieu dans les ténèbres apparentes, le dénuement, l'amertume de ces éternels perdants. Elle était devenue la foi du centurion de l'évangile de Marc. Dans des situations où, humainement parlant, on ne pouvait que dire que Dieu est absent, ces gens réaffirmaient son existence. Qui transmettait la foi de l'Évangile à qui ?

En outre, ils m'ont fait entrer plus profondément dans l'Évangile, en me révélant des richesses que mes études ne m'avaient pas permis de découvrir. Je pourrais citer de nombreuses expériences qui m'ont montré que Dieu est présent « ici même ». Ces gens marginalisés sont comme les *anawim* (pauvres humbles et méritants de Dieu) du temps présent, nus, sans les masques artificiels et les prétentions que je revêts, sans les accessoires dont la plupart des gens ont besoin. Je ne dis pas cela pour en donner une image romantique, ou pour dire qu'ils sont meilleurs que les autres ; les pauvres peuvent être tout aussi pervers que n'importe qui. Mais il y a chez eux une sagesse simple, une clarté, une joie spontanée qui vient de ce qu'ils ont été mis à nu. Tels qu'ils sont, ils transmettent une grande énergie ; ils donnent l'espérance, et c'est la raison pour laquelle j'ai toujours besoin de retourner vers eux.

J'étais fasciné par leur monde religieux. Sous le vernis superficiel de l'hindouisme classique, bien documenté, j'ai découvert un monde sous-jacent de religion populaire. J'ai pris un congé, et je le fais encore, pour participer à leurs rites de passage et à leurs rituels festifs. Il fut un temps où j'assistais, dans le village d'Horam, à un rituel par lequel les foules autour de moi étaient complètement absorbées et dont elles étaient enthousiastes, et où je me suis trouvé à me dire : « J'ai fait trois ans de philosophie et quatre de théologie, et pourtant je n'ai pas la plus pale idée de ce qui se passe ici ». Cette expérience a eu plusieurs conséquences. Elle m'a incité à lire, étudier, et chercher à comprendre. Elle m'a aidé à voir qu'ici, dans le village, il existait un dialogue interreligieux (un terme que nous commençons à utiliser fréquemment). Il m'a semblé que le dialogue interreligieux devait prendre en compte aussi les religions populaires, au même titre que les grandes religions mondiales. Cela remettait en cause le caractère absolu de nos pratiques catholiques comme seules expressions valables et seul « système de symbole » applicable à l'Évangile.

Lors de mes visites dans les villages, j'expliquais les récits évangéliques en disant : « Si nous voulons une vie nouvelle, nous devons

être prêts à mourir. Jésus nous a montré le chemin. Sa Pâque n'est rien d'autre qu'une carte routière de notre vie ». À l'époque, nous organisons des rencontres de prière sur l'Évangile, avec des chants religieux. J'étais incapable de chanter une seule note, mais nos collaborateurs, formés par un confrère jésuite, prenaient le relais. Mes visites avaient lieu généralement à l'occasion de ces rencontres. Avec le temps, des groupes ont demandé le baptême. Nous célébrions l'Eucharistie. Alors que nous étions au beau milieu d'une bataille pour la justice, celle-ci prenait une profondeur de sens et de sentiments particulière, comme une célébration de ce combat. Peur et assurance, impuissance et espérance s'y mêlaient. Les gens n'étaient pas toujours très bons en catéchisme, mais en ces occasions, les symboles eucharistiques du pain rompu et du partage étaient très forts. Un jour, notre Messe fut interrompue par un propriétaire terrien et ses hommes de main ; d'autres fois, il y eut des jets de pierre sur le toit. Lorsque nous célébrions dans le village, tout le groupe des villageois se réunissait, sans distinction entre baptisés et non baptisés ; nous étions tous concernés. En distribuant la communion aux baptisés et pas aux autres, je compris que c'était un contre-signe. L'intégration de ces communautés dans l'Église locale officielle pose également des questions complexes.

Mes contacts avec d'autres prêtres ou religieuses engagés dans l'action sociale m'ont révélé qu'ils vivent bien souvent une expérience d'aliénation par rapport à l'Église institutionnelle. Il n'entre pas dans le propos de cet article de discuter ce point. Il suffit de dire que c'est une expérience que j'ai vécue, moi aussi. Cela vient d'une identification très forte avec les personnes auprès desquels ils travaillent, qui pose des questions telles que la tension d'avoir à se mouvoir continuellement entre le monde de ces personnes marginalisées et celui de leur propre communauté religieuse, souvent très différent : lequel est réel ? Cela vient aussi de l'ignorance béate de leurs confrères religieux (notre famille !) des dures réalités de la vie des exclus, de leur réticence manifeste à s'y engager, et même souvent à en admettre l'existence. Cela vient enfin du contraste entre notre vie confortable d'une part, et les défis inimaginables que ces gens doivent affronter de l'autre, encore aggravé par le fait que nous proclamons notre pauvreté comme un engagement évangélique sérieux, tandis qu'ils se moquent de la leur avec une simplicité évangélique. Cela provoque une tension constante, et parfois aussi une révolte, qui fait partie de mon histoire. La tentation serait alors de céder à l'apitoiement sur soi, de chercher la sympathie, ou de nourrir une

colère qui couve sous la cendre. Le partage avec mes confrères jésuites a été pour moi un grand soutien et un encouragement.

Le sentiment d'aliénation ressenti par les religieux dans l'action sociale n'est rien d'autre que l'expérience que vivent constamment les exclus. Si nous avons choisi d'aller eux, nous ne pouvons pas ne pas vivre leur aliénation. Nous ne devons donc pas nous en plaindre. Au début, je croyais que notre action visait à réintégrer ces communautés dans la société. En pratique, cela signifiait qu'ils y trouveraient leur place à égalité avec les autres, et peut-être aussi qu'ils seraient acceptés dans notre Église locale (y compris les vocations), parmi nos collègues, et qu'ils obtiendraient la reconnaissance sociale qu'ils méritent. Je pensais que ma « sortie » avait pour but d'en « faire entrer » d'autres. J'ai appris que ce n'est pas possible ; les forces qui s'y opposent sont trop puissantes. Ce n'est pas du défaitisme, parce qu'il se passe vraiment quelque chose dont je vais maintenant parler.

Après dix ans, j'ai demandé une année sabbatique. Peut-être étais-je en train de me consumer. Cette année, passée dans le Gujarat au Behavioural Science Centre géré par les jésuites, a représenté une pause précieuse et nécessaire, au cours de laquelle mes études ont été centrées sur la psychologie particulière des populations opprimées. L'accueil chaleureux des jésuites du Gujarat a été pour moi quelque chose de précieux.

À notre retour, avec d'autres jésuites, nous avons ouvert le Prerana Centre. Là, nous nous sommes efforcés d'intensifier notre travail en faveur des dalits en organisant des camps de formation qui répondent à la psychologie particulière des dalits, et en insistant davantage pour qu'ils se prennent eux-mêmes en charge. Notre but n'était pas de fournir des services sociaux, mais des cas désespérés venaient continuellement frapper à notre porte.

À Prerana, à côté de notre travail dans le village dalit, nous avons aussi entrepris des actions judiciaires. Dans notre localité, l'impact des mines de charbon constitue un grave problème, à la fois pour l'environnement et pour la santé des habitants. À maints égards, il est dévastateur. Sans l'avoir programmé, nous avons commencé à nous saisir de questions importantes

au nom des personnes lésées vis-à-vis des sociétés concernées et de la Banque mondiale. Ces actions judiciaires ont demandé un travail en réseau avec d'autres partenaires, dont certains n'appartenaient pas à l'Église ; leur niveau d'engagement et de compétence était remarquable. Et aussi davantage d'études, de lectures.

Partis avec de grands espoirs, nous avons vite compris que dans notre monde néo-libéral, une action judiciaire de ce genre est un peu comme le défi de David à Goliath, sauf qu'ici, notre Goliath survit et triomphe ! Ce qui nous amène à la question de savoir s'il convient de se lancer dans une bataille perdue d'avance.

Nous avons abordé le sujet avec notre communauté dalit. Au début, j'avais espéré être en mesure de les sortir de leur marginalisation et de les réinsérer dans la société. Mais j'ai vite eu le sentiment que cela allait être très difficile. Surtout dans les questions de justice sociale, j'ai compris combien il était difficile de l'emporter, même avec l'appui de bons fonctionnaires au sein de l'administration.

Mais alors, faut-il renoncer ? Faire autre chose, qui puisse donner des résultats ? Admettre qu'il n'y a pas d'alternative et accepter la situation ? Se rendre à la « réalité moderne » ? Si les chances de l'emporter sont tellement minimes, pourquoi le faire ?

Merton nous dit qu'il faut faire les choses pour elles-mêmes : le résultat est secondaire. Oui, mais pourquoi consacrer nos efforts à la communauté dalit face à une idéologie de caste si puissante qu'elle domine tout ? Pourquoi défier le mastodonte néolibéral si on n'a aucune chance de l'emporter ? Parce que le problème existe et qu'il doit être affronté. Telle est la réalité de notre monde, assumé par la Pâque du Christ, et que nous devons assumer, nous aussi.

J'ai compris alors que ma vie de jésuite ne consistait pas seulement à suivre le Christ, mais que je devais le suivre dans la pauvreté. Pour un jésuite, cela peut se réaliser de diverses façons. Un chemin privilégié est celui de la solidarité avec les exclus. C'est un chemin libérateur et vivifiant, à la fois pour celui qui donne et pour celui qui reçoit. La congrégation générale 34 parle de « communautés de solidarité ».

Mais il y a plus. Il y a des résultats, qui arrivent de façon inattendue. On a dit que l'expérience d'aimer est une récompense en elle-même, sans qu'il y ait besoin d'une compensation sous une autre forme. C'est la joie que donne l'engagement pour lui-même. J'aime ce travail, cet engagement

en faveur de ces personnes, le défi de ce travail sacerdotal. C'est déjà beaucoup.

Mais il y a aussi des résultats : les individus et les communautés grandissent sous bien des aspects. Les grains de sénevé croissent.

Un autre résultat est ce que j'ai appris des pauvres sur le Royaume de Dieu, comme je l'ai dit plus haut.

Et c'est là, dans le fait de trouver Dieu dans ces personnes marginalisées, que réside la raison de mon engagement. Avec la conviction qu'au-delà de notre horizon humain de « désespérance », il existe une espérance et une certitude. Contre toute logique humaine.

Tout cela a servi à donner consistance aux enseignements ignatiens appris il y a bien longtemps. Peut-être qu'une base avait été posée pendant mon noviciat, à travers la lecture répétée de l'examen 101, qui nous demande de revêtir le même habit et uniforme que le Christ, notre Seigneur. Une exhortation développée tout au long des Exercices. Tel est le don qu'il fait, au-delà de toute mesure, à celui qui le reçoit et qui est prêt à y répondre. Que dire de plus ?

NOTRE FOI ET NOTRE QUETE DE JUSTICE

Paul Caspersz, S.J.

En 1942, je suis entré avec trois amis au noviciat jésuite dans le sud de l'Inde. Dans notre lycée de Colombo, nous avons pris part tous les quatre au mouvement d'« action catholique ». Son but, déjà alors, était de vivre concrètement la pratique de notre foi dans notre société sécularisée et non chrétienne. J'étais impatient de poursuivre et d'intensifier cette recherche en Inde. C'était à l'époque un pays immense, couvrant à la fois ce qui est aujourd'hui l'Inde, le Pakistan et le Bangladesh. Gandhi et Nehru étaient engagés dans leur lutte pour l'indépendance. Quelques jours avant notre départ de Ceylan pour l'Inde, un ami m'a écrit : « N'oublie pas que désormais tu vas vivre et aimer chez les Indiens ». J'en étais bien conscient en effet, et je nourrissais de grands espoirs, même en tant que novice, d'être d'une certaine façon témoin et acteur de la lutte de l'Inde pour être libre.

Grande a été notre déception. Nous étions en Inde, mais pour ce qui est des contacts que nous avons avec ce pays, nous aurions pu être tout aussi bien novices ou futurs jésuites à Tokyo, Londres, New York ou même sur la lune. Nous étions « formés » à une spiritualité désincarnée, éloignée des préoccupations des gens : grande pauvreté, souffrances des dalits, système des castes opprimant, pouvoir sans limite des propriétaires terriens, art, culture et religiosité de l'Inde. Notre noviciat gérait une soupe populaire avec les restes, mais cette initiative n'était pas accompagnée d'une analyse sociale pour comprendre pourquoi un adolescent comme Veeran aux yeux brillants, avec ses accès de toux terribles, devait faire la queue pour recevoir sa soupe. Je pense souvent à Veeran, et je me demande parfois s'il est mort précocement de tuberculose. Nous n'avions accès ni aux journaux, ni à la radio.

Pendant mes années de philosophie (1946-49), les choses ont commencé à bouger tout doucement. J'ai été le premier Cingalais envoyé faire sa théologie à Naples. Là, les changements se sont accélérés. Officiellement, nous ne recevions qu'un seul journal, le très catholique *Il Quotidiano*, mais pendant le Villa¹ ou en d'autres circonstances, certains d'entre nous arrivaient à se procurer *Il Mattino* et même *L'Unità*, le quotidien communiste. Parmi mes compagnons de cours, certains étaient des partisans déclarés de la *Democrazia Cristiana della Sinistra* (Démocratie Chrétienne de gauche). C'est aussi à Naples que j'appris que le cardinal Lercaro, le « cardinal rouge » de Bologne, vivait en communauté avec douze *scugnizzz*².

« Si Dieu m'en fait la grâce, moi aussi je vivrai un jour en communauté avec les pauvres », disais-je dans mes prières.

Cela a mis du temps. Après la théologie en Italie et une maîtrise en sciences sociales en Angleterre, je suis rentré au Sri Lanka en 1957, non pas, comme je le croyais et comme je l'avais proposé à mes supérieurs, pour ouvrir un centre social jésuite, mais pour enseigner dans notre collège situé dans le sud de l'île. En 1970, les jésuites ont été contraints, par manque de ressources financières, de remettre leur collège à l'État. J'ai renoncé au poste de proviseur dans cette école devenue publique.

La grâce du cardinal Lercaro s'est finalement réalisée en 1972 par l'intermédiaire de notre évêque, le Cingalais Leo Nanayakkara, OSB, qui m'a dit à la fin de l'année 1971 : « J'ai entendu dire que vous cherchiez un endroit où vivre avec les gens et vous engager dans la recherche et dans l'action sociale ». Avec lui, le 11 février 1972, nous avons fait bouillir du lait dans le traditionnel pot de terre jusqu'à ce qu'il déborde sur les braises, pour l'inauguration de *Satyodaya* (l'Aube de la Vérité).

Ce pot de lait était un peut comme un présage du futur. C'était le premier grand tournant de ma vie depuis mon départ de chez moi pour rejoindre les jésuites. Mais ce matin-là, la tension était bien visible sur de nos visages. Est-ce parce qu'il y avait trop peu de braises, ou trop peu de lait, ou que le pot était trop profond ? Le lait tardait à déborder, les présages étaient défavorables. À la fin, cependant, avec beaucoup d'encouragement de la part de la personne qui attisait le feu, le lait déborda du pot.

C'était en quelque sorte une prophétie des trente-trois années qui allaient suivre : batailles, doutes, anxiété, tourments de l'esprit et du cœur – les injustices subies par les populations tamils des plantations, le conflit

interethnique qui faisait rage dans toute l'île, le futur des rapports avec les donateurs étrangers – mais aussi grandes joies et camaraderie dans la communauté interethnique, interreligieuse, interlinguistique, des hommes et des femmes de Satyodaya. Satyodaya n'était pas qu'une institution : c'était aussi et surtout un projet, une référence et une espérance. Mais nous ne nous faisons pas trop d'illusions. Le chemin qui nous attendait était ardu. J'avais vraiment besoin que le Dieu de Justice soit à mes côtés sur cette pente raide.

Le 11 février 1972, nous ne pensions pas à l'action sociale, mais uniquement, comme le nom de Satyodaya l'indique, à la recherche sociale. Mais le 1^{er} juillet 1972, la première loi de réforme agraire a nationalisé les plantations appartenant aux Anglais et aux locaux. Nous considérions, mes amis marxistes de l'université et moi, qu'il s'agissait d'une bonne initiative, socialiste, anti-impérialiste. Mais sa mise en oeuvre, dès le premier jour ou presque, a été vraiment radicale. « Les Blancs sont partis. Maintenant, allez-vous-en, vous aussi », hurlaient les brutes aux ouvriers agricoles tamils sans défense.

Satyodaya scrute les signes des temps. Je me souviens parfaitement du jour où je suis allé interviewer avec un étudiant tamil, un soir à la tombée de la nuit, des hommes et des femmes tamils qui, après avoir été chassés des plantations le plus souvent avec un préavis d'un jour à peine, erraient dans les rues des grandes villes à la recherche d'un abri et d'un peu de nourriture. Au bout de deux heures d'interviews, nous avons rencontré un ouvrier agricole tamil âgé de 35 ans environ, très loquace. Nous l'avons emmené dans un café pour parler avec lui. Il y avait à ce moment-là une pénurie alimentaire sans précédent dans le pays. En nous voyant, le patron musulman du café nous a dit : « Nous n'avons pas de nourriture pour vous deux, mais nous pouvons servir le Tamil ». « Comment cela ? », lui avons-nous demandé. « Nous avons seulement des rotis (une sorte de pain grossier fait avec de la farine) et des restes de pommes de terre au curry de ce matin ». « C'est exactement ce qu'il nous faut », avons-nous répondu. Mon ami étudiant et moi avions faim et soif, mais nous avons vu que le roti était rassis et les pommes de terre au curry rances. Après avoir avalé sa portion à toute vitesse, notre invité tamil, voyant que nous avions repoussé notre assiette, en ne buvant que notre thé noir brûlant, nous a demandé : « Pourquoi ne mangez-vous pas ? ». « Nous n'avons pas faim », lui avons-nous répondu, « Nous voulions seulement boire une tasse de thé ». « Puis-je alors emporter vos portions pour ma femme et mes trois enfants qui sont au temple hindou

pour cette nuit ? Ils n'ont rien mangé depuis deux jours ». Bien entendu, nous avons tout de suite accepté. Je me souviens encore de la ferveur presque religieuse avec laquelle il a replié en silence les quatre extrémités de la feuille de bananier sur la nourriture pour l'apporter à sa famille. Depuis lors, je suis obsédé par l'image de cet homme repliant cette feuille de bananier sur ce qui allait être un repas festif pour sa femme et ses enfants. Aucun retour en arrière n'est possible sur le chemin de la justice, aussi longtemps que cette scène restera gravée dans ma mémoire.

En 1974, Satyodaya a donné naissance au *Coordinating Secretariat for Plantation Areas* (Secrétariat de coordination pour les plantations), une fédération d'organisations et de groupes qui, après les horreurs de 1972, a commencé à témoigner de l'intérêt pour les ouvriers tamils des plantations.

Puis est arrivée l'année 1977, avec ses émeutes sanglantes dans toute l'île. Satyodaya s'est engagé sur le terrain pour aider autant qu'il le pouvait les victimes tamiles. Il a aidé 2.663 familles de petits propriétaires tamils qui avaient tout perdu, ou

*le service de la foi s'épanouit
pleinement dans un
engagement passionné pour la
justice entre les hommes*

presque. En 1979, Satyodaya et le CSPA ont participé à la création du mouvement national pour l'égalité et la justice interraciale. De centre de recherche socialiste qu'il était, Satyodaya est ainsi devenu également un centre d'action pour la justice sociale.

Au cours de son histoire, Satyodaya s'est efforcé de répondre aux vents de changement qui soufflaient autour de lui, aussi bien dans le domaine religieux que séculier : l'urgence de l'après-guerre dans le tiers-monde, les inquiétudes des jeunes au Sri Lanka, l'insatisfaction des classes moyennes et des riches face aux conditions de vie et le mouvement hippy qui en a résulté, le Concile Vatican II, les appels véhéments à la justice sociale du Conseil mondial des Églises, la Congrégation générale 32 des jésuites, et en particulier son décret 4 qui a ouvert des pistes, la nouvelle conception selon laquelle l'essence et le but de la spiritualité jésuite est de trouver Dieu en toutes choses. À Satyodaya, on croyait que le divin doit être cherché surtout dans les lieux préférés de Dieu, c'est-à-dire chez les pauvres, les défavorisés et les exclus.

Ainsi, quelques-unes des plus belles prières des jésuites ont eu lieu sur les places publiques, dans le tohu-bohu des événements qui, dans le

NOTRE FOI ET NOTRE QUETE DE JUSTICE

monde d'aujourd'hui, se succèdent à une rapidité déconcertante. Dans ce monde, l'action contre l'injustice et pour la justice requiert une idéologie qui indique des valeurs et des objectifs, ainsi que des modes d'action. Mais à elle seule, l'idéologie ne suffit pas. Pour les non-croyants, l'idéologie doit se concrétiser dans un engagement personnel visant à libérer les hommes des structures de l'injustice et de l'oppression ; pour les croyants, en vivant notre foi dans le Dieu de Justice qui vient à nous en la personne de Jésus. L'expérience vécue en travaillant avec des groupes de laïcs et de non-croyants, athées ou agnostiques déclarés, m'a montré que sans cet engagement sincère et fervent, qui s'exprime souvent dans le langage de l'humanisme socialiste, l'action pour la justice faiblit et finit par se disperser. Pour les disciples de Jésus, le service de la foi s'épanouit pleinement dans un engagement passionné pour la justice entre les hommes. Ce n'est que lorsque le rapport contemplatif avec le Dieu de Bonté et de Justice dans la foi se traduit par une action résolue pour plus de justice dans les rapports humains que nous devenons des acteurs efficaces de la réalisation de la volonté de Dieu, qui consiste à établir sur la terre une communauté de justice, de paix et d'amour, à l'image des prophètes et de Jésus of Nazareth.

¹ Villa est un jour de repos dans la semaine que la communauté prescrit aux jésuites, une pratique qui a presque entièrement disparu dans la Compagnie de Jésus, mais qui subsiste encore durant la formation, notamment au noviciat.

² Scugnizzi veut dire « gamins des rues », un sobriquet qui a des connotations à la fois affectueuses et menaçantes. Les scugnizzi, qui travaillaient souvent pour la mafia ou la camorra, étaient des délinquants attachants.

LE MINISTÈRE DE JUSTICE SOCIAL EN ASIE ORIENTALE

Ando Isamu, S.J.

Introduction biographique

FJ'ai été ordonné prêtre jésuite en 1964, à la fin du Concile de Vatican II à Tokyo. Cela s'est passé six ans après mon arrivée au Japon, en tant que jeune scolastique arrivant d'Espagne. Ma première affectation fut à l'Institut Socio-Economique de l'Université jésuite de Sophia (Tokyo). En 1966, j'ai été nommé délégué provincial du comité jésuite SELA (Socio-Economic Life in Asia) qui coordonnait et promouvait les ministères apostoliques sociaux en Asie orientale. En 1968, je suis devenu Conférencier en Ethique et Economie à l'Université de Sophia. De 1972 à 1980, j'étais le Directeur du Centre de Relations Asiatiques à l'institut socio-économique de cette même université. En 1976, j'ai pris la citoyenneté japonaise. En 1979, je suis devenu membre du Comité Exécutif de JRS (Jesuit Refugee Service) récemment créé en Asie orientale. En 1981, la Province japonaise a ouvert un centre social à Tokyo auquel j'ai été affecté, et à la fin de l'année 1983, j'ai été nommé directeur de ce Centre. De 1989 à 1991, j'étais nommé Secrétaire exécutif du SELA auprès du service d'entraide de l'EAO. Actuellement, je suis directeur du Centre jésuite social à Tokyo et je vis dans une petite communauté de séminaristes jésuites.

Après mon affectation auprès de l'Université de Sophia, je suis allé vivre dans une région pauvre de Tokyo où un Jésuite avait élaboré une institution d'aide sociale pour des enfants malades avec une clinique gratuite destinées aux personnes nécessiteuses. Lorsque j'étais là-bas, je louais un vieil appartement dans une communauté à faibles ressources qui servait également de lieu de rencontre pour les gens du voisinage et pour les étudiants universitaires volontaires. Bien qu'il était difficile de comprendre les Jésuites de notre

— LE MINISTÈRE DE JUSTICE SOCIAL EN ASIE ORIENTALE —

province, certains montraient un certain intérêt à nous rejoindre et vivre en commun. L'endroit était très étroit et modeste. Et, habituellement, il y en avait deux ou trois d'entre nous qui vivaient là-bas. Depuis lors, j'avais compris qu'il était possible, même dans les sociétés affluentes, de vivre simplement comme le font les gens ordinaires, dans des endroits qui ne sont pas les leurs. Cela ne va nullement à l'encontre de notre travail apostolique et de plus, vous sentez que vous ressentez les valeurs de l'Esprit et que vous vous rapprochez des gens.

*Se familiariser avec le ministère de justice social
en Asie orientale*

En travaillant et en enseignant à l'Université, j'étais profondément impliqué dans les questions de pauvreté, de développement et de manifestes violations de droits personnels à travers toute la région de l'Asie orientale. J'ai ouvert un bureau asiatique à l'Institut socio-économique dans le but de collecter des informations correctes sur les réalités existantes, d'offrir des opportunités d'intégrer des séminaires performants et de procurer des contacts aux éducateurs et aux étudiants universitaires.

Entre-temps, un groupe de Jésuites d'Asie orientale avait démarré un nouveau réseau d'organisations dans l'apostolat social appelé SELA (Socio-Economic Life in Asia) et le Provincial m'avait désigné Délégué pour le Japon. Cette équipe jésuite gérait des projets communs dans la région d'Asie orientale. Le quatrième séminaire international, « L'Atelier des Educateurs pour l'Action Sociale » qui eut lieu au Japon en Août 1971 et rassembla environ 200 éducateurs de 11 pays asiatiques m'ont procuré de très enrichissants aperçus des réalités asiatiques.

Les réponses des Jésuites à la Tragédie des Boat People vietnamiens

Ensemble avec l'équipe du SELA, j'ai eu la chance de visiter le Vietnam pendant la dernière phase de l'offensive américaine à cet endroit. Cette visite a changé radicalement mon comportement et ma vie personnelle. Quelques années plus tard, accompagné d'une équipe japonaise, le flot de réfugiés en Thaïlande provenant du Vietnam et les réfugiés cambodgiens et laotiens – les « boat people » - m'ont incité à étudier la situation dans les

camps de réfugiés en Asie orientale. Quelques-uns d'entre nous, les Jésuites, essentiellement de l'équipe du SELA, prirent conscience du besoin de faire quelque chose en faveur des Boat people vietnamiens et d'autres réfugiés asiatiques demeurant en Thaïlande. Le résultat qui en découla, était la création de JRS sous la tutelle du Père Général Pedro Arrupe. Dans une atmosphère de sympathie internationale envers les Boat people, l'Université de Sophia où je travaillais, démarrait des programmes d'éducation dans les camps de réfugiés Thaï et créa un nouveau système amenant les étudiants à effectuer des travaux volontaires là-bas sous la gouvernance de l'Evêque Jésuite Joseph Pittau, alors, Président de l'Université.

Notre bureau à l'Université faisait de la coopération aux activités de JRS en Asie orientale une priorité. Lorsque, à la fin des années 1970, des centaines de réfugiés boat people commençaient à rejoindre les côtes japonaises pour chercher refuge, je découvris la froideur de la société japonaise à leur rencontre. Entre-temps j'ai pris la citoyenneté japonaise et les attitudes égoïstes de cette société opulente m'ont profondément blessé, mais en même temps elles m'ont lancé un défi car j'étais dans une position légale privilégiée pour faire entendre les voix des réfugiés étrangers alors qu'ils suppliaient d'avoir un endroit sûr qui leur permettraient de survivre. Je savais très bien que les responsables gouvernementaux de l'immigration ne pouvaient exercer ouvertement une pression sur moi puisque j'étais déjà à ce moment-là un citoyen japonais et pas seulement un étranger détenant un visa de trois ans. Malgré cela, ils ont exercé une pression sur moi à travers les autorités de l'université où j'enseignais. Entre-temps, je fus officiellement désigné comme une personne de ressources par le Comité des Relations Etrangères de la Diète Japonaise, lorsque les hommes politiques se sont mis à négocier la ratification du Japon de la Convention Internationale sur les Réfugiés.

Le Salut à visage humain

Un jour, un jeune laotien en danger immédiat d'être banni du Japon m'appela de toute urgence à mon bureau à l'Université. Je ne savais quoi faire pour l'aider, mais je me souviens avoir beaucoup prié, en recherchant des personnes d'influence pouvant nous venir en aide. Son cas fut miraculeusement résolu en peu de temps, puis des centaines de jeunes réfugiés se mirent à affluer dans mon bureau à la recherche d'aide et de

conseils. Des citoyens ordinaires, certains d'entre eux des professeurs d'université et des étudiants, se sont rassemblés en tant que volontaires ; les médias ont épousé la cause et environs 12 avocats sont également devenus membres du groupe, nous décrivant comme une organisation professionnelle solide, capable de négocier avec les services de l'immigration. Le lobbying politique était un outil puissant pour amener les changements souhaités à cette époque. Il y avait des succès mais uniquement au prix d'une grande dépense de temps et d'énergie. Le fait que des gens qui étaient totalement impuissants au Japon étaient dans ce pays

je perdais mon statut social au sein de la société japonaise comme une personne liée à l'Université, mais je gagnais en liberté en étant aux côtés de ceux qui étaient discriminés

officiellement acceptés, était pour tous, une grande source de joie. Quelles qu'étaient leurs idéologies, leurs croyances et diverses approches religieuses, la compassion et le respect pour la personne humaine gagnèrent la sympathie de la plupart des gens. Je peux encore ressentir la joie de centaines de jeunes réfugiés

désespérés qui se sont sentis totalement libérés lorsqu'ils furent finalement reconnus comme personnes humaines, après de longues années d'oppression pour sans avoir commis aucune faute. Pour la première fois dans ma vie, je compris ce qu'était réellement le « salut ».

Bien que l'atmosphère officielle ait changé, et que s'était installé une législation indulgente à l'encontre des réfugiés, le système et particulièrement les officiels responsables pour avoir maintenu le strict statu quo, demeuraient largement inchangés. Entre-temps, les collaborateurs et les volontaires étaient las de continuer le combat et se sont désengagés, se disant que les questions de base avaient été résolues et que les cas difficiles nécessitant un soutien fort et continu, pouvaient être suivis par un petit nombre de personnes dévoués. Une telle situation amena déception et désillusion à toutes les parties concernées.

L'inauguration du Centre social de Tokyo.

Au début des années 1980, la Province ouvrit le nouveau Centre social et je proposais d'y travailler en abandonnant la plupart de mes tâches

à l'Université. Ce fut un nouveau début dans un Centre qui commençait à fonctionner dans une maison léguée par la Compagnie, mais sans trop de préparation. Ce n'était pas une tâche facile. Et comme cela se passe souvent dans d'autres tentatives apostoliques, il y avait un manque de communication et des préjugés mutuels. L'avenir de notre engagement apostolique, en particulier, le travail avec les réfugiés au Japon et l'étroite coopération avec JRS, parmi d'autres nouvelles tâches, amena des tensions douloureuses entre les trois Jésuites travaillant là-bas à temps partiel et vivant dans la même maison. J'étais en fait le seul Jésuite travaillant à temps plein dans le nouveau centre. Les deux premières années étaient difficiles et critiques jusqu'à ce que certains changements dans le personnel jésuite interviennent.

D'autre part, comme l'Université absorbait de plus en plus d'efforts de la part des Jésuites, je décidais de stopper tous mes engagements universitaires, si bien qu'avec les deux membres du personnel, laïcs, je pus me concentrer sur le développement du Centre Social comme un Centre de la Province. En faisant cela, je perdais mon statut social au sein de la société japonaise comme une personne liée à l'Université, mais je gagnais en liberté en étant aux côtés de ceux qui étaient discriminés.

Depuis lors, les priorités apostoliques du Centre étaient les suivantes :

- ♦ . établir des liens de réseau solides avec la Compagnie sur des thèmes concernant les questions d'apostolat social, en particulier dans les régions d'Asie orientale ;
- ♦ . devenir un canal pour le Secrétariat de la Justice à Rome, traduisant en japonais et présentant à notre Province, les documents principaux du Père Général et de notre Secrétariat ;
- ♦ . promouvoir l'apostolat social au niveau de la Province
- ♦ . renforcer les liens avec les ONG japonaises qui travaillent dans le sens d'une transformation et d'une orientation vers les faibles et les victimes de l'oppression.

Notre Centre est profondément engagé dans les programmes de développement des communautés rurales pauvres au Vietnam (15 ans) et au Cambodge (5 ans).

La collaboration avec les travailleurs migrants étrangers est l'une de nos priorités et je consacre une partie de mon temps aux activités pastorales partagées avec eux au sein d'une paroisse du diocèse de Tokyo, et ensemble avec des volontaires, nous recherchons des solutions aux difficiles problèmes qu'ils rencontrent au Japon. Les travailleurs migrants du Brésil, du Pérou,

— LE MINISTÈRE DE JUSTICE SOCIAL EN ASIE ORIENTALE —

des Philippines, et d'autres pays encore, représentent plus de la moitié de notre population catholique au Japon.

Finalement, dans un sens de partage avec ceux qui liront ce texte, je souhaite mentionner que je me sens pleinement satisfait de ma vie et de ma vocation jésuite. J'ai, bien évidemment, fait l'expérience de déceptions, de mésententes, de moments de black-out et de manque de soutien, mais j'estime que mon cœur est souvent en paix et rempli de joie. Je rencontre constamment de nouveaux défis. Un sentiment d'impuissance est un phénomène très banal, mais ma prière naturelle est la suivante : « Seigneur, maintenant, c'est à toi ! Fais quelque chose pour améliorer la situation ! »

Si je devais entrer au noviciat à nouveau, je choisirais le même mode de vie, la même route apostolique.

PASSION POUR DIEU ET ENGAGEMENT POUR L'HOMME

Rigobert Minani, S.J.

Une jeunesse dans un pays instable.

La République Démocratique du Congo (ex Zaïre), mon pays, a connu dès le début de son indépendance (1960), plusieurs rebellions (Katangaise, Muleliste etc...) qui ont marqué la majorité des gens de mon peuple. Je suis né le 13 octobre 1960, c'est-à-dire 4 mois après l'indépendance. J'ai connu dès mon plus jeune âge le régime des guerres civiles, suivi de la dictature militaire du président Mobutu. La plus grande partie de ma vie se passera sous ce régime qui pendant 32 ans (1965 – 1997) a dirigé le pays avec une main de fer. Jusqu'en 1991 aucune opposition : ni militaire, ni civile ne réussit à ébranler ce système. J'avais à peine commencé l'Université (1981), quand Mobutu décida de toutes les fermer et d'envoyer les étudiants au service militaire obligatoire. J'étais parmi ceux qui résistèrent à l'enrôlement. Je rejoignis ceux qui à l'époque dénonçaient ce régime politique. Le combat était rude et disproportionné. D'une part un groupe de citoyens sans ressources, de l'autre un pouvoir « archi militarisé », avec une police secrète impitoyable.

L'année suivante, ne pouvant plus étudier dans une Université officielle, je recommençai ma formation universitaire à la Faculté Catholique de Kinshasa. C'est à la fin de mon premier cycle que je rejoignis la Compagnie de Jésus.

Passion pour Dieu

Marqué par les affres de la dictature, j'étais constamment habité par une préoccupation : « Que faire pour sortir mon peuple, mon pays et me sortir moi-même de cette marginalisation ? ».

Plusieurs instances avaient fait le procès du régime de Mobutu ⁽¹⁾. Mais dans le concret, la situation ne faisait qu'empirer. J'entrai donc au noviciat avec la conviction qu'il fallait qu'un jour les choses changent. Je me demandais en moi-même si le choix que je venais de faire : « *Passion pour Dieu* » était la meilleure façon de rester solidaire avec mon peuple : « *engagement pour l'homme* ».

Quelle ne fut ma satisfaction en découvrant entre autres, au début de ma formation, le contenu du décret 4 de la trente-deuxième Congrégation Générale ! L'étude de son contenu fut un moment capital dans mon cheminement et il est devenu l'instance unificatrice de mes deux aspirations, me fournissant aussi une solide argumentation en faveur d'un engagement qui essaiera désormais de maintenir constamment unis ces deux pôles de la spiritualité ignacienne.

A la fin de mes études de théologie (1992) je sentis le besoin d'incarner cela dans des actions concrètes. Avec quelques amis, nous créâmes une ONG d'inspiration chrétienne pour la défense des droits de l'homme et l'éducation civique, dénommée « Groupe Jérémie » ⁽²⁾, organisation qui, dans le but de s'opposer à la dictature, opérait ouvertement et utilisait comme méthode la non violence active et évangélique (Sensibilisation, pétitions, sit-in, marches, etc...).

Cette époque fut la plus belle pour notre engagement en faveur de la démocratie et pour un bon gouvernement. Le régime de Mobutu était affaibli et plus d'un observateur annonçait déjà la fin de la dictature.

En 1994, tous ces efforts locaux ont été anéantis par les conséquences de la guerre et du génocide dans le pays voisin, le Rwanda.

La crise dans la Région des grands Lacs africains

Le 6 avril 1994, l'avion du président rwandais est abattu à Kigali. Il s'en suivra une guerre qui déversera sur le territoire congolais plus de 2 millions de réfugiés.

En tant que leader de la société civile dans la ville frontalière de Bukavu (Est de la RDC), je me trouvai au cœur de ce drame humain. La JRS vint à notre secours en ouvrant un premier projet dont j'eus la charge. Mais les efforts pour stabiliser la situation connurent un résultat limité. En effet, la ville de Bukavu comptait 250.000 habitants. Mais elle reçut en 15 jours plus de 350.000 réfugiés. Ce phénomène provoqua la congestion de tous les services publics. Toute la vie sociale fut bloquée. C'est à ce moment précis que j'expérimentai les limites d'un travail sur les conséquences d'une crise et non sur ses causes. Je passais mes journées à organiser des camps de réfugiés, à distribuer de la nourriture, à lutter contre les épidémies, à encadrer les orphelins et à soigner les blessés. Mais chaque jour le travail était plus difficile que la veille...les besoins étaient énormes et les moyens humains et financiers très limités.

Cette crise était un défi pour notre foi. En effet, comment justifier que dans un pays à majorité chrétienne, les choses se soient passées comme on le vivait ?

Cette situation rendait aussi bien insignifiante notre propre charité, ébranlant profondément notre conscience.

C'est après cette douloureuse expérience des limites de la générosité et de la bonne foi que ma province m'offrit l'opportunité d'aller me former en Sciences politiques, à l'Institut de Formation Politique « Pedro Arrupe » de Palerme, en Italie.

En 1995, quand j'ai quitté Bukavu, la situation était désespérée. Le génocide venait de causer plus de 500.000 morts au Rwanda; le Burundi était en pleine guerre civile. Le Zaïre (actuellement RDC) était déstabilisé par la présence sur son territoire de plus de 2.000.000 de réfugiés rwandais. L'ouragan avait fauché des vies humaines qui m'étaient chères. Mgr Christophe Munzihirwa sj fut assassiné le 29 octobre 1996, lors du rebondissement de la crise, cette fois-ci en RDC.

Interpellé par cette situation chaotique, je me suis mis à réfléchir plus systématiquement et méthodiquement sur ce qui pouvait être fait pour contribuer à ramener la paix, la stabilité, un gouvernement digne de ce nom et le progrès dans mon pays et dans la sous-région.

Comme la région est constituée de plus de 90 % de chrétiens, j'ai consacré la première année de mes recherches à étudier la doctrine de l'engagement sociopolitique de l'Eglise³. Ayant découvert que la foi chrétienne était malgré tout un levier puissant à même de travailler pour un monde meilleur, j'ai consacré la deuxième année de mes études à rechercher ce que pourrait être la mission de l'Eglise en Afrique et particulièrement en RDC. J'ai élaboré plusieurs pistes d'actions que jusqu'à présent je n'ai pas fini d'explorer ni de mettre en pratique.

En 1997, je suis rentré au pays, mieux préparé pour contribuer à affronter la crise multipolaire que traversait la sous-région des Grands Lacs. Tandis qu'une seconde guerre éclatait en août 1998, nous créons en octobre 1998, avec un groupe d'amis, le *Réseau d'organisations d'inspiration chrétienne pour la défense des droits de l'homme et l'éducation civique (RODHECIC)*⁴. Ce réseau comprend aujourd'hui 75 organisations membres et 102 organisations partenaires, dispersées sur les 2.345.000 Km² de la RDC.. L'objectif était de créer une synergie entre les organisations engagées au nom de leur foi pour la transformation de la société. Travaillant en étroite collaboration avec le centre d'Etudes pour l'action sociale (CEPAS), je fus appelé en 2003 à en animer le secteur sociopolitique.

Mes joies et mes peines, et les Massacres de Kisangani

Dans ce travail, j'ai connu des moments de joie et d'autres de découragement. En effet, du 14 au 15 mai 2002, la ville de Kisangani a connu un des plus horribles massacres de l'histoire de notre pays. Un escadron de la mort débarqua dans cette ville. Il procéda au massacre des populations civiles, à l'exécution des militaires, suivie de leur mutilation. Les corps décapités et éventrés, fourrés dans des sacs ensanglantés, furent jetés dans le fleuve par ce commando, du haut du pont Tshopo.

Grâce au réseau d'organisations et aux personnes qui étaient sur place, utilisant moi-même un téléphone satellitaire, je fus un des principaux relais des cris de désespoir du peuple martyr de Kisangani. Me situant hors de portée des bourreaux, j'alertai l'opinion nationale et internationale dans les premières minutes qui ont suivi le début des tueries. Je publiai heure

par heure plusieurs rapports circonstanciés et des communiqués de presse dénonçant cette situation et indiquant les noms des principaux bourreaux ainsi que l'identité des victimes. Cette action a permis d'arrêter à temps les massacres qui, en moins de 48 heures, avaient déjà provoqué plus de 250 morts parmi la population civile. Et pour la première fois il fut possible de repérer d'où venait l'escadron de la mort, de savoir combien ils étaient et le nom de ses chefs.

A la suite de toutes ces informations, les Nations Unies ont envoyé deux missions d'enquête de haut niveau qui ont demandé que les commanditaires de cette tuerie soient arrêtés et transférés devant la justice.

Mais jusqu'à présent ces personnes n'ont jamais été inquiétées. Au contraire: certaines se retrouvent aujourd'hui, grâce à l'accord de paix, à des postes de responsabilité. Quelques uns d'entre eux ont plus d'une fois essayé de nuire aux témoins oculaires que nous avons aidé à s'échapper, ainsi qu'à nous même.

Deux jésuites (les Pères Xavier Zabalo et Guy Verhaegen) qui vivaient à Kisangani, avaient été brutalisés durant ces événements.

Conclusion

Aujourd'hui, avec la mise en place du gouvernement d'Unité Nationale et les perspectives d'élections libres, notre travail se développe sur deux axes :

- ♦ la préparation de la population à se réapproprier de sa destinée par un choix électoral éclairé et responsable,
- ♦ La formation d'un leadership politique et social au sein des confessions religieuses.

— PASSION POUR DIEU ET ENGAGEMENT POUR L'HOMME —

Certes, la situation reste difficile, mais notre passion pour Dieu et notre engagement pour l'homme sont un feu que personne ne pourra jamais éteindre.

¹ Lire : appel au redressement de la nation, déclaration des Evêques du Zaïre, 1 juillet 1978. "Notre foi en l'homme image de Dieu", déclaration du comité permanent des Evêques du Zaïre, 2 juillet 1981.

² www.groupe-jeremie.org

³ Rigobert Minani, Existe-t-il une doctrine socio-politique de l'Eglise ?, Kinshasa, Cepas, 200, 208 pages

⁴ www.rodhecic.org

REFLEXIONS THEOLOGIQUES

Une relecture théologique des témoignages de vie

LES JESUITES : EMBOURGEOISES OU AMIS DES PAUVRES ?

Michael Hainz, S.J.
*Directeur adjoint
de l'Institut Social
Munich - Allemagne*

**UNE REFLEXION SPIRITUELLE
SELON UNE PERSPECTIVE EUROPEENNE**

En lisant les récits de mes compagnons jésuites et de nos collaborateurs, je me suis senti motivé et inspiré. Car non seulement ils nourrissent mon aspiration à devenir chaque jour davantage (*magis*) un bon compagnon de « Jésus pauvre », mais ils me montrent aussi de façon existentielle comment y parvenir. Merci pour ces témoignages ! Présenter ces biographies socio-spirituelles est le premier pas de ce que saint Ignace appelle l'« amour », et qui consiste à « donner et communiquer à celui qu'on aime ce qu'on a et ce qu'on est » (ES 231). Je voudrais y en ajouter un second correspondant, afin que nous puissions mieux comprendre ensemble cet amour dans la communication mutuelle.

*Être avec les pauvres et avec Jésus-Christ,
pauvre et humble*

Il n'est pas surprenant qu'en racontant leur histoire, les jésuites européens, ainsi que les autres jésuites et amis, se soient centrés sur la personne de Jésus pauvre et humble (Alemany), au sens de la deuxième semaine des Exercices spirituels (ES 98, 146). La principale motivation que l'on retrouve dans ces récits est celle de le suivre d'aussi près et aussi concrètement que possible. Cette identification personnelle avec Jésus Christ pauvre et humilié les conduit à approcher les pauvres d'aujourd'hui et à devenir leurs amis, car Jésus – et Inigo ! – a fait de même. Mais loin de s'arrêter à l'aspect moral de cette démarche, ces récits mettent surtout l'accent sur la grâce d'acquérir une plus grande familiarité

— LES JESUITES : EMBOURGEOISES OU AMIS DES PAUVRES ? —

avec Jésus au contact des pauvres. C. Herwartz, par exemple, nous raconte comment il a saisi le sens du message biblique dans le tram qui l'amenait auprès des journaliers et comment il a trouvé Jésus Christ en partageant les privations et le mépris dont ses compagnons de travail faisaient l'objet, et en rompant le pain avec eux. Travailler et vivre avec les pauvres nous pousse à croire au Seigneur qui est présent parmi nous, et qui nous instruit, rompt le pain avec nous, et partage avec nous sa joie et sa paix.

Dans ces témoignages, trois expressions reviennent souvent (« être avec », « les pauvres », « Jésus Christ pauvre et humble ») pour indiquer le point central de cette expérience : *Être avec les pauvres est un signe et un moyen (un sacrement) pour approcher Jésus Christ pauvre et humble.* Une

*Être avec les pauvres est
un signe et un moyen
(un sacrement) pour
approcher Jésus Christ
pauvre et humble*

action humaine – s'efforcer d'être chaque davantage « avec » les pauvres, jusqu'à « vivre avec » eux ou à leurs côtés (« *estarcón* », « *vivir-con* », Alemany) – est considérée comme une condition préalable à la grâce de la révélation du Seigneur présent parmi nous. Ainsi, le langage utilisé par nos compagnons ne met pas l'accent sur les initiatives *en faveur* des pauvres, telles que lancer des projets sociaux ou entreprendre des batailles politiques, mais montre que le plus important, c'est d'*être avec les pauvres*, et de devenir ainsi d'une

certaine façon (par exemple, comme le dit Bingham, par la prière) comme eux.

Cette démarche humaine consiste à aller vers les pauvres, à entrer en contact avec eux, à devenir proche d'eux, à être touchés et accueillis par eux. Cela correspond exactement au style de vie d'Inigo tout de suite après sa conversion, lorsqu'il a pris ses distances par rapport au monde confortable de la cour d'Espagne et de la maison de son frère, et s'est mis à se vêtir comme un pauvre, à mendier et à vivre comme eux dans les hospices et autres lieux semblables. Dans les récits européens, cet engagement en faveur des pauvres se réalise en s'insérant, en vivant et en travaillant dans une paroisse pauvre (Alemany, Bingham), ou en les hébergeant dans une communauté interreligieuse d'un quartier pauvre de Berlin (Herwartz). Ces deux approches sont influencées par la tradition des prêtres ouvriers. Ailleurs, d'autres formes d'engagement en faveur des pauvres sont

mentionnées. Ryan cite l'exemple de la recherche en sciences sociales ; Isamu y ajoute la vie en communauté et le travail pour le JRS. D'autres récits indiquent le travail pastoral itinérant en Amazonie auprès des populations indigènes (Lopez), l'accompagnement des victimes de la violence au Congo (Minani), ou celui des victimes du système des castes en Inde (D'Lima).

Comme grâce et comme fruit spirituel de cet engagement en faveur des pauvres, nos compagnons parlent d'une familiarité croissante avec Jésus. Nous pouvons y déceler un processus dynamique intégré selon la deuxième semaine des Exercices spirituels : celui qui prie (jésuite ou collaborateur) désire suivre de plus près Jésus Christ pauvre et humble. Cette aspiration motive son engagement en faveur des pauvres, et le conduit à rencontrer des travailleurs, chômeurs, toxicomanes, jeunes en situation de précarité, personnes âgées ne disposant que d'une maigre retraite ou immigrants (pour prendre les exemples européens). Là, Jésus Christ révèle sa présence, et grâce à eux, la familiarité avec lui grandit.

***Exclusion, mort et présence du Seigneur ressuscité :
la trilogie incarnation, crucifixion et résurrection***

Certaines traditions catholiques se concentrent entièrement sur la réalité de la croix, par exemple dans les processions de la Semaine Sainte en Espagne, ou dans les durs labeurs religieusement plausibles des campagnes polonaises. Depuis Vatican II, il est devenu « politiquement correct », dans la théologie catholique, d'unir expressément ces deux aspects, crucifixion et résurrection (*pascha-mysterium*), ce qui, en matière de spiritualité, se traduit parfois en pratique par une perte d'enthousiasme, par un mélange peu inspirant. On découvre une caractéristique bien diverse et vraiment ignatienne dans les récits, qui intègrent la trilogie incarnation, crucifixion et résurrection (notamment celui de Lopez). En suivant le cours des méditations ignatiennes à partir de la deuxième semaine, l'intégration explicite du mystère de l'incarnation (ES 101 ss.) semble revêtir un sens pratique et spirituel profond, qui se traduit en particulier par un engagement accru en faveur des pauvres. Cela doit être considéré :

1. D'abord, comme *analogie*. À l'image de la *kénose* de Jésus Christ, de son renoncement à la sphère parfaite de Dieu, de sa « dégradation et humiliation » pour entrer dans un monde « étranger », corrompu, lieu

— LES JESUITES : EMBOURGEOISES OU AMIS DES PAUVRES ? —

d'esclavage, en se faisant l'égal des hommes (Phil 2, 6-8), l'initiation au monde des pauvres consiste à abandonner un monde riche et sûr pour entrer dans un monde culturellement étranger, « sale », déchu.

2. Ensuite, comme *processus*. Garder l'incarnation présente à l'esprit inspire le processus progressif et infini consistant à s'avancer toujours davantage dans le monde étonnamment différent des pauvres – un processus d'apprentissage et de compréhension, en étant accueilli par les pauvres et devenant chaque jour un peu plus proche d'eux, de leurs conditions de vie, avec la lumière inespérée de la présence du Seigneur. Cette orientation suivant le processus d'incarnation contribue à éviter les approches à court

terme, se limitant à une seule intervention, et favorise un engagement constant et sérieux en faveur des pauvres, à l'image de Jésus et d'Ignace. L'une des différences entre les récits européens et ceux qui racontent, par exemple, le travail auprès des dalits en Inde ou des indios en Amazonie pourrait être que ce dernier semble nécessiter un

*les récits, intègrent
la trilogie incarnation,
crucifixion et résurrection*

processus plus radical d'apprentissage culturel et interreligieux (Lopez, Herbert).

L'approche en faveur et avec les pauvres, expressément qualifiée d'*exegesis* du pèlerinage d'Ignace (Herwartz), est en quelque sorte une « descente » : les jésuites et leurs amis qui prennent au sérieux cette kénose, cette façon de devenir proche des pauvres, vivent eux-mêmes, comme les pauvres, l'exclusion, l'abaissement, le mépris (Herwartz), l'aliénation (D'Lima) et le fait d'être « persona non grata » (Bingham) – même auprès de leurs compagnons jésuites ! En outre, les apôtres sont touchés par les souffrances des pauvres, par exemple par le fait que les immigrés n'ont aucun droit, par la solitude des personnes âgées, par les accusations de faute personnelle portées contre les chômeurs (Alemany) et par l'expérience des multiples formes de « mort » (Boyle, Alemany). Bien souvent, ils ont la sensation que « la divinité se cache » (ES 196), et ils ne peuvent que mettre leur confiance dans « l'office de consolation » que Jésus Christ exerce auprès de ses disciples (ES 224). Et cela se produit ! Jésus, qui a lui-même outrepassé les barrières sociales et religieuses et qui, pour cette raison, a été traité comme un criminel, marche comme le Seigneur ressuscité aux côtés des pauvres et

de ses disciples, « prie » à travers ses disciples, en les aidant – et en aidant les autres – à découvrir sa présence dans la mission des jésuites (Herwartz). W. Ryan, un spécialiste des sciences sociales, décrit de façon convaincante comment il a découvert que le Christ ressuscité « amène toute la création à son accomplissement eschatologique », et que son Esprit a répandu en lui la paix, « même au milieu des tempêtes de surface ». Tout cela, dit-il, « se fonde sur une attitude constante de gratitude, soutenue par la prière à la Trinité pour lui demander la grâce d'être aux côtés de Jésus et de porter sa croix, pour la re-création du monde et [...] en particulier pour les pauvres », et aussi sur « une prière fréquente pour voir et trouver Dieu présent et agissant en moi et dans les autres, en toute circonstance ». Ainsi, la démarche ignatienne qui débute avec la deuxième semaine oriente non seulement vers la résurrection, mais aussi vers l'infusion de l'Esprit Saint.

Discernement et prière

Les divers récits soulignent l'importance et la fécondité du discernement personnel et communautaire, comme moyen pour découvrir comment suivre Jésus Christ de façon plus authentique dans l'engagement pour les pauvres. Le discernement personnel a aidé un apôtre comme Bingham à prendre au sérieux non seulement la bataille pour les autres, mais aussi ses propres besoins personnels, et donc à se nourrir des dons concrets du Dieu d'amour – fondement de notre vie et des Exercices spirituels. À travers le discernement avec les membres d'une paroisse pauvre et avec les organisations locales, Alemany a appris à ne pas céder à l'attrait de l'efficacité immédiate et à ne pas se fier uniquement aux moyens humains. À intervalles réguliers, entre ses voyages en bateau, l'équipe pastorale itinérante en Amazonie (formée d'hommes et de femmes de différentes spiritualités) prend dix jours de « temps de contemplation », dit Lopez, pour se ressourcer et mieux découvrir l'appel de Dieu en « discernant des visages concrets ». N'ayant pas été en mesure d'empêcher une expulsion au Laos, Isamu « a prié et prié », et ce cas, comme d'autres, s'est « résolu miraculeusement ». La leçon à tirer de tous ces récits est que plus les apôtres prennent du temps régulièrement pour le discernement et la prière, plus l'apostolat (social) jésuite sera fécond. Ces récits, notons-le, s'inscrivent en faux contre l'idée selon laquelle les jésuites engagés dans l'apostolat social « ne prient pas ». Si des tendances de ce genre ont existé dans le passé, elles

— LES JESUITES : EMBOURGEOISES OU AMIS DES PAUVRES ? —

sont surmontées aujourd'hui par la volonté concrète de « cultiver le spirituel », comme le dit Alemany.

Formes collectives de rédemption

Ces récits d'apostolat social livrent un témoignage contre-culturel : on ne peut pas vivre une vie pleine de sens, de joie et de salut dans un *one-man-show* visant à instaurer un mode de vie satisfaisant et matériellement aisé pour soi-même. En revanche, vivre pour et avec une multitude d'amis, en cheminant ensemble, est considéré comme un « privilège », une « présence privilégiée de l'Esprit Saint » (Alemany). En réfléchissant sur les aspects communautaires de la rédemption qui reviennent fréquemment dans ces récits, deux points m'ont frappé : en premier lieu, la disparition de la notion de « justice » et, de ce fait, le caractère différent de l'eschatologie ; et en deuxième lieu, le silence sur l'Eucharistie. Dans ces récits, j'ai ressenti

*plus les apôtres prennent du
temps régulièrement pour le
discernement et la prière, plus
l'apostolat (social) jésuite
sera fécond*

l'absence de l'Eucharistie. Lorsqu'on travaille dans l'apostolat social, la célébration de ce saint sacrement est pourtant essentielle. Avancer toujours davantage sur le chemin d'amour oblatif de Jésus Christ et être uni à lui, entendre la parole de Dieu et discerner les conditions de

vie à la lumière de celle-ci, se mettre à l'école du type de communauté de Jésus, ouverte aux pauvres et aux pécheurs, tout cela est bien exprimé dans l'image du repas pris en commun. Et cette « forme » de repas en commun est certainement un signe et une anticipation de l'espérance, de la vie éternelle, à laquelle les modèles de réalité sociale actuels devraient renvoyer autant que possible. Assurément, la célébration quotidienne de l'Eucharistie donne à mon engagement dans l'apostolat social l'exemple, l'espérance et la force dont il a besoin. Nous sommes tous appelés – et pas seulement moi – à être les enfants du Dieu unique et à être rachetés.

Un regard rétrospectif sur les années 1969-74 montre que le « combat pour une société plus juste » peut être vu comme « signe et anticipation du

Royaume promis » (Alemany). Dans les réflexions plus récentes, je n'ai pourtant pas trouvé de référence explicite au terme « justice ». Il semble avoir été remplacé par « être » ou « vivre avec les pauvres ». De ce fait, l'idée d'une eschatologie collective liée aux conditions sociales de ce monde semble également s'être estompée. Je me demande si un jésuite engagé dans le social s'exprimerait en des termes aussi énergiques que ne le fit celui qui était encore le cardinal Joseph Ratzinger, et qui déclarait, dans une interview donnée en 1994 : « L'objet de notre espérance n'est pas un monde futur meilleur, mais la vie éternelle » (*Salz der Erde*, 126, traduction libre). Ainsi formulée, cette affirmation pourrait être mal interprétée au sens d'une rédemption purement individualiste, détachée de ce monde. Mais cette interprétation ne conviendrait ni à la conception principalement sociétale et concrète de la rédemption de l'Ancien Testament, ni aux guérisons et aux repas pris en commun de Jésus, « véritables symboles » du Royaume. Pour paraphraser l'eschatologie limitée implicite de certains nouveaux mouvements spirituels : « Nous sommes appelés à nous aimer les uns les autres. Mais comme cet amour mutuel ne peut être vécu que dans une communauté chrétienne, et pas dans le monde (incapable d'y répondre de façon adéquate), nous cultivons (uniquement) notre communauté ». Dans un monde individualiste où les chrétiens engagés sont perçus comme des minorités dispersées, une telle eschatologie peut être considérée comme plausible. Mais la théologie chrétienne, et en particulier la théologie trinitaire ignatienne, appelle ceux qui la suivent à l'espérance, à la prière, et à l'action pour que toute chose (y compris les sphères socioculturelle, économique et politique) se fasse pour la « plus grande gloire de Dieu » (*omnia ad maiorem Dei gloriam*). Cela comprend donc nécessairement une eschatologie collective, « liée » d'une certaine façon au progrès et au développement socioculturel, économique et politique (cf. *Gaudium et Spes* 34, 38, 45). Nous les jésuites aspirons, prions et oeuvrons en vue de la rédemption personnelle et collective, et nous croyons par conséquent dans une eschatologie qui embrasse tout, à l'opposé du *Zeitgeist* individualiste, dont le cardinal Joseph Ratzinger a contesté l'anthropologie libérale de façon si convaincante en 1994 (*Salz der Erde*, 178-180).

Pistes prometteuses pour l'avenir

De ces récits j'ai tiré cinq idées novatrices susceptibles de revitaliser l'apostolat social de la Compagnie de Jésus.

— LES JESUITES : EMBOURGEOISES OU AMIS DES PAUVRES ? —

1. Saint Ignace, qui se décrivait comme un « pèlerin », nous a appelés à suivre l'exemple de Jésus et de ses apôtres itinérants. En comparant le récit du P. Lopez sur la mission itinérante en Amazonie, ou celui de C. Herwartz qui parle d'être « à la maison de façon itinérante », avec les conditions de vie stables et confortables que de nombreux jésuites connaissent en fait, du moins en Europe, je suis convaincu qu'une conversion à un *style de mission plus itinérant* et, de ce fait, à un *style de vie plus pauvre et moins sécurisé* se traduirait par un apostolat plus fécond, des communautés crédibles, et des apôtres actifs et authentiques.

2. Un exercice concret pour entrer dans cette itinérance de pauvreté peut être trouvé dans l'innovation spirituelle appelée « *Exercices spirituels dans la rue* » (Herwartz). Ce modèle de retraites au coeur des grandes villes, qui prend au sérieux le mode de vie d'Ignace pauvre et citadin lorsqu'il mit au point ses Exercices spirituels à Manersa, a également contribué à la fécondité des Exercices spirituels faits par les premiers compagnons d'Ignace.

3. En outre, je considère les activités réalisées dans un contexte inter-dénominationnel ou multi-religieux comme des champs d'apostolat (social) prometteurs. Le fait que les jésuites jettent des ponts entre des confessions hostiles (Irlande du Nord, cf. Bingham), voient dans leurs colocataires musulmans des « maîtres spirituels » (Herwartz), ou assument comme leur tâche propre l'amitié et la connaissance théologique des autres religions (par ex. la communauté jésuite d'Ankara) doit être considéré comme un « vrai symbole » du « un seul Dieu et père de tous » (Eph 4,6).

4. À ce propos, certains récits, comme ceux de Bingham et de Herwartz, font allusion à la dimension globale de notre apostolat social. Il est clair qu'une *mondialisation de l'apostolat social jésuite* (par ex. le JRS) renforcée et institutionnalisée correspondrait mieux à la méditation de saint Ignace sur l'incarnation (ES 111 ss.), à l'image qui lui était chère du « corps universel de la Compagnie » (Const. 135 et passim), et au critère apostolique indiqué dans les Constitutions (622). Qui d'autre, sinon le corps dynamique, relativement compétent et universel de la Compagnie de Jésus, est en mesure d'agir dans l'Église comme « signe et moyen » efficace de l'unité économique, politique et – en un certain sens – socioculturelle de tout le genre humain ?

5. Le P. Alfred Delp S.J. (1907-1945), un martyr jésuite attachant mis à mort par le régime nazi à cause de son engagement et de sa résistance inter-dénominationnelle, disait que le bourgeois est un « être humain vis-à-vis duquel même l'Esprit Saint est, pour ainsi dire, perplexe et ne peut pas trouver d'accès, car tout est bloqué par les sécurités et les assurances bourgeoises » (*Gesammelte Schriften*, vol. IV, p. 299, traduction libre). Comment les jésuites et leurs amis éviteront-ils de s'embourgeoiser ? Une réponse très claire est fournie par les récits : en s'efforçant d'être les amis des pauvres ! Afin qu'un contact permanent puisse s'instaurer non seulement dans le domaine social, mais comme dimension sociale de notre identité jésuite, autrement dit avec la participation de tous les jésuites et de leurs collaborateurs, je propose d'institutionnaliser le conseil donné par saint Ignace aux théologiens jésuites au Concile de Trente en 1546. Dans sa lettre à Jay, Lainez et Salmeron, il leur demande, en plus de leur tâche principale de pères conciliaires, de – entre autres – enseigner aux enfants, donner le bon exemple, et visiter les pauvres dans les hospices (MI Epp. I, 386-389). En accompagnant les étrangers en attente de leur rapatriement dans un centre de rétention allemand et en prenant leur défense, j'acquies une plus grande crédibilité apostolique et un sentiment plus clair d'appartenir à Jésus Christ. Par un engagement à temps partiel de ce genre, nous nous ancrions dans la réalité des pauvres et nous partageons la promesse selon laquelle « l'amitié avec les pauvres fait de nous les amis du Roi éternel » (34^e GC, D. 2, n. 8).

SPIRITUALITE IGNATIENNE ET APOSTOLATS POUR LA JUSTICE SOCIALE

Claudio Burgaleta, S.J.

Directeur adjoint

de "RENEW international"

Morristown, NJ - EE. UU.

Introduction

J' imagine que ce qui m'est demandé dans cet article, c'est de réfléchir dans une perspective théologique sur les témoignages ou récits rassemblés par le *CIS* provenant de jésuites et de partenaires laïcs engagés dans le monde entier dans différents apostolats, en discernant comment la spiritualité ignatienne informe ces apostolats. Par réflexion théologique, j'entends l'examen critique d'une situation ou d'un événement (ici, les témoignages réunis par le *CIS*) à la lumière du Verbe de Dieu, Jésus Christ, et des diverses sources que son Église a utilisées au cours des siècles pour comprendre, célébrer, et être guidée par sa personne et vivre son message.

Le but de cette réflexion théologique, telle que je la pratique, est de déceler plus clairement comment Dieu est à l'oeuvre dans le monde à travers l'Esprit de Jésus. C'est un exercice qui demande de découvrir aussi bien les surprenantes effusions de grâce que les résistances et les barrières personnelles et structurelles opposées aux efforts de Dieu pour nous enrôler sous l'étendard de son Fils, la croix, symbole et signe de la victoire de Dieu sur le péché et sur la mort.

Dans ce but, répondant à la suggestion des éditeurs de ce numéro, j'ai divisé mon commentaire en plusieurs parties. Je commencerai par un aperçu théologique général sur les récits que j'ai lus, pour montrer ensuite que différents aspects de la spiritualité jésuite sont présents dans ces mêmes témoignages, et examiner enfin quelques lacunes que j'y ai noté. En conclusion, je mettrai en évidence ce que je considère

comme les apports de ces récits à la vie de l'Esprit et aux autres apostolats de la Compagnie.

Aperçu théologique général sur ces témoignages

Les dix témoignages ou récits que j'ai lus relatent diverses expériences ministérielles et religieuses qui ne prétendent nullement présenter un traité théologique ou une théologie dogmatique ou systématique. Néanmoins, à la base de ces différents récits, on découvre une perspective théologique commune : ils expriment la foi et l'engagement personnel au « Dieu de bonté et de justice [qui] vient vers nous en Jésus », pour reprendre une expression de Paul Caspersz, S.J..

Intimement lié à la création, ce Dieu révélé en Jésus continue, par l'intermédiaire de l'Esprit de Jésus, à la conserver et à l'orienter selon le plan de Dieu. L'exemple et l'Esprit de Jésus inspirent en particulier des hommes et des femmes pieux, chrétiens et non chrétiens, qui continuent la mission de Jésus, consistant à annoncer et à établir une société plus juste et plus humaine parmi les hommes. Loin d'être une tâche prédéterminée, l'engagement de travailler ensemble à l'avènement du projet de Dieu sur la création concerne personnellement chaque homme sous la forme d'une invitation à suivre Jésus comme son disciple, et demande à tous ceux qui entendent l'appel de Jésus de discerner attentivement le moment, le lieu et les circonstances que cet appel comporte.

Dans la plupart de ces récits, prédomine une christologie qui met l'accent sur le combat pour la paix et la justice en leur temps. Néanmoins, la divinité du Seigneur y apparaît aussi, par exemple dans la citation de Michael Bingham, S.J., sur la kénose, dans l'hymne de saint Paul aux Philippiens. Bingham réfléchit sur l'abaissement du Verbe pour décrire l'expérience qu'il a vécue dans son travail auprès des pauvres, où il a appris à discerner tous ses choix selon le point de vue des pauvres. S'il manque, à mon avis, un langage explicitement affectif pour décrire la relation que vivent les auteurs des récits avec le Seigneur, leur insistance sur la façon dont les pauvres leur ont révélé ce qu'il y a de meilleur dans le genre humain, me fait penser à la grande grâce décrite en Matthieu : identifier et rencontrer le Christ dans les *anawim*. Dans le droit fil de la spiritualité exprimée en Mt 25,25 ss., ces récits voient dans les pauvres et les exclus un sacrement du Christ.

Le dernier aspect que je voudrais souligner dans cet aperçu théologique général sur ces témoignages est leur dimension eschatologique.

La conscience des limites de tout projet politique ou institutionnel visant à réaliser la plénitude de vie du royaume de Dieu caractérise ces récits, en particulier ceux d'Alvaro Alemany, S.J., et de Godfrey D'Lima, S.J. Cette conscience leur vient des batailles longues et ardues auxquelles ces hommes et ces femmes ont consacré leur vie. Mais elle leur vient aussi de vision spirituelle du royaume de Dieu, qui contient une promesse de miséricorde et de compassion, humainement impossible sans l'action transformatrice de la grâce. En fait, cette dimension eschatologique a été pour moi l'une des grandes surprises de ces récits car, à la différence des réflexions libérationnistes antérieures, ils sont exempts de toute jérémiade réductionniste contre les riches et de toute rhétorique romantique sur les pauvres.

Aspects de la spiritualité jésuite dans ces témoignages

Comme on pouvait s'y attendre, la spiritualité jésuite apparaît fréquemment dans ces témoignages. En premier lieu, on y trouve le legs des Exercices spirituels, et en particulier sa pédagogie consistant à déceler les mouvements de l'esprit, son langage de combat spirituel et de liberté spirituelle. Les règles du discernement des esprits sont invoquées pour mieux comprendre non seulement la vie intérieure, mais aussi les turbulences d'un apostolat engagé dans un combat contre l'injustice, le

*une promesse de miséricorde
et de compassion,
humainement impossible
sans l'action transformatrice
de la grâce*

but étant d'appliquer ces règles pour devenir un contemplatif en action. Dans cet apostolat de transformation sociale, une aide déterminante semble provenir de la liberté spirituelle ou indifférence caractéristique du premier Principe et Fondement, et de la solidarité vis-à-vis des pauvres exprimée par le Christ dans la contemplation de l'appel du roi temporel. Les témoignages d'Alvaro Alemany, S.J., et de Fernando Lopez, S.J., m'ont paru particulièrement éloquents en ce sens.

En outre, la manière de procéder du Christ exprimée dans la méditation des deux étendards (pauvreté, ne pas offrir de résistance aux

insultes, et humilité, à l'opposé de la logique de l'ennemi de la nature humaine – richesses, honneur, orgueil) trouve une résonance particulière dans la vie de la plupart des auteurs. Leur apostolat auprès des pauvres reflète l'école de pensée selon laquelle les Exercices sont un processus de conversion qui culmine dans l'élection ou réforme de vie. Ici, l'élection est ce processus qui consiste à choisir et à être choisi par les pauvres, avec tous les renoncements que cela implique et avec la naissance à une vie nouvelle d'engagement et d'amitié avec les pauvres, un apostolat semblable à celui de Jésus. Je recommande en particulier le récit de Godfrey D'Lima, S.J., comme illustration de ces aspects des Exercices.

L'autre grande perspective heuristique qui considère les Exercices comme une école de prière et d'union croissante avec Dieu est également présente dans ces témoignages, comme l'indique bien la formulation classique faite par William Ryan, S.J., du lien entre la spiritualité de saint Ignace et le travail pour la justice sociale : « Pour moi, le pont entre justice et union avec Dieu repose sur une recherche persévérante de la liberté spirituelle. Cette recherche est fondée sur un sentiment de gratitude constante, et soutenue par la prière à la Trinité pour lui demander la grâce d'être aux côtés de Jésus qui porte sa croix pour la re-création du monde et de tous ses habitants – en particulier les pauvres ; ainsi que par la prière fréquente pour voir et trouver Dieu présent et agissant en moi et dans les autres en toute circonstance, et pour que mon *suscipe* soit accepté ».

Si ces références aux Exercices spirituels dans les récits renvoient directement à la spiritualité de saint Ignace et à l'apostolat pour la justice sociale dont il a été question plus haut, d'autres aspects liés à la spiritualité de la Compagnie apparaissent également dans ces témoignages. La plupart d'entre eux s'inspirent du mouvement de renouveau lancé aux CG 31 et 32 et mis en oeuvre à l'époque où le P. Pedro Arrupe, S.J., était général (1965-1983). Parmi eux, je note les références à la vie communautaire comme compagnonnage et amitié dans le Seigneur (Suzanne Geaney), le discernement collectif (Fernando Lopez, S.J.), le dialogue interreligieux (Tony Herbert, S.J.), et l'inculturation (Ricardo Falla, S.J., Tony Herbert, S.J.)

Même s'il ne s'agit pas de thèmes proprement ignatiens, les auteurs s'y réfèrent à la manière ignatienne, c'est-à-dire qu'ils les mentionnent dans leur dimension spirituelle, telle qu'elle est développée dans les documents de la Compagnie, et dans le cadre de leur combat pour la justice sociale. Ces termes montrent que les auteurs sont bien conscients de la complexité

de leur apostolat. Affronter cette « crise multi-polaire », pour reprendre une expression de Rigobert Minani, S.J., est l'objet de leur apostolat social et des diverses stratégies et ressources utilisées pour y répondre.

Lacunes dans les témoignages

Deux éléments importants et authentiquement ignatiens de la spiritualité des pauvres que j'ai souvent rencontrés dans mon apostolat auprès des immigrés latino-américains aux États-Unis brillent par leur absence dans les témoignages présentés, à savoir le rôle de Marie et l'Eucharistie. En outre, on n'y trouve guère de mention explicite au partage de la spiritualité ignatienne avec d'autres, comme élément constitutif de la plupart des apostolats décrits dans les témoignages.

La place de Marie dans la vie de saint Ignace, dans ses principales contemplations et dans divers colloques des Exercices, a fait de la dévotion à cette sainte une composante essentielle de la spiritualité de la Compagnie au cours des siècles. D'après mon expérience, elle occupe une place tout aussi centrale dans la piété des pauvres. Il est donc curieux qu'aucune mention n'y soit faite dans ces témoignages, pas même à la proclamation du *Magnificat* de l'évangile de Luc, dans lequel les théologiens de la libération voient l'annonce d'un ordre social plus juste. De même, lorsqu'il est question de l'expérience de Dieu et de la spiritualité ignatienne chez les femmes, on peut noter l'absence de référence au langage sexiste que l'on trouve dans certaines parties bien connues des Exercices, en particulier dans les règles pour le discernement des esprits de la deuxième semaine, et au défi qu'il a représenté pour les femmes désireuses de vivre le charisme ignatien, notamment à la lumière du décret de la CG 34 sur la condition de la femme.

Le fait que l'Eucharistie ne soit pas mentionnée dans ces récits est également déconcertant. Ce sacrement ne reçoit guère d'attention, tant dans son interprétation horizontale que verticale, c'est-à-dire comme banquet eschatologique et sacrifice d'amour. En cette Année de l'Eucharistie, le rôle de ce sacrement dans la mission de l'Église en faveur de la justice sociale a été mise en relief lors d'une conférence organisée à Rome par le Conseil pontifical Justice et Paix en juin 2005. La canonisation, en octobre 2005, du bienheureux Alberto Hurtado, S.J., apôtre de la justice sociale et exemple

de la dimension eucharistique de la spiritualité ignatienne, met également en lumière la centralité de l'Eucharistie.

Enfin, les récits présentent un certain nombre de témoignages sur le rôle essentiel du partage de la spiritualité ignatienne avec les collègues laïcs qui participent à l'apostolat de justice sociale, par exemple ceux d'Alvaro Alemany, S.J., de Lorena Cornejo et Benito Baranda. Toutefois, ce partage est loin de représenter une dimension constitutive et programmatique dans l'apostolat de la plupart des jésuites dont les témoignages sont présentés ici. Est-ce parce qu'il manque une référence explicite à la spiritualité ignatienne dans divers témoignages présentés ? On peut se demander dans quelle mesure ces efforts louables pour promouvoir la justice sont intégraux, alors qu'ils n'arrivent pas à rendre explicite la dimension religieuse de cette démarche.

Conclusion

Près de quarante ans après que la CG 31 a entamé l'*aggiornamento* dans la Compagnie dans le sillage du Concile Vatican II, les témoignages de ceux qui travaillent à la promotion de la justice sociale dans la Compagnie font état d'une approche multi-polaire à une série de défis complexes, où la spiritualité ignatienne joue un rôle important. Fidèle à l'esprit des Exercices spirituels, la recherche inlassable du *magis*, née d'une expérience de Dieu toujours plus profonde, est le signe distinctif des efforts de la Compagnie et de ses partenaires dans ce domaine. Alors que beaucoup de personnes sont engagées dans l'apostolat social, ce « plus » et ce « Dieu » qui dépasse nos rêves d'une vie plus juste pour les pauvres nous amènent à nous demander avec Fernando Lopez : « Comment vivre et construire des conditions de vie dignes avec les plus petits là où les blessures de l'histoire sont encore ouvertes et où la vie est le plus menacée ? ».

C'est une bataille si vaste et si complexe qu'elle peut nous déconcerter de maintes façons, en nous conduisant au fatalisme, au spiritualisme ou au sécularisme. Mais pour l'affronter dans son ampleur et dans sa complexité, nous disposons des dons immenses reçus par la Compagnie. Nous sommes en train d'apprendre dans notre vie, par et au nom de ce combat contre l'injustice, ce que signifie être une « Compagnie moindre », être des partenaires et des amis dans la bataille cruciale de notre temps, en évitant à la fois l'isolement et le désir d'être les protagonistes du

– SPIRITUALITE ET APOSTOLATS POUR LA JUSTICE SOCIALE –

changement. Nous apprenons du Seigneur et des plus petits, auxquels le Père a donné de connaître une manière de procéder caractérisée par la gratitude et la patience du semeur, confiants que le grain de sénevé donnera naissance à un arbre où toute sorte d'oiseaux trouveront refuge.

SPIRITUALITE CHRETIENNE EN GESTATION

Jorge Costadoat, S.J.

Professeur de Théologie Dogmatique

P.U.C., Santiago - Chile

Ces témoignages sont impressionnants. Ils nous racontent des expériences d'incursion dans le monde des exclus, des indigènes, des étrangers, des travailleurs, des organisations et des luttes syndicales et politiques; ils relatent la vie courante, mais vécue avec une radicalité évangélique. Il s'agit d'expériences chrétiennes limites qui nous mettent en contact avec les origines de la foi chrétienne et l'extraordinaire nouveauté du Dieu des pauvres.

Tradition et innovation

Aucune de ces expériences n'a surgi du néant. Elles s'expliquent à l'intérieur de la tradition spirituelle du christianisme, mais en outre elles la re-crésent. Et l'on ne peut ignorer qu'elles représentent aussi une interprétation ignatienne de l'Évangile. Dans ces récits, ce qui domine, c'est la force extraordinaire de l'Incarnation qui pousse les *acteurs apostoliques* à une solidarité toujours plus grande envers les pauvres. C'est la « kénose » de chrétiens qui partagent la vie des plus petits, qui se perdent au milieu d'eux, qui courent leurs mêmes risques, qui souffrent le mépris social ou pleurent leur mort injuste, et qui n'ont aucune certitude de triomphe, sauf dans le royaume promis. Incarnation, « kénose », insertion dans l'usine, sur la décharge, dans la forêt ou les banlieues...suivant l'inspiration très juste d'Ignace « pèlerin » qui, pour imiter le Seigneur, voulut lui aussi partager le sort des pauvres et écrivit des Exercices Spirituels pour que d'autres, comme le Fils, participent à l'abaissement qui rachète le « genre humain ».

La spiritualité ignatienne offre dans ces cas des outils de lecture de l'Évangile. Les Exercices en sont la matrice fondamentale, y compris pour les nouvelles expériences qui sont tentées. Subrepticement, ils poussent à une intégration de la contemplation et de l'action, de la foi et de la vie, de la foi et de la justice. Les Exercices ont habitué les yeux de la foi à « voir et sentir » Dieu dans les événements, les personnes, les plus petits, et à reconnaître aussi la présence du péché social. L'expérience ignatienne de la *Storta* permet à un jésuite de reconnaître la voix de Dieu : « Je serai avec toi en Amazonie ». Et le P. Arrupe rappelle à un autre : « tous pour les pauvres, beaucoup avec les pauvres, quelques uns comme les pauvres ».

Mais même quand ces expériences sont motivées et vécues à l'intérieur d'une tradition spirituelle déterminée, elles sont irréductiblement

*Incarnation, « kénose »,
insertion dans l'usine,
sur la décharge, dans la
forêt ou les banlieues...*

nouvelles, originales, innovatrices. L'Esprit qui les suscite est inépuisable, et inspire de nouvelles formes de christianisme. Tout ceci exige de relativiser les chemins battus pour s'aventurer sur des sentiers encore vierges. Dans tous les cas présentés, l'ignorance ou l'incompréhension ont été un point de départ incontournable. Parfois les *acteurs apostoliques* ont été hantés par une question : « Que s'est-il

passé, mon Dieu? », « Mon Dieu, pourquoi ce monde est-il ainsi, plein d'inégalités? », « Pourquoi les hommes ne vivent-ils pas leur foi de façon plus ostensible? ». La réponse à ces questions a signifié pour eux une crise, ou, mieux encore, un acte de foi absolu : entreprendre une pérégrination à la recherche du Seigneur que d'aucuns qualifieront de suspecte, d'étrange, d'insensée et qui, certainement, sera bien des fois dangereuse, remplie d'épreuves et d'erreurs, d'échecs et de blâmes. C'est que l'expérience chrétienne authentique n'épuise jamais le mystère, elle habite le temps eschatologique et n'échappe pas à des épisodes apocalyptiques. *L'acteur apostolique* vit d'une espérance qui pour le monde pécheur est une illusion, mais qui surtout le juge et l'irrite.

La loyauté envers l'Évangile se joue à travers la créativité. Ceux qui gardent dans leur cœur le message de Jésus s'en vont seuls, quittent leur patrie, traversent les frontières... Pour inventer le royaume qu'ils ont

découvert, ils comprennent d'une façon originale la providence de Dieu, retrouvent des aspects oubliés de la personne de Jésus Christ, sont tout spécialement dociles à l'Esprit, et ainsi réinventent l'Eglise et proclament le royaume.

Dimensions théologiques d'une aventure évangélique

Le fin fond des expériences chrétiennes que nous commentons est constitué par *une confiance fondamentale en Dieu* et dans sa providence. Il est difficile que quelqu'un se lance ainsi vers l'inconnu s'il n'est pas sûr que Dieu l'accompagnera dans ce voyage. C'est le cas des personnes qui croient que Dieu les soutiendra dans une aventure qui, parce qu'ils se mettent du côté des perdants de tous les temps, peut les entraîner vers le malheur. Ils osent, abandonnent leurs sécurités, se convertissent en étrangers parce qu'ils savent que Dieu est le Dieu des étrangers. Ce Dieu éveille chez les **acteurs apostoliques** « leur côté étranger » endormi par cette foi institutionnalisée qui anesthésie trop de gens. Ces expériences ne seraient pas possibles si ce n'était pas Dieu lui-même qui, avec une force irrésistible, les attire vers ses préférés, les plus pauvres, ceux qui n'ont ni toit ni terre. L'**acteur apostolique**, une fois qu'il a vraiment connu le Dieu des pauvres, ne le retrouvera qu'en allant vers les pauvres, en se faisant pauvre et en s'enrichissant à leur contact. La mesure du Mystère de Dieu est un voyage interminable vers l'endroit où vivent ceux qui sont en transit vers la patrie promise.

Pendant, le chemin n'est pas absolument nouveau. *Jésus. Lui, a fait ce chemin.* Lui est le chemin vers cette terre nouvelle qu'attendent les malheureux de ce monde. L'expérience chrétienne de Dieu est orientée intérieurement par un Christ itinérant qui va « de village en village », prêchant le royaume et guérissant toute maladie et toute infirmité. Un Jésus pèlerin qui « entraîne au-delà des frontières ». Un Christ pauvre, en voyage incessant vers le prochain, tissant entre les hommes des relations d'amour. Un Christ ressuscité qui traverse tous les murs que les hommes ont édifié pour assurer leurs privilèges et s'opprimer les uns les autres. Tel un autre Christ, l'acteur apostolique transgresse les canons de la religion et des coutumes, et il se fait ordonner sur le terrain d'une déchetterie ! Car ce qui est en jeu, c'est l'identification réelle de Dieu avec les plus méprisés de tous. Jésus, « pauvre et humble », dans la mesure même où il pousse à un rapprochement avec

les pauvres et les humbles et à la lutte sociale pour la justice, prévient les acteurs apostoliques contre la tentation du pouvoir dont n'arrivent même pas à se libérer les travailleurs sociaux qui, à travers de grandes initiatives et de grandes institutions, rêvent de changer le monde, mais refusent de se laisser vraiment toucher par ceux qui sont les victimes. Il y a là une sagesse que *l'acteur apostolique* doit acquérir. C'est la sagesse de la croix, la science du Christ qui pour nous s'est fait pauvre pour nous enrichir de sa pauvreté (cf. 2Cor 8,9). Les témoignages recueillis nous parlent d'une inspiration fondamentalement évangélique, d'un profond amour pour les pauvres, d'un apprentissage inconnu aux sages consacrés, de liens impossibles à classer et, malgré cela, solides comme l'acier.

Cette configuration au Christ n'est pas automatique, mais *pneumatologique*. Comme dans le cas de Jésus, ce qui domine dans *l'acteur apostolique*, c'est la recherche de la volonté de Dieu. La renonciation aux biens et aux lieux est la face austère d'une disponibilité fondamentale à ce que Dieu veut. Tels sont les fils de l'Esprit qui souffle là où il veut et nul ne sait où il le mènera. (cf. Jn 3,8). Celui qui explore le monde des pauvres est obligé plus que nul autre de prêter attention à la voix de l'Esprit, et à le discerner parmi les voix discordantes qui le tiraillent dans d'autres directions. Il lui faut discerner les tentations de l'activisme, du volontarisme, du perfectionnisme, de l'action irréfléchie, des attitudes à la mode, des pressions provenant de ceux qui veulent l'instrumentaliser, et pire que tout, celle de vouloir changer le monde pour ne pas avoir à se changer soi-même. Il doit vivre en veilleur, attentif aux faits et aux personnes, pour capter la présence de Dieu dans les moments et les endroits les plus impensables. L'Esprit l'aidera à revenir sur ses pas, à évaluer à plusieurs reprises les actions grandes et petites qu'il a exécutées à tâtons. Et ainsi, connaissant en lui-même la lutte finale entre le Christ et le démon, il apprendra à démasquer les péchés d'une société égoïste et injuste.

Dans les cas cités de christianisme social, ce qui de fait ressort comme étant le plus typique est le courage. L'Esprit pousse les *acteurs apostoliques* à prendre des décisions, à entreprendre une action, à pénétrer dans des univers inconnus, à courir des dangers et à souffrir les conséquences qu'entraîne la suite du Christ en toute pauvreté. A force de passer au-delà de ce qui est connu, après de nombreuses et intenses rencontres avec « les autres », l'acteur imagine une « spiritualité cosmopolite ». Quelque chose comme une communion entre des personnes très différentes au niveau culturel et religieux qui, parce qu'elles sont capables de s'aimer et de se

réjouir ensemble, anticipent un monde réellement alternatif, un monde « à partir d'en bas », un monde à l'envers. Dans ces formes de communautés, stables ou sporadiques, petites comme l'est une famille ou nombreuses comme une institution itinérante, les uns apprennent des autres, et tous sont importants et sont appelés par leur nom. L'Esprit qui pousse à aller vers le prochain et à l'accueillir dans sa différence, récompense ceux qui passent sur l'autre rive par une communion qu'ils n'avaient jamais vécue auparavant.

Au début et à la fin de tout ce processus, l'Eglise est présente *comme une réalité « in fieri »*. La solitude que l'abaissement et le dépouillement provoquent pour l'acteur apostolique est accueillie et partagée dans une communauté, qu'elle soit CVX, jésuite, interconfessionnelle ou interreligieuse. Soit qu'elle envoie, soit qu'elle accueille, l'Eglise est là, à la juste mesure humaine permettant de se sentir accompagnés et de se savoir amis. Les frontières de

cette Eglise s'estompent pour affirmer précisément que son mystère n'est autre que le mystère d'un Dieu qui cherche l'unité de toutes ses créatures. Un chrétien et un musulman peuvent lire ensemble la Bible et le Coran. Ils peuvent même prier ensemble, parce que l'Eglise se doit de travailler à un royaume que l'on attend, quoique étant déjà

présent à travers ces expériences. Il n'y a donc pas à s'étonner que ces communautés qui se réunissent et s'unissent avec les petits et les différents soient des lieux où prédomine la vie dans toute son effervescence. Là se constituent des espaces de contemplation et d'action, de contemplation et de réflexion, car l'expérience partagée a besoin d'être élevée à la hauteur du concept pour canaliser et protéger la vie qu'elle engendre. La foi elle-même demande une activité intellectuelle pour penser ce qui est nouveau. Car le patrimoine théologique traditionnel ou bien les canaux de l'Eglise institutionnelle ne suffisent pas. L'éloignement, une certaine libération des

L'Esprit pousse les acteurs apostoliques à prendre des décisions, à entreprendre une action, à pénétrer dans des univers inconnus, à courir des dangers et à souffrir les conséquences qu'entraîne la suite du Christ en toute pauvreté

moules connus sont indispensables si l'on veut créer de nouvelles manières de vivre dans la même Eglise. Le processus peut être douloureux par rapport à la hiérarchie, et il l'est aussi quand il exige des jésuites, par exemple, de se dessaisir d'un projet qui ne peut être exécuté que moyennant une étroite collaboration avec les autres.

En dernière instance, *l'option pour les pauvres possède une motivation libératrice et missionnaire*. L'acteur apostolique préfère les pauvres et s'appauvrit avec eux, pour les sortir de la pauvreté qui les opprime. La solidarité avec eux ne s'appuie pas seulement sur le fait de partager leur malheur. Normalement, il faudra lutter contre l'injustice qui engendre la misère, ou soulager les innombrables souffrances des victimes. Mais il sera également important, ou même plus encore, de libérer chez les pauvres leur capacité de nous évangéliser. Le pauvre est par antonomase le sujet de l'Evangile. Il connaît la vie et connaît Dieu plus que personne. Tant que leur protagonisme n'est pas pris en compte, leur libération et celle de leurs « libérateurs » restera inachevée.

Et c'est ainsi que la rencontre réelle avec le pauvre comme personne humaine préférée de Dieu possède une force missionnaire extraordinaire. Les liens évangéliques qui se créent autour des pauvres annoncent le règne pour lequel Jésus a consacré sa vie. Ils nous parlent de nouveaux modes de relations humaines qui mettent en question des rôles très définis. Par leur rencontre avec les destinataires de l'Evangile, les acteurs apostoliques « mettent à jour » leur identité la plus profonde, car c'est en allant vers eux comme missionnaires qu'ils finissent par être eux mêmes missionnés par eux.

UNE NOUVELLE SPIRITUALITE DE COMBAT ET DE LIBERATION

Thoonunkaparambil K. John, S.J.

Theologien

Vidyajyoti, Delhi - India

« **J**'ai été choquée et démoralisée en voyant que nous laissons des êtres humains vivre ainsi. Comment ceux qui établissent les politiques économiques de notre monde peuvent-ils admettre que des centaines de millions d'hommes souffrent de la faim tous les jours ? ».

Ce cri d'angoisse et d'indignation chrétienne, cette question lancinante, vient de Suzane Geaney, coordinatrice laïque et collaboratrice à l'apostolat social de la province du Maryland. Cette angoisse semble faire écho au sentiment trinitaire en contemplant la terre, tel que le décrit Ignace dans les Exercices spirituels, où il est demandé au retraitant de voir « comment les trois personnes divines regardaient toute l'étendue ou la circonférence du monde entier, pleine d'hommes » (ES 102). Mû par la compassion divine, Dieu décide la grande oeuvre de l'Incarnation, afin de restaurer l'ordre humain et cosmique perturbé. « Né dans la plus grande pauvreté, il est mort en croix », commente saint Ignace en contemplant le Verbe incarné couché dans une mangeoire. C'est dans cette situation humaine d'exclusion, dans cette « mangeoire » d'aujourd'hui, que le Rédempteur a choisi de demeurer et qu'il invite ses collaborateurs à le rejoindre. Il y trouve le crime, l'exploitation, la violence, la drogue, la pauvreté, l'abandon, l'exclusion, les prisons, les centres pour réfugiés, les « boat people », les bidonvilles et les villages de « déchets humains », les camps de réfugiés, les abris pour les personnes déplacées et chassées, les sans-terre, les sans-emploi. Ce sont les rebuts de notre histoire, les dépotoirs de notre civilisation. Pour reprendre l'expression de Christian

Herwartz : « Jésus vit parmi nous, sur notre lieu de travail, au milieu des abus et du mépris pour les travailleurs ». Tous ces affligés ont besoin d'être secourus, assistés et réinsérés. De même que la meute du ciel poursuit avec un amour passionné et fidèle ceux qui s'échappent, ainsi les opprimés et les oppresseurs, les victimes d'injustice et leurs bourreaux, les créateurs de systèmes et ceux qui gémissent sous leur poids, sont poursuivis par Dieu dans le Christ, en la personne de tous ceux qui travaillent pour la justice. Il faut corriger les distorsions, introduire des changements, et pour cela, la foi doit promouvoir la justice, au moyen d'une action transformatrice.

C'est dans cette optique que Jésus voit la situation des hommes, y entre et entame son oeuvre. Pour cela, il enrôle des disciples, des collaborateurs prêts à marcher et à travailler avec lui. C'est en cette compagnie que les jésuites sont appelés à marcher, selon la réinterprétation de notre charisme réalisée par la CG 32.

Deux grands thèmes ressortent du partage sincère fait par nos auteurs jésuites dans et à travers leur récit.

L'un a trait à la nature et à la stature de Jésus Christ. En théologie comme dans les Exercices, c'est la personne de Jésus Christ qui nous est présentée. Dans les Exercices, nous le voyons envoyer ses disciples dans la pauvreté, en leur demandant d'embrasser « la pauvreté effective » dans leur travail pour le royaume de Dieu. En théologie, Jésus Christ nous est présenté à partir des matériaux fournis par la philosophie grecque, mais comme élevés aux hauteurs éminentes et abstraites de la théologie. Cependant, parmi les auteurs des récits, certains avouent que même en montrant le plus grand intérêt pour la reconstruction de la civilisation occidentale déchirée par la guerre, puis en proie au consumérisme, ils ont trouvé « ennuyeux » ce qui est enseigné dans les centres de formation et dans les facultés. Pour lutter contre la pauvreté effective des masses dans le monde et pour promouvoir les droits qui leur ont été donnés par Dieu, leur bagage universitaire ne leur a guère été utile. Ils ont dû inventer des moyens et des manières d'être des disciples efficaces de Jésus, dont le Père est intervenu dans les affaires humaines selon un programme concret de reconstruction pour la famille humaine, comme nous le révèle l'Ancien Testament.

Nous le voyons pendant l'Exode, puis dans les testaments jubilaires si instructifs et dans l'abondante littérature prophétique. Mais le cri des prophètes et la pédagogie de Jésus de Nazareth se sont perdus au début de l'époque impériale. C'est ainsi que la formation théologique, et donc aussi la spiritualité courante, n'indiquent plus les moyens pour tenter d'actualiser

le royaume de Dieu à travers des projets réalisables concrètement dans l'histoire. Pour cela, ils ont dû expérimenter dans les situations concrètes de la vie et interroger les sciences sociales. Les jésuites et les autres personnes engagées en faveur de la justice et des droits humains prennent chaque jour un peu plus conscience de cette carence. « Que ceux qui ont des oreilles entendent ! », semblent nous dire ces jésuites. « Envoyez-nous, mais bien équipés », nous demandent-ils.

Le second thème qui revient souvent dans les partages riches et spontanés de nos compagnons jésuites et de leurs collaborateurs engagés porte sur le contenu social réduit de la religion et sur le Dieu fragile et diminué des religions. La capacité et la volonté des religions de réformer le monde sont bien faibles, comme nous le montre l'histoire des religions.

Après le temps de leur fondation, les religions semblent s'être désintéressées des domaines où se construit un ordre social humain sain pour se retirer dans les prés carrés qu'elles ont elles-mêmes créés. Par ailleurs, jusqu'à tout récemment, chacune des grandes religions mondiales présentait son propre Dieu, à l'exclusion de tout autre. Même le christianisme a cultivé et

*il ne s'agit pas seulement
de suivre le Christ,
mais de suivre le Christ pauvre
qui désire et demande
la destruction de la pauvreté imposée
à des personnes sans défense*

conservé une telle culture. Si les murs ou les lignes de démarcation étaient franchis, c'était uniquement pour piller ou démolir le Dieu des autres. Mais les auteurs qui travaillaient réellement dans et avec la culture de la diaspora ont été contraints, par la force des circonstances nouvelles, d'entamer un vrai dialogue interreligieux et de constater que la couleur et le goût de Dieu sont plus ou moins les mêmes dans la religion de leurs collègues. En conséquence, de nombreux murs de Berlin sont tombés spontanément. Ceux qui étaient engagés dans les questions de justice et de droits humains, qu'ils soient chrétiens ou musulmans, ont découvert à leur grand étonnement qu'ils pouvaient trouver dans la tradition religieuse des autres un riche matériel à appliquer aux problèmes humains, afin d'édifier une société différente de celle qui existe aujourd'hui. Ces découvertes ont été possibles parce que les lignes de démarcation ont été franchies, et les murs abattus.

Quel genre de cheminement avec Jésus attend-t-on des jésuites ? Comme le dit l'un des auteurs des récits, il ne s'agit pas seulement de suivre le Christ, mais de suivre le Christ pauvre qui désire et demande la destruction de la pauvreté imposée à des personnes sans défense par la duperie et par la violence, concrète et structurelle... La situation des exclus, des démunis, des marginaux, de ceux qui disposent de faibles ressources, est le nouveau champ de mission vers lequel les jésuites sont envoyés. Ce tournant implique que nous partageons tout ce qui afflige ce nouveau monde : la nourriture peu abondante des dalits méprisés (T. Herbert), leur impuissance et leur éviction par la force du monde compétitif de ceux qui gagnent et qui détiennent le pouvoir, en étant solidaires de leur vie douloureuse de rejetés. C'est à la lumière de cette situation que Jésus lit et interprète ce monde dominateur : un monde de possessions et de richesses, de pouvoir et d'influence, mais en même temps un monde qui ne fait guère de place à la présence de Dieu. Divers auteurs expriment le sentiment que la spiritualité et la formation qui leur ont été données doivent être revisitées et changées, pour leur permettre d'entrer dans ce monde des pauvres et des exclus, victimes directes de l'injustice. Une nouvelle vision et une nouvelle lecture de la situation humaine en général sont nécessaires.

Sur ce terrain aride d'une nouvelle spiritualité de combat et de libération, tous les récits insistent sur le fait que nous devons maintenir notre engagement dans les oeuvres de la foi qui fait la justice. Car la vision de cette récente option est orientée vers un ordre social différent. Un ordre initié par Yahvé le créateur, poursuivi par les prophètes, et confirmé par la vie et le ministère de Jésus. En rompant le pain avec les chômeurs et les toxicomanes, tout en revenant régulièrement aux Exercices spirituels pour se ressourcer, et en donnant les Exercices d'une façon nouvelle, les promoteurs de la justice sont en train d'inventer et d'intégrer une spiritualité appropriée, en vue de l'édification d'un ordre séculier où resplendissent les valeurs du royaume de Dieu. Les dynamiques et les composantes de cette spiritualité sont nouvelles. Les expériences d'implication dans les affaires humaines, en supportant le mépris et les menaces de ceux qui monopolisent les biens du monde et qui détiennent le pouvoir, en affrontant l'isolement, l'aliénation et le découragement, ont contribué au développement de ce type de spiritualité. Autrement dit, les chaires et les pupitres doivent être remplacés pour être au milieu de la foule désorganisée, désorientée et angoissée des déshérités. Tout cela doit être soutenu par une solide formation

dans les matières ayant trait à l'établissement d'un ordre social et humain plus juste.

L'insertion du divin dans une situation humaine à travers l'Incarnation doit être précédée de l'expérience divine (com-passion, souffrir avec) de l'extrême pauvreté de la déchéance humaine. On peut dire que le décret 4 de la CG 32 qui recommande, comme l'a déclaré la CG 33, « l'application à notre temps de la formule de l'Institut et du charisme ignatien » (38), est un appel à un autre niveau d'identification avec Jésus dans son oeuvre rédemptrice en notre temps. Les auteurs des récits ont entrepris cette tâche avec audace, en se plongeant dans le monde des pauvres, des affligés, des rejetés, et des victimes de multiples injustices. Les expériences rapportées dans les récits montrent qu'ils se sont efforcés d'appliquer les directives des Exercices, pratiqués concrètement aujourd'hui par les jésuites et leurs collaborateurs laïcs, comme nous l'avons vu. Les auteurs entraînent toute la Compagnie vers cette immersion dans l'incarnation avec Jésus, aux côtés des victimes des injustices.

Un autre trait saillant de ces récits personnels est la similarité et l'interrelation entre deux ministères apparemment distincts et étrangers l'un à l'autre : foi et justice. Ici la foi rencontre la justice ; l'une nourrit l'autre, elles s'interprètent et s'éclairent l'une l'autre, en s'enrichissant mutuellement. Les efforts accomplis dans le domaine social sont complétés et exaltés par la dimension de foi, qui devient elle-même plus empirique et plus incarnée. Le spiritualisme désincarné reçoit un correctif, et la spiritualité incarnée se présente dans son intégralité. On trouve des allusions fréquentes à la nécessité de revenir aux sources ignatiennes, au discernement et à la prière, à la lecture de la Bible, aussi bien dans les moments de repos qu'en plein milieu des voyages ou du travail. Il existe un nouvel autel pour la célébration de la fraction du pain, comme en témoigne l'un des auteurs. Foi et justice interagissent et s'intègrent ainsi de façon saine. Dans un premier temps, la bataille juridique pour la justice était considérée par certains jésuites comme étant dépourvue de tout élément de foi, comme une initiative purement séculière. En Inde, pour un certain nombre de jésuites et d'activistes religieux, l'approche à « la justice comme cause en soi » était considérée comme un mode de vie. Mais en raison du soupçon de sympathie envers le marxisme qui pesait sur la théologie de la libération dans son ensemble, une certaine aliénation, non seulement du personnel, mais aussi des apostolats et des idéologies, a freiné la croissance de ce germe authentiquement biblique.

En ce sens, le projet du CIS peut être considéré comme une contribution valable à cet apostolat nouveau et souvent contesté dans l'Église.

Pour nous les jésuites, une intégration croissante entre foi et justice est importante pour deux motifs. Tout d'abord, en raison de l'insistance du décret 4 sur la nouvelle identité des jésuites. Lorsque la CG 33 déclare que le décret 4 est l'application à notre temps de la formule de l'Institut telle qu'elle avait été approuvée par le Pape de l'époque, elle pointe clairement le doigt vers une nouvelle identité jésuite. Une intégration saine entre Foi et Justice est ce qui définit l'identité jésuite aujourd'hui.

En deuxième lieu, une expression que l'on retrouve souvent dans la théologie contextuelle est celle de la « semi-sacramentalité des pauvres », pour indiquer que c'est à travers ce secteur de la famille humaine que Dieu intervient, en interpellant les consciences humaines déformées et faussées et les systèmes ennemis des pauvres, et en condamnant les systèmes de valeur injustes qui sont à la base de ces structures. L'intervention de Yahvé a lieu dans et à travers les peuples opprimés. Jésus lui-même, au début de sa vie publique, a déclaré aux hommes de son temps qu'il a été oint et envoyé pour libérer les captifs. La Compagnie de Jésus a pour vocation spéciale de seconder l'intervention correctrice et réconciatrice de Dieu à travers la voix silencieuse des déshérités, afin que tous entendent l'appel de Dieu et répondent à son offre de réconciliation. Telle est la mission que se sont donné les auteurs des récits.

Pour moi, le décret 4 de la CG 32 est la source principale de l'engagement pour la justice, depuis lors. On y trouve un exposé très convaincant de la spiritualité en action, visant à continuer en quelque sorte la mission de Yahvé, telle qu'elle est décrite dans l'Ancien Testament, et celle du Christ en action, telle qu'elle est décrite dans les synoptiques. Yahvé et Jésus Christ y apparaissent ensemble aux côtés des victimes de l'injustice sociale, religieuse, économique et culturelle. Et à mes yeux, les auteurs des récits continuent cette même pédagogie de restauration intégrale de l'homme.

La spiritualité de libération présente à la famille humaine une vision qui inspire et anime les hommes, en les poussant à concevoir et entreprendre des initiatives durables pour changer la situation. Ces initiatives donneront lieu à des expériences, dans l'effort pour transformer cette vision en un mode de vie qui lui soit vraiment conforme. Elle comporte donc un programme d'action. La vision opérationnelle, dans tous ces récits, est celle

d'une société plus juste et plus humaine. Elle est en contraste total avec la situation tragique des déshérités, des oubliés et des exclus, dans un monde d'abondance qui n'hésite pas à faire étalage de ses richesses de façon vulgaire. Il faut donc mettre au point des initiatives articulées et à long terme. Cela demande de la patience et de la constance, ainsi qu'une bonne connaissance de la dynamique des processus sociaux, et la capacité de les utiliser afin de réorienter cette société désorientée.

Ignace commence ses Exercices en concentrant son attention sur la création de Dieu comme médiation du retour du genre humain à Dieu, et les termine par une invitation à la pleine communion avec un monde habité par Dieu, qui reflète et manifeste son amour et sa gloire. Les jésuites comme prêtres ouvriers, les jésuites qui vivent auprès des dalits, ceux qui forment les nouvelles communautés d'immigrés, de chômeurs, de réfugiés à la recherche de reconnaissance et d'affirmation, rencontrent Jésus dans ce cheminement d'exclusion, d'humiliation et d'abandon. C'est vers la figure de Jésus qui lutte que les yeux des jésuites se tournent, alors qu'ils sont aux côtés de ces déshérités. Car Jésus se trouve précisément au milieu de cette multitude anonyme, cette foule de pauvres à la rue, demandeurs d'asile, réfugiés et immigrés, toutes ces masses de déracinés et de déplacés du monde. La « *contemplatio ad amorem* » des Exercices est ainsi vue comme une « contemplation en action qui libère ». L'idéal du jésuite qui collabore avec Jésus est de voir Jésus toujours plus clairement et de vivre avec lui dans une intimité croissante, dans le travail comme dans la gloire.

ENGAGEMENT SOCIAL ET SPIRITUALITE IGNATIENNE.

Jean Ilboudo, S.J.

Assistant Général
de la S.J. Afrique
Curia S.J. , Rome - Italie

En lisant les récits des compagnons

En lisant les différents récits des compagnons je constate que c'est le contact de la personne avec des situations d'inégalité, d'injustice, de pauvreté, d'exclusion, qui poussent à une réflexion et à une action, mais il convient d'ajouter immédiatement que cette réflexion porte le compagnon immédiatement à rechercher la solution dans la profondeur de son engagement de foi.

Pour ce qui concerne l'Afrique et Madagascar il ressort que c'est la plongée dans des situations dramatiques qui pousse le compagnon à s'interroger sur ce qu'il peut et doit faire comme religieux au milieu des siens.

L'expérience du jésuite exposé à des situations de souffrance, d'injustice, d'exclusion conduit à méditer sur notre identité de compagnon de Jésus. La 32^e Congrégation Général avec son Décret 4 a été pour certain un défi qui a ouvert des horizons insoupçonnés.

Cette prise de conscience conduit à différents engagements selon les circonstances de lieux et de personnes.

En Afrique : La situation dramatique de pauvreté, de guerres, de conflits, de corruption et de dictature conduit à s'interroger sur notre option pour le service de ceux dont les droits sont ignorés. Notre engagement religieux ne peut se placer en dehors de ce contexte, d'où l'importance pour le compagnon jésuite africain de se situer dans ce lieu et d'opter pour tous ceux qui sont

marginalisés. La passion pour Dieu se manifestera donc par une passion pour une humanité souffrante et en quête de justice et de reconnaissance. Le danger à éviter est de choisir de s'installer avec les grands et les privilégiés en regardant de loin les « amis de Jésus », les pauvres.

En Europe : Dans une Europe qui voit sur sa terre des hommes de toute race, langue, de culture et religion, le compagnon jésuite après une prise de conscience des situations d'inégalité et d'exclusion se sent appeler à franchir les barrières pour rencontrer l'étranger et ainsi faire l'expérience du Christ qui n'avait pas de lieu où reposer sa tête. En Europe encore la prise de conscience des inégalités sociales peut conduire à un appel à un changement radical et à une découverte plus grande de l'image de Jésus comme celui qui est le « pionnier de notre foi », cet humble leader qui appelle ceux qui veulent le suivre à faire comme lui. Ce Jésus qui a fait une option pour le pauvre, l'exclu, celui qui est le plus vulnérable, ce Jésus qui par toute son attitude met au défi les tenants du pouvoir. Alors naît un désir d'une pauvreté radicale ou recherche d'une plus grande radicalité. Les compagnons découvrent l'importance des Exercices Spirituels pour soutenir et fortifier leur engagement pour la justice et même une manière toute nouvelle de vivre les Exercices. Un contact véritable avec les pauvres est toujours le lieu d'une conversion.

En Amérique Latine. Les lieux de conversion pour les compagnons furent souvent la rencontre avec les plus pauvres, les plus démunis, les indigènes de l'Amazonie.- (Mission itinérante en Amazonie.). Les Exercices spirituels sont perçus comme le pain qui nourrit et donne force pour l'action quotidienne et permet de faire le lien entre la foi et la vie, la justice et la contemplation et l'action. La dimension de la communauté dans l'expérience des compagnons est mentionnée.

En Inde et dans le reste de l'Asie. Le travail avec des migrants au Japon et le service des réfugiés du Laos, du

Cambodge ou du Vietnam ont été des lieux d'engagement social pour les compagnons jésuites de cette Assistance. L'apostolat en milieu Dalit en Inde a ouvert aux compagnons de l'Inde et d'Asie un horizon d'un engagement pour la justice et a renouvelé toute une manière de voir le monde dans lequel vivaient les jésuites.

Une nouvelle vision spirituelle se fait jour pour la personne et une saisie plus profonde de l'Évangile est née de la rencontre avec ces personnes simples exprimant leur vie et leur foi d'une manière toute simple. Alors il était possible de saisir que l'appel à suivre le Christ comme compagnon de Jésus était un appel à le suivre le Christ en pauvreté et cela pouvait s'exprimer de plusieurs manières, l'une d'entre elle étant le partage de vie avec les pauvres. (être avec...)

La dimension contemplative de l'engagement pour la justice est fortement soulignée en montrant que c'est vraiment quand l'union à Dieu, à ce Dieu de bonté et de justice est reliée à l'action pour la justice dans la relation avec les personnes que le jésuite devient un agent puissant pour la réalisation de la volonté de Dieu d'établir sur notre terre une communauté de justice, d'amour et de paix.

***Les lieux de conversion
En contact avec les situations de souffrances,
être exposé aux drames du continent***

Parvenu à ce niveau de ma réflexion je me pose la question suivante. Comment des compagnons africains dans l'Assistance d'Afrique sont-ils préparés au cours de leur formation à cet engagement pour la justice dans le contexte qui est le nôtre ?

Devant des situations dramatiques il peut arriver que la Compagnie de Jésus comme corps reste étrangère à la situation ou du moins ne sache que faire.

Une réflexion sérieuse et une compréhension des situations africaines est indispensables pour l'action sociale de la Compagnie et cette réflexion devrait être basée sur l'expérience concrète et c'est pourquoi la présence de compagnons auprès de ceux qui souffrent injustice, le partage de leur situation concrète est irremplaçable pour la Compagnie si elle veut

porter un témoignage authentique. Dans une Afrique où le prêtre ou le religieux occupe un statut social de privilégié comment manifester notre option pour les pauvres et les plus démunis ?

Il est relativement facile d'écarter d'un revers de main la perspective de communautés d'insertion en invoquant le fait que les Africains déjà vivent l'expérience de la pauvreté et sont insérés dans des situations de pauvreté partout où ils vivent et cela depuis l'enfance.

Cependant une formation religieuse a souvent porté le jésuite africain hors de son milieu. Les expériences durant le temps du Noviciat qui sont rappelés souvent avec émotion, appartiennent à la période héroïque désormais révolue. Les études faites sur d'autres continents l'ont souvent coupé des réalités dans lesquelles vit le continent africain. Le retour en Afrique et l'insertion dans certains types d'apostolat pour certains est difficile. Le style de vie des communautés est supérieur à celui des familles modestes. Nous sommes perçus comme des 'riches'. C'est pourquoi il convient de répéter que l'option préférentielle pour les pauvres prise par la Compagnie n'est pas facultative et qu'il faudra qu'à chaque moment de notre histoire des compagnons saisis par cette passion pour Dieu et pour l'humanité l'expriment en choisissant de vivre avec des personnes qui sont moins favorisées et qui subissent des situations d'injustice. Une communauté d'insertion, un engagement auprès des plus pauvres, peut être pour des compagnons dans une province un lieu de conversion véritable, la découverte d'un appel à suivre le Christ, et à suivre le Christ en pauvreté.

Une communauté d'insertion pourrait nous faire découvrir quel est le visage de notre vœu de pauvreté en face des pauvres véritables. Nous pourrions découvrir en nous comparant à ces pauvres au milieu desquels nous avons décidé de vivre qu'en fait nous sommes 'riches' en pouvoir, argent, influence, éducation et autres avantages, mais que nous sommes pauvres en générosité, disponibilité, dépendance mutuelle, en rapports authentiques et en spontanéité, alors une conversion serait possible.

Il y a un grand besoin de créativité dans la Compagnie de Jésus en Afrique. Les jeunes compagnons dans les provinces me semblent trop timides et peu enclins à s'aventurer vers des situations nouvelles, préférant des apostolats bien structurés à un espace de créativité où pourrait se déployer leur imagination.

Dans les récits des compagnons il est facile de voir comment le partage de vie avec les pauvres a donné à certains jésuites une nouvelle vision de leur vocation à la suite du Christ.

Il convient de souligner en outre que dans les récits, des compagnons font allusion à l'impact qu'a eu le décret 4 de la 32^e Congrégation Générale sur leur vocation et engagement apostolique. Cependant la réflexion sur l'expérience vécue reste en général pauvre.

Les Exercices Spirituels comme source de notre Passion pour Dieu et pour l'humanité.

La grâce demandée en deuxième semaine « d'être reçu sous l'étendard de la croix dans une grande pauvreté spirituelle, en acceptant outrages et humiliations pour en cela imiter le Christ davantage » ouvre déjà le retraitant à cette dimension de communion avec ceux qui sont exclus, méprisés dans notre société.

L'expérience des Exercices Spirituels pourrait conduire à une découverte du Christ pauvre, découverte d'un trésor caché. Cette découverte remplit de joie la personne qui est saisie par le Christ, elle s'en va toute joyeuse se dépouille de ce qu'elle possède et revient entrer en possession de son trésor et de vivre une union à Dieu pour le reste de la vie.

Il est important de maintenir cette union à Dieu, cette contemplation au milieu de l'engagement social. Cette union à Dieu fait voir que Dieu de bonté est déjà à l'œuvre chez ceux vers lesquels nous sommes envoyés avant même notre arrivée au milieu d'eux.

Nous sommes convaincus que ce qui unit l'instrument à Dieu et le dispose à se laisser conduire docilement par la main de Dieu est plus efficace que ce qui le dispose envers les hommes.

En *conclusion* de ce bref article je voudrais redire l'importance du contact du jésuite avec les situations d'injustice, d'exclusion ou d'inégalité sociale. Il est important pour la Compagnie de Jésus que quelques uns des membres du corps choisissent de partager la condition des pauvres et des exclus. Cet « être avec » n'est pas une option facultative pour la Compagnie, elle est au cœur même de sa vocation.

Le Secrétariat de la Justice Sociale

C.P. 6139—00195 ROMA PRATI—ITALIE

+39 06689 77380 (fax)

sjs@sjcuria.org